

145059

A I M E E

FRENCH OPERA.

THE CHIMES OF CORNEVILLE

(“LES CLOCHES DE CORNEVILLE.”)

OPERA COMIQUE IN THREE ACTS

AND FOUR TABLEAUX,

BY

MM. CLAIRVILLE and CHARLES GABET.

MUSIC BY

ROBERT PLANQUETTE.

Represented for the First Time, in the the original French, in America
by the Aimee Opera Troupe, under the management of

MR. MAURICE GRAU.

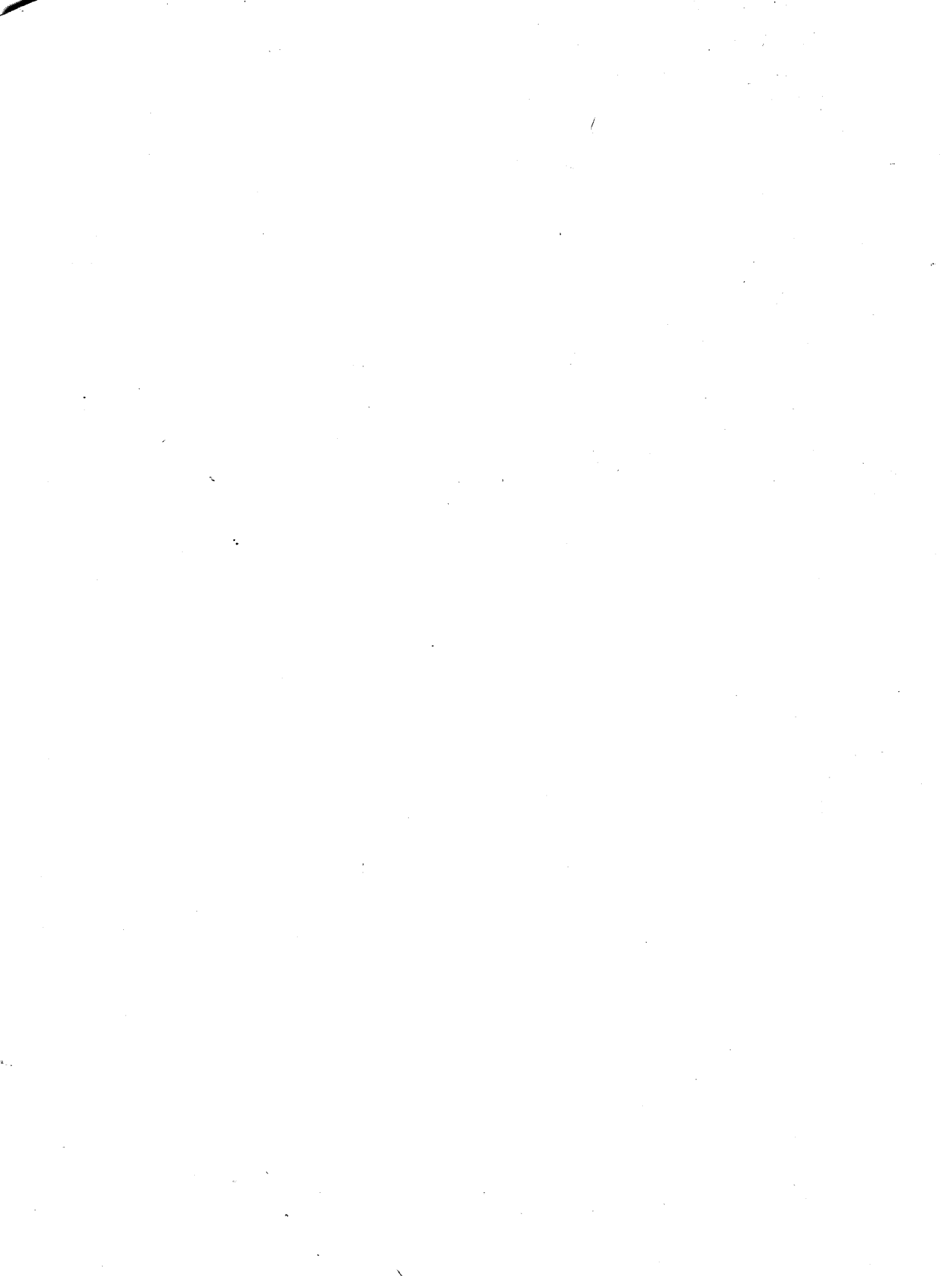
NEW YORK:

Metropolitan Job Printing Establishment, 28 Ann Street.

1878.

ML
50

P12CA



DRAMATIS PERSONÆ.

SERPOLETTE.....	
GERMAINE.....	Miss H. Clapton ✓
Manette.....	Miss Young ✓
Jeanne.....	Miss Young ✓
Gertrude.....	Miss Young ✓
Suzanne.....	Miss Holden ✓
Catherine.....	Miss Holden ✓
Marguerite.....	
GASPARD.....	
THE MARQUIS.....	
GRENICHEUX.....	
THE BAILIFF.....	
The Notary.....	
Cachalot.....	
Grippardin.....	
Fouinard.....	

Peasants, Male and Female, Guard-Champêtre, Sailors, Cabin-boys,
Coachmen, Maid-servants, Domestic, etc.

The Scene is laid in the reign of Louis XV.

LEE & WALKER, New York Store.
1113 Chestnut Street, Philadelphia.

LES CLOCHES DE CORNEVILLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un sentier boisé. On ne voit en scène qu'une fontaine au milieu du décor, un peu à la droite du spectateur. Cette fontaine, aussi nature que possible, et gothique. A gauche, au premier plan, un grand poteau avec une grande affiche sur laquelle on lit en grandes lettres : "Marché de Corneville. Grande louée aux servantes, cochers et domestiques;" le reste, en petites lettres, doit être illisible.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAYSANS ET PAYSANNES, JEANNE, CATHERINE, GERTRUDE, MANETTE, SUZANNE et MARGUERITE, types de Normands; les hommes en manches de chemise ou en veste, avec des sabots et des bonnets de coton; les femmes, comme les hommes, en bonnets de coton et en costumes comiques; ensuite SERPOLETTE, même costume.

INTRODUCTION.

CHŒUR.

C'est le marché de Corneville
Qui lui seul enrichit la ville.
Allez, marchez ! allez, marchez !
Vous y trouverez ce que vous cherchez.
Voulez-vous cochers, domestiques,
Ou des servantes magnifiques,
Vous en verrez,
Vous en aurez,
Vous en trouverez
Tant qu'vous voudrez.

Après ce chœur, les hommes remontent et forment des groupes dans le haut, tandis que la scène reste aux femmes, groupées autour de la fontaine.

GERMAINE.

Quoi, v'là tous les cancans d' la s'maine?...

JEANNE.

On dit encore que Germaine
Refus' d'épouser l' bailli.

TOUTES.

Oui, oui, oui, oui,
Germaine ne veut plus de lui.

MANETTE.

Si j'en croyais ce qu'on répète,
Germaine aurait un amoureux.

TOUTES.

Un amoureux ?

SUZANNE.

Jean Grenicheux.

TOUTES.

Jean Grenicheux ?

MANETTE.

L'amoureux d' Serpolette ?

SERPOLETTE, qui vient d'entrer, se campant au milieu du théâtre.

Hein ! qui parle de Serpolette ?

(Ici, les hommes redescendent.)

TOUTES.

Elle !

SERPOLETTE.

Vous disiez?...

JEANNE.

C'est Manette

Qui disait....

MANETTE.

Je disais que l'on dit en cachette.

SERPOLETTE.

Tu disais que l'on dit....

MANETTE.

En parlant d' Grenicheux

Qu'il est....

SERPOLETTE.

Qu'il est?....

MANETTE.

Ton amoureux.

SERPOLETTE.

On dit, on dit, c'est la chanson méchante,
La chanson qu'ici chacun chante,
Et que je veux chanter aussi.

CHANSON.

I

On dit....

Tous.

On dit....

SERPOLETTE.

On dit, charmante Jeanne....

TOUTES.

On dit, charmante Jeanne....

THE CHIMES OF CORNEVILLE.

ACT FIRST.

The stage represents a wooded pathway. At the middle of the scene is a fountain somewhat to the right of the spectator. This fountain is as natural as possible, and gothic in form. At the first entrance, left, is a tall post, bearing a bill on which is inscribed in large letters, "Corneville Market, Grand Hiring of Maid-servants, Coachmen and Domestics." The rest, in small letters, is unreadable.

SCENE FIRST.

PEASANT MEN AND WOMEN, JEANNE, CATHERINE, GERTRUDE, MANETTE, SUZANNE, and MARGUERITE, Normandy types of character. The men are in shirt-sleeves, or in their waistcoats, with cotton caps; the women, like the men, are in cotton caps and comic costume; finally SERPOLETTE in the same costume.

INTRODUCTION.

CHORUS.

'Tis the mart of Corneville
Who alone enriched this town.
Come, step forward! come, step out!
You'll find here what you desire.
Do you wish coachmen, domestics,
Or magnificent maid-servants,
You will see some,
You will have some,
You can procure
As many as you like.

(At the end of this chorus, the men go up stage and form in groups on the high ground, while the women remain grouped around the fountain.)

GERTRUDE.

What, are those all the cuttings-up this week?

JEANNE.

And then they say that Germaine
Refuses to wed the Bailiff.

ALL.

Yes, yes, yes, yes.

Germaine wants nothing more to do with him.

MANETTE.

Did I believe what folks assert,
Germaine has a lover.

ALL.

A lover?

SUZANNE.

Jean Grenicheux.

MANETTE.

Serpolette's lover!

SERPOLETTE, who has just entered, planting herself in the middle of the stage.

Hey, who speaks of Serpolette?

The men come down the stage.

ALL.

She!

SERPOLETTE.

You were saying?

JEANNE.

Who said — 'Twas Manette

MANETTE.

I said that they had said so secretly

SERPOLETTE.

You said that they said —

MANETTE.

Speaking of Grenicheux

That he is —

SERPOLETTE.

That he is?

MANETTE.

Your lover.

SERPOLETTE.

They say, they say, 'tis that wicked song,
The song that all sing here,
And that I, too, would sing.

SONG.

I.

They say —

ALL.

They say —

SERPOLETTE.

They say, charming Jeanne,

ALL.

They say, charming Jeanne, —

SERPOLETTE.

Que tous les soirs à la nuit
 Vous entrez dans la cabane
 Du beau berger Bénédit (*bis*).
 On dit que le jour s'achève
 Quand vous vous y présentez.
 On dit que vous n'en sortez
 Que lorsque le jour se lève.

JEANNE, furieuse, parlé.

Serpolette.

SERPOLETTE.

On dit...

TOUS.

On dit....

SERPOLETTE.

On dit qu' sans fair' de bruit,
 Manette, encor la nuit,
 Va r'joindre Nicolas
 Dans la grange à Thomas,
 Et qu'ils y font des dégâts
 Dont Thomas accus' les rats.
 Ah ! on dit, on dit, on dit,
 Voilà ce que l'on dit.
 Ah ! ah ! ah ! ah ! voilà ce que l'on dit.

SERPOLETTE.

II

On dit que Catherine...

TOUTES.

On dit que Catherine ?

SERPOLETTE.

Avec Nicolas Gervais,
 Va dans la forêt voisine
 Pour cueillir des fraises, mais (*bis*)
 On dit qu'elles sont mauvaises
 Ou qu'elles manquent parfois,
 Car en revenant du bois
 On n'leur a jamais vu d' fraises.

CATHERINE, furieuse, parlé.

Serpolette.

SERPOLETTE.

On dit... et l'on écrit
 Que le garde surprit
 Gertrude dans l' moulin
 Du meunier Babolin,
 Et sous les cieux étoillés
 Jean et Suzann' dans les blés.
 Ah ! on dit, on dit, on dit,
 Voilà ce que l'on dit.
 Ah ! ah ! ah ! ah ! voilà ce que l'on dit.

TOUTES.

Assez, faisons-la taire (*bis*).

BACCHANALE.

TOUTES LES FEMMES.

Oui, nous devons faire taire
 Cette langue de vipère
 Qui, sans cesse, déblatère.
 Heureuse de ses excès,
 A cœur-joie elle s'en donne ;

Elle n'épargne personne,
 Et comme un bourdon bourdonne, } *bis*
 Rien ne l'arrête jamais !

SERPOLETTE, contre toutes.

Vous ne me ferez pas taire
 En dépit de la colère
 Qui toutes vous exaspère.
 Je veux, moi qui vous connais,
 Ici n'épargner personne,
 Car je ne suis pas poltronne,
 Et comme rien ne m'étonne,
 Rien ne m'effraye jamais.

REPRISE.

LES COMMÈRES.

Oui, nous devons faire taire. Etc.

SERPOLETTE.

Vous ne me ferez pas taire. Etc.

LES HOMMES, des deux côtés.

Scit, scit, scit, scit, scit, scit,
 Disputez-vous, battez-vous.
 Scit, scit, scit, scit, scit, scit,
 Nous allons compter les coups.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE TABELLION, GRIPPARDIN,
FOUNARD.

TOUS TROIS.

Silence !

LE TABELLION.

Un semblable tapage,
 Quand il faut se rendre au bailliage
 Pour le cortège triomphal
 Qui, du marché, doit donner le signal.

TOUS.

Oui, nous savons que c'est l'usage
 Et qu'un cortège triomphal
 Du marché donne le signal.

REPRISE DU CHŒUR D'INTRODUCTION.

Car le marché de Corneville
 Peut lui seul enrichir la ville.
 Allez, marchez, allez, marchez,
 Vous y trouverez ce que vous cherchez !

(Sur la reprise de ce chœur, toute la figuration s'est éloigné'e, le tabellion, et ses assesseurs, sortent les derniers ; mais à peine sont-ils sortis, que Serpolette, qui s'est cachée derrière la fontaine, reparait.)

SCÈNE III.

SERPOLETTE, CATHERINE, GERTRUDE,
JEANNE, MANETTE, SUZANNE
et MARGUERITE.

SERPOLETTE. Plus souvent que je vais m'hébéter
 pendant deux heures au bailliage.

GERTRUDE, revenant par le fond. Merci ! le marché
 ne commence qu'à midi, et il n'est pas neuf heures.

CATHERINE, *idem*. Il nous ennuie, le tabellion.

THE CHIMES OF CORNEVILLE.

SERPOLETTE.

That every evening when 'tis dark,
You enter the hut
Of Benedict, the handsome shepherd.

Repeat.

They say the day is over
Ere you repair there,
They say you only leave
When the day begins to break.

JEANNE (*furious, spoken*).

Serpolette!

SERPOLETTE.

They say—

ALL.

They say—

SERPOLETTE.

They say that noiselessly
Manette, while yet 'tis dark,
Goes to join her Nicolas,
In Thomas' great barn,
And there they do damages
Of which Thomas rats accuse.
Ah! they say, they say, they say,
That is what they say,
Oh! oh! oh! Ah! that is what they say!

SERPOLETTE.

They say that Catherine—

ALL.

They say that Catherine—

SERPOLETTE.

With Nicolas Gervas
Goes in the neighboring wood
Strawberries to gather,
They say they must be bad,
Or very hard to find,
For when they reappear,
No strawberries can be seen.

CATHERINE (*furious, spoken*). Serpolette!

SERPOLETTE.

They say—they even write,
That the guard surprised
Gertrude in the mill
Of the miller Babolin,
And 'neath the starry skies,
Jean and Suzanne in the corn.
Oh! they say, they say, they say,
That is what they say.
Ha! ha! ha! ha! that is what they say.

ALL.

Enough! make her keep still.

Repeat.

BACCHANAL.

ALL THE WOMEN.

Yes, we ought to silence
This viper-like tongue,
Which, unceasing, vilifies,
Proud of its own excess.

Her whole heart she gives to it;
No one she spares,
And as a drone drones on,
She never cares to stop.

Repeat.

SERPOLETTE, *d'fying them all.*

You will not silence me
In spite of the anger
Which takes away your head.
I wish that all should know you;
Here no one I'll spare,
For I am no coward,
And, just as nothing astounds,
Nothing can affright me.

REPRISE.

THE GOSSIPS.

SERPOLETTE.

Yes, we ought to silence,
Etc. | You will not silence me,
Etc.

THE MEN, *at either side.*

Sig, sig, sig, sig, sig, sig,
Quarrel and fight;
Sig, sig, sig, sig, sig, sig,
We'll count the blows.

SCENE II.

THE SAME, *the* NOTARY, GRIPPARDIN,
FOUNARD.

ALL THREE.

Silence!

THE NOTARY.

Such an uproar
When we must proceed to the bailiwick,
For the triumphal procession
Which, of the market signal gives.

ALL.

Yes, we know it is the custom,
And that a triumphal procession
The signal of the market gives.

Reprise of the introductory chorus.

'Tis the mart of Corneville
Who alone can enrich the town.
Come, step forward! come, step out!
You'll find here what you desire.

During the refrain of this chorus all those concerned leave the stage, the Notary and his assistant's exit'ng last. Scarcely have they left them Serpolette, who has been hiding behind the fountain, reappears.

SCENE III.

SERPOLETTE, CATHERINE, GERTRUDE,
JEANNE, MANETTE, SUZANNE, and MAR-
GUERITE.

SERPOLETTE. I don't care about boring myself for two hours at the bailiwick.

GERTRUDE, *coming from the back*. Thanks, no! the market does not begin till noon, and it is not nine o'clock.

CATHERINE, *the same*. The Notary is tiresome.

SERPOLETTE. Ah ! mais c'est-y à moi qu' vous en voulez ?

MANETTE, *qui a suivi Catherine*. A toi, ma foi, non.

SUZANNE, *idem*. Nous t'avons attaquée, tu nous as répondu, t'as bien fait.

JEANNE. D'ailleurs, les coups d' langue ça vaut encore mieux que les coups de poing.

MARGUERITE. Ça fait queque fois plus de mal.

SERPOLETTE. Oh ! que non pas ; si t' étais au service du père Gaspard, tu ne dirais pas ça.

GERTRUDE. C'est-y vrai que tu le quittes, le père Gaspard ?

SERPOLETTE. Si c'est vrai !... On me dirait : Serpolette, voilà le diable et v'là ton vieux scélérat de maître ; il faut que tu serves l'un ou l'autre, lequel veux-tu servir ? Je répondrais tout de suite : J'entre au service du diable.

JEANNE. Le fait est qu'il n'est pas doux, le vieux fermier.

SERPOLETTE. Pas doux, c'est-à-dire que c'est un tigre.

CATHERINE. T'es pourtant son enfant d'adoption.

SERPOLETTE. Ça, c'est vrai ; à l'âge innocent de deux ou trois jours, j'ai été ramassée par lui, dans un champ de serpolets, et il m'a portée à sa ferme, où depuis j'ai été élevée au sein de ses animaux domestiques, absolument comme ses dindons et ses canards ; bien sûr que s'il avait pu me tordre le cou, il m'aurait mangée, comme ses autres bêtes. Mais ce qui m'a tout à fait décidée à le planter là, c'est l'arrivée de sa nièce, la belle Germaine, une pimbeche qui sort de sa pension et qui vous a des façons et des manières... une enjoleuse, quoi !

TOUTES. Enjoleuse !

SERPOLETTE. Oui, enjoleuse. Car c'est vrai ce que disait Manette : j'avais un amoureux, même que plusieurs fois je m'étais compromise avec cet imbécile de Grenicheux...

SUZANNE. En v' là un sornois.

JEANNE. Et un hypocrite.

MANETTE. Aussi sornois et aussi hypocrite que le père Gaspard.

SERPOLETTE. Oui, mais quel joli gazouillement ! l' soir, quand il chantait le long d' la falaise et que je l'entendais en retournant à la ferme, c'était plus fort que moi, j' le suivais, c'est-à-dire je suivais sa voix, et c'était toujours du côté du p' tit bois que ses roucoulades m' conduisaient, et là y m' parlait mariage sous le grand orme qui s' trouve à l'entrée ; mais depuis l'arrivée de la superbe Germaine, j'ai beau l'attendre... sous l'orme, y ne r' vient pas.

GERTRUDE. Mais qu'est-ce que c'est que cette Germaine ? Jamais on n'avait entendu parler d'une nièce à Gaspard.

SERPOLETTE. Si fait, il en parlait queque fois, surtout d'puis un an. Y paraît que c'est la fille d'une sœur à lui, qui n'était pas du pays, et qui est défunte

depuis longtemps. Mais ce qui m'étonne, moi, c'est que ce vieux tire-liards de père Gaspard ait dépensé tant d'argent pour une nièce. Si on disait, c'est parce qu'il l'adore ; mais il n'allait jamais la voir à sa pension.

TOUTES. C'est vrai.

SERPOLETTE. Et quand, tout à coup, il l'en a retirée, il y a quatre ou cinq mois, ça a été pour la bichonner ni plus ni moins que si c'était une princesse ; tandis que la princesse, c'est peut-être moi que je la suis.

MANETTE. Toi !

TOUTS. Ah ! ah ! ah ! ah !

SERPOLETTE. Et pourquoi pas ?

RONDEAU.

Dans ma mystérieuse histoire
Tout me paraît surnaturel.
Et d'abord il serait à croire
Que j' suis vraiment tombé du ciel.

J'avais deux ou trois jours à peine,
Et gentiment je sommeillais,
Quand le père Gaspard dans la plaine
Me trouva sur des serpolets.

Sans doute il pensa, je l' présume,
Que j' étais la fille d'un roi ;
Mais comme j' n'avais pas d' costume,
Je n'avais pas d' papiers sur moi.

A défaut d'acte de naissance,
Sur mon pays, sur mes parents,
J' n'avais pas assez d' connaissance
Pour lui donner des renseignements.

Mais l' pèr' Gaspard, qui n'est pas bête,
Sans savoir comment que j' m' app'lais,
M'app'la tout bonn'ment Serpolette,
Vu qu' j' étais sur des serpolets.

Mais je me figure sans cesse,
Depuis que j'ai l'âg' de raison,
Que j' suis la fille d'un' princesse
Et qu'on m'a volé mon blason.

Je vois des traîtres qui s'apprentent
A m'enlever de mon palais,
Des conspirateurs qui me jettent
Sur mes parrains les serpolets.

Bref, je n' suis rien ; mais je suppose
Que j' suis quelqu'un. — A mon avis,
La preuve même que j' puis êt' queuq' chose,
C'est que j' n' sais pas du tout c' que j' suis.

Tout le monde doit reconnaître
Qu'on n' pouss' pas tout seul ici-bas,
Et qu' n'étant pas c' que j' parais être,
J' puis être toutc' que je n' suis pas.

MANETTE. En attendant que tu sois reconnue princesse, et pour en revenir à Germaine, je me suis laissé dire qu'il y avait une grosse anguille sous roche.

SERPOLETTE. Pardine, la grosse anguille, c'est le bailli.

SERPOLETTE. Ah! but do you cherish any spite against me?

MANETTE, *who has followed Catherine*. Against you? indeed, no.

SUZANNE, *the same*. We attacked you. You answered us; you did well.

JEANNE. Besides, blows administered by the tongue are easier to bear than those inflicted by the fist.

MARGUERITE. They do more harm sometimes, though.

SERPOLETTE. Oh! no, indeed! If you were in Father Gaspard's service you would not say that.

GERTRUDE. Is it true that you're about to leave Father Gaspard?

SERPOLETTE. Is it true? If one should say to me, "There is the devil, and there's your old knave of a master. You must serve one or the other, which do you prefer?" I should answer at once, "I'll enter the service of the devil."

JEANNE. It's a fact the old farmer is not gentle.

SERPOLETTE. Not gentle; that means he is a tiger.

CATHERINE. Still, you're his adopted child.

SERPOLETTE. That is so; at the innocent age of two or three days I was picked up by him in a field of wild thyme, and he carried me to his farm, where I was reared in the bosom of his domestic animals, precisely like his turkeys and ducks; certainly, if he could have wrung my neck he would have eaten me, like his other beasts. But what has altogether decided me to go away from there is the arrival of his niece, the handsome Germaine, a silly creature, who has just left boarding-school, and who tries her airs on you. An inveigler, so she is!

ALL. Inveigler!

SERPOLETTE. Yes, inveigler. For what Manette said is true. I had a lover, I even compromised myself several times with that imbecile, Grenicheux.

SUZANNE. He's a sly one.

JEANNE. And a hypocrite.

MANETTE. As sly and hypocritical as Father Gaspard is.

SERPOLETTE. Yes, but what pretty warbling! The evening he sang along the shore, and I heard him as I was returning to the farm, it was too much for me. I followed him, that is to say, I followed his voice, and his cooing led me towards the little wood. There, under the great elm at the entrance, he spoke to me of marriage. Since the superb Germaine's arrival I have waited in vain under the elm; he does not come.

GERTRUDE. But who is this Germaine? One has never heard a niece of Gaspard's spoken of.

SERPOLETTE. Yes, indeed, he has talked about her sometimes, particularly within the past year. It appears that she is the daughter of a sister of his who did not belong to this part of the country, and who

has been dead a long time. But what astonishes me is that that old miser of a Father Gaspard, should have spent so much money for a niece. One might say "'tis because he adores her;" but he never went to see her at her school.

ALL. That's true.

SERPOLETTE. And when all at once he took her away, four or five months ago, it was to bow down to her no more nor less than if she were a princess. Now, perhaps, if there is a princess, it's I.

MANETTE. You?

ALL. Ha! ha! ha! ha!

SERPOLETTE. And why not?

RONDO.

In my mysterious history,
All supernatural seems to me,
In the first place, one might believe,
I really fell from heaven.

I was not more than three days old,
And was gently slumbering
When Father Gaspard, in the field,
Found me amongst the thyme.

Doubtless, I presume, he thought
That I was the daughter of a king;
But as I wore no costume at all,
There were no papers about me.

In default of an act of birth
As to my country and my parents,
I was not possessed of sufficient knowledge
To render him the information.

But Father Gaspard who's not stupid,
Not knowing what my name might be,
At once christened me Serpolette,
Seeing that I was in the thyme (*serpolette's*).

But continually I imagine,
Since to years of discretion I've grown,
That I am the daughter of a princess,
And that they stole my coat-of-arms.

I see traitors who lent themselves
To bearing me from palace walls,
Conspirators who tossed poor me
On my sponsors, the sprigs of thyme.

In short, I'm nothing, but I suppose
I am somebody. To my mind
The proof direct I'm something
Is, that I don't know what I am.

Everybody should perceive
That one doesn't grow here without aid,
And that in not being what I seem to be,
I may be all which I am not.

MANETTE. While awaiting your recognition as princess, and to return to Germaine, I venture to say there is a great mystery in that affair.

SERPOLETTE. Troth! The mystery is the Bailiff.

CATHERINE. Yes, indeed, they say Father Gaspard wishes to make her marry him.

(*Gaspard and the Bailiff appear.*)

CATHERINE. C'est ça ; on dit que le père Gaspard veut la lui faire épouser.

(*Li l'on voit paraître Gaspard et le bailli.*)

MARGUERITE. Et que Germaine ne veut pas de lui.

JEANNE. Mais ce que veut le père Gaspard...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE BAILLI, GASPARD.

SERPOLETTE, *riant*. Ah ! ah ! ah ! ah ! en v'là un mariage qui fera du bruit dans Corneville. Un vieux vilain bonhomme comme le bailli épouser une jeunesse de dix-neuf ans. Faut-y qui soit bête...

LE BAILLI, *descendant*. Bête !

GASPARD, *idem*. Tonnerre !

TOUS. Le bailli !

GASPARD, *à Serpolette*. Comment, grebine, c'est toi qui oses... Attends, attends.

SERPOLETTE, *se sauvant*. Oh ! que nenni que je n'attends pas, et que vous n'avez plus le droit de me battre, maint'nant qu' je suis libre !

GASPARD. Ah ! je n'ai plus c' droit-là ; eh ben, tu vas voir si je le prends.

SERPOLETTE, *qui s'est toujours fait un rempart des paysannes*. Ah ! vous voulez courir, père Gaspard, ça me va, j'ai d' bonnes jambes... (*Se sauvant.*) Allez-y.

GASPARD, *so bâton levé, courant après elle*. Ah ! coquine ! (*Ils disparaissent. Les paysannes rient.*)

LE BAILLI. Silence, corbleu ! Que faites-vous ici, toutes ?

CATHERINE. Mais, monsieur le bailli...

LE BAILLI. Taisez-vous... Vous devez savoir qu'on se réunit au bailliage, et je ne vous vois prêtes ni les unes ni les autres.

JEANNE. C'est bon, on s'en va, monsieur le bailli.

MARGUERITE. Mais pas pour nous apprêter.

SUZANNE. Non, pour raconter ça à tout le pays.

GERTRUDE. Vot' servante, monsieur le bailli.

MANETTE, *bas aux autres*. C'est égal il est arrivé à propos, le bailli. (*Sortie générale.*)

SCÈNE V.

LE BAILLI, GASPARD.

LE BAILLI. Bête, faut-y qu'il soit bête... Oh ! oui elle avait bien raison.

GASPARD, *rentrant essoufflé*. Ah ! la misérable, mais je la rattraperai.

LE BAILLI. Bah ! empêchez-vous les propos, et ne sont-ils pas justifiés par la manière dont votre nièce elle-même vient de me traiter ?

GASPARD. Allez, allez, marchez, les jeunes filles sont toujours comme ça, elles disent non pour qu'on les force à dire oui. D'ailleurs, une supposition que ma nièce vous adorerait, est-ce que son innocence lui permettrait de vous le dire.

LE BAILLI. Je n'exige pas qu'elle me dise qu'elle m'adore, mais elle me dit qu'elle me déteste... Et vous savez le bruit qui court?...

GASPARD. Quel bruit donc, M. le bailli ?

LE BAILLI. Ne faites donc pas l'ignorant ; on dit que Germaine aime Jean Grenicheux.

GASPARD. Jean Grenicheux !... ah ! malheur... Jean Grenicheux, un propre-à-rien qui, de cocher qu'il était, quand y n' gagnait pas grand'chose, s'est fait pêcheur d'écrevisses pour ne plus rien gagner du tout. Jean Grenicheux, un vaurien qui n' pourrait pas tant seulement acheter la corde qui doit le pendre un jour.

LE BAILLI. C'est un vaurien, je vous l'accorde ; mais il est jeune, il est gentil garçon, et puis il a sauvé la vie à votre nièce, et dame...

GASPARD. Une belle affaire. Un jour qu'au lieu de pêcher des écrevisses, il pêchait je ne sais quoi le long des côtes, en vue des rochers du Calvados, il aperçoit Germaine que j'avais envoyée en commission du côté de Courseulle ; v'là que le pied lui glisse, à c'te jeunesse, et que de la falaise elle tombe dans la mer. Il était là tout porté, et au lieu d'un poisson, c'est ma nièce qu'il a repêchée. Vous auriez fait ça, j'aurais fait ça, tout le monde aurait fait ça.

LE BAILLI. Tenez, maître Gaspard, quand j' pense à tout ce que vous avez fait d'puis trois mois pour m'amener où je suis...

GASPARD. Quoi donc qu' j'ai fait, M. le bailli ?

LE BAILLI. Eh, morbleu ! je puis être ridicule, mais je ne suis pas aveugle, et pour vouloir que j'épouse votre nièce, il a fallu...

GASPARD. Il a fallu ?...

LE BAILLI. Je vais vous le dire ce qu'il a fallu. Lorsqu'à mon arrivée à Corneville, où je venais remplacer votre ami Fabrice, l'ancien bailli, je vous ai demandé des renseignements sur le château de nos anciens seigneurs, vous ne m'avez pas dit que le séquestre mis sur les propriétés du marquis avait été levé par le roi lui-même.

GASPARD, *à part*. D' quoi qu'y s' mêle...

LE BAILLI. Et que voila pr s de vingt ans que vous touchez des baux et que vous administrez, en votre nom, des terres qui ne vous appartiennent pas.

GASPARD. Et à qui donc qu'elles appartiennent ?

LE BAILLI. A qui ?

GASPARD. Au marquis ? Eh ben, où est-il, notre bon seigneur ? Si vous le savez, monsieur le bailli, rendez-moi le service de me le dire...

LE BAILLI. Oui oui, vous espérez que le marquis ne réparaitra pas, et c'est probable, il avait plus de soixante ans quand il s'est sauvé de ce pays ; mais il avait un petit-fils, il pouvait avoir d'autres héritiers. Et si l'un d'eux venait vous redemander des comptes...

GASPARD. Eh ben, qu'ils viennent, qu'ils viennent donc, Jésus bon Dieu de la miséricorde divine. Allez,

MARGUERITE. And that Germaine wants nothing to do with him.

JEANNE. But what is Father Gaspard after?

SCENE IV.

THE SAME, *the* BAILIFF, GASPARD.

SERPOLETTE, *laughing*. Oh! Ha! ha! ha! There's a marriage that will make a noise in Corneville. An old, ugly fellow like the Bailiff to marry a girl of nineteen. Mustn't he be stupid?

THE BAILIFF, *coming down*. Stupid!

GASPARD, *the same*. Thunder!

ALL. The Bailiff!

GASPARD to SERPOLETTE. What! beggar, it's you who dare. Wait, wait!

SERPOLETTE, *running away*. Oh! no, indeed, I'll not wait, and you have no longer the right to beat me. I'm free!

GASPARD. Ah! I haven't the right. Well, you'll see if I take it.

SERPOLETTE, *who uses the women as a protection*. Ah! you'd like a run, Father Gaspard. That suits me; I've good legs (*running off*). Come along!

GASPARD, *holding up his stick; running after*. Ah! mix!

(*They disappear. The women laugh.*)

THE BAILIFF. Silence, confound you! What are you all doing here?

CATHERINE. But, Mr. Bailiff—

BAILIFF. Be silent. You should be aware that the place for assembling is the Bailiwick, and none of you are ready.

JEANNE. Very well. We are going, Mr. Bailiff.

MARGUERITE. But not to get ready.

SUZANNE. No; to tell this to everybody the country round.

GERTRUDE. Your servant, Mr. Bailiff.

MANETTA (*low to the others*). His arrival was *apropos*, however. *General exit.*

SCENE V.

THE BAILIFF, GASPARD.

BAILIFF. Stupid, he must be stupid. Oh! yes. She was quite right.

GASPARD (*coming back, out of breath*). Oh! the wretch! I'll catch her though.

BAILIFF. Bah! Can you prevent remarks, and are they not justified by the manner in which your niece herself has just treated me?

GASPARD. Come, come, get along; young girls are always so; they say no in order that they should be forced to say yes. Besides, supposing that my niece adored you, would her innocence permit her to tell you so?

BAILIFF. I don't require her to say she adores me; but she does say she detests me. And you know what the talk is.

GASPARD. What may that be, Mr. Bailiff?

BAILIFF. Don't pretend ignorance; they say that Germaine loves Jean Grenicheux.

GASPARD. Jean Grenicheux! ah! curse it! Jean Grenicheux, a n'er-do-well, who from the coachman he was, when he earned very little, became a lobster-fisher: at he might earn nothing at all. Jean Grenicheux, a good-for-nothing, who cannot even buy the cord which ought to hang him some day.

BAILIFF. He's a good-for-nothing, I allow you; but he is young, he is a pleasant fellow, and, besides he has saved your niece's life, and, gracious!—

GASPARD. A great affair; one day instead of fishing for lobsters, *he fished*—for I don't know what. Along the shore in view of the Calvados rocks, he perceived Germaine, whom I had sent on an errand in the direction of Corneville. There her foot slipped and she fell from the cliff into the sea; he was close at hand, and, instead of a fish, he fished up my niece. You would have done it. I would have done it. Any one would have done it.

BAILIFF. Hold, Master Gaspard, when I think of all you have done these three months past to bring me where I am—

GASPARD. What have I done, Mr. Bailiff?

BAILIFF. Confound it! I may be ridiculous, but I'm not blind, and for you to be willing that I marry your niece, it has been necessary—

GASPARD. It has been necessary?

BAILIFF. I will tell you what has been necessary. When on my arrival in Corneville, where I came to replace your friend Fabriel, the old bailiff, I asked you for information concerning the chateaux of our old noblemen, you did not tell me that the sequestration put on the estate of the Marquis had been lifted by the king himself.

GASPARD, *aside*. What's he coming to?

BAILIFF. Nor that for nearly twenty years you touched revenues and administered in your own name estates that did not belong to you.

GASPARD. And to whom do they belong then?

BAILIFF. To whom?

GASPARD. To the Marquis? Well, where is our good lord? If you know, Mr. Bailiff, do me the service of telling me.

BAILIFF. Yes, yes. You hope that the Marquis will not reappear, and it is probable. It is more than sixty years since he left the country. But he had a grandson; he may have other descendants, and if one of them comes to you to ask an account—

GASPARD. Well, let them come; let them come, merciful heaven! Come, come, see here, Mr. Bailiff. What Father Gaspard has done has been done hon-

allez, marchez, monsieur le bailli. C' qu'a fait le père Gaspard est honnêtement, loyalement et légalement fait. Quand nos seigneurs ont quitté le pays, en me laissant de pleins-pouvoirs, les Espagnols et les Hollandais étaient à nos portes et j'étais resté seul pour défendre le bien de nos maîtres. Il y a vingt ans de cela. Eh ben ! qu'ils reparassent, et leur château, leurs terres, l'argent de leurs fermages, avec les intérêts des intérêts, ils retrouveront tout !

LE BAILLI. Tant mieux s'il en est ainsi, et ce que vous me dites là va me déterminer à faire un grand acte d'autorité.

GASPARD. Vous allez faire un grand acte ?

LE BAILLI. Je vais écrire à la Prévôté pour faire ouvrir les portes de ce château maudit.

GASPARD. Juste ciel, vous voulez déchaîner sur le pays les fantômes qui sont là-dedans !... mais il y a du danger.

LE BAILLI. Oh ! je ne me fais pas plus brave que je ne suis, mais le danger je m'en moque... moralement. Ce n'est que physiquement qu'il m'effraie. Toutefois, je conviens que ce que j'ai vu, vu de mes propres yeux, m'a terrifié. Ce château des anciens marquis de Corneville, dont les portes sont fermées depuis si longtemps, ce château est habité, c'est incontestable.

GASPARD. S'il est habité... Ah ! tenez, je ne suis pas un poltron, moi, monsieur le bailli. Les vieux du pays vous diront que ni les Hollandais, ni les Espagnols ne m'ont fait peur, et que pas un instant dans ma vie je n'ai reculé devant un danger. On vous dira même que lorsqu'une lumière est apparue pour la première fois aux croisées du château, on m'en a vu rire. A ceux qui parlaient de revenants, je répondais : Allons donc, c'est des farceurs ou de hardis coquins qui ont un intérêt à nous faire peur, et alors, à la tête des plus braves du pays, j'ai voulu chasser les bandits ou les mauvais plaisants ; mais toutes les portes étaient fermées, personne, depuis vingt ans, n'avait pu pénétrer dans le château, ni par la place, ni par la rivière, ni par les portes, ni par les fenêtres ; il faut que ceux qui l'habitent y viennent du ciel ou de l'enfer ; alors j'ai eu peur comme les autres... Oh ! votre idée n'est pas nouvelle, défunt l'ancien bailli voulait aussi prévenir la prévôté, mais les habitants du pays l'en ont empêché. Les esprits ne nous font pas de mal, n' cherchons donc pas à leur en faire. Ce serait jouer trop gros jeu, ne faites pas ça, monsieur le bailli, ne faites pas ça.

LE BAILLI. Eh bien ! si, je le ferai, et bien plus quand je pense que moi, un homme chargé de représenter le pouvoir, je me suis laissé ensorceler par une charmeuse qui fait de moi un imbécile, un être ridicule (ré. *ordant à un déré, a i... mutte de Gaspard*), oh ! je sais ce que je veux, il y a des moments où je suis tenté d'aller ouvrir le château moi-même et tout seul, afin que les esprits m'emportent à tous les diables.

GASPARD. Voyons, voyons, monsieur le bailli, calmez-vous ; c'est Germaine qui vous met dans cet état-là. Eh ben, voyons, Germaine, ne l'épousez-vous pas dans trois jours ? Sa robe de noce est prête.

LE BAILLI. Non, ne me parlez plus de cette sirène (*montrant le po'eau*) : tenez, voyez, si elle ne me fait pas tout oublier, la louée des servantes commence à midi ; je devrais être au baillage, au marché...

GASPARD. Eh ben ! allons-y (*ritornelle à l'orchestre*), et chemin faisant... — qu'est-ce que j'entends donc là ?

LE BAILLI, *qui est remonté*. Jean Grenicheux.

GASPARD. Lui ! Partez, monsieur le bailli, je vais...

LE BAILLI. Vous allez me suivre. Une querelle, un scandale un jour de marché ! y pensez-vous ?...

GASPARD. C'est bon, j' vous suis ; mais quant à ce brigand-là, il faut que j' l'assomme ou que le diable en crève ! Ah ! c'est que je ne suis pas Normand pour rien, mé ! Allez, allez, marchez !

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

JEAN GRENICHEUX, *seul*.

(*Il entre par le fond en regardant de tous côtés ; puis, se posant au milieu, et sans cesser de regarder à droite et à gauche, il chante au fond.*)

FANTAISIE.

Va, petit mousse,
Où le vent te pousse,
Où te portent les flots, les flots ;
Sur ton navire
Vogue ou chavire (*bis*)
Dans le fond des eaux.

(*Il descend en continuant le même jeu. On doit voir qu'il chante pour quelqu'un.*)

Entre le ciel et l'onde.
Marchant vers l'horizon,
Ton navire est ton monde,
Ton pays, ta maison
Va, va, petit mousse,
Vole où le vent te pousse,
Va, va, va, va, petit mousse, *etc.*
Peut-être qu'une reine
Te donnera sa main ;
Peut-être une baleine
Te mangera demain.
Va, va, petit mousse,
Vole où le vent te pousse, *etc.*

Ah ! ben oui, c'est comme si je chantais... J'avais pourtant bien cru la voir, et je roucoule pour la faire venir comme autrefois ; mais à présent j' crois qu' c'est ma voix qui l'a fait s'ensauver... Pourquoi ça ? J' croyais pourtant joliment la tenir. J'avais si bien joué mon rôle... Ah ! dame, c'est qu'elle est riche, la Germaine... Et puis, c'est la propre nièce de ce vieux brigand d' père Gaspard, et à qui que reviendra tout l'argent qu'il entasse. Sans ça j'aurais autant aimé Serpolette... Serpolette, voilà une jeunesse

estly, loyally, and legally. When our lords fled the country, leaving me with full power, the Spaniards and the Dutch were at our doors, and I remained alone to defend our master's property. That is twenty years ago. Well, let them reappear, and their chateaux, their lands, the revenues of their farms, with interest on interest, all will be theirs again.

BAILIFF. So much the better if it is so, and what you tell me decides me upon making a grand official act.

GASPARD. You are about to make a grand act?

BAILIFF. I am going to write to the Provostship in order that the doors of this chateau may be opened.

GASPARD. Great heaven! you would let loose on the country the phantoms which are there. But there is danger.

BAILIFF. Oh! I don't make myself out to be braver than I am, but I mock at danger—morally. I am only physically overpowered by it. I confess that what I have seen, seen with my own eyes, has terrified me. The chateau of the ancient Marquis of Corneville, the doors of which have been closed for so long a time, is certainly inhabited—that is incontestible.

GASPARD. Is it inhabited—ah, look you, I am no coward, Mr. Bailiff. The old people of the country will tell you that neither the Dutch or Spanish frightened me, and that I never in all my life shrunk from danger. They will even tell you that when a light appeared for the first time at the casements of the chateau, I was seen to laugh. To those who spoke of ghosts, I answered: "Away with you, it is either jokers or bold rogues who have some interest in intimidating us;" and then, at the head of the bravest men of the country, I started to vanquish the robbers or sorry jesters, but the doors were closed. For twenty years no one has been able to penetrate into the chateau, either by the square on the river, by the doors, or by the windows. Those who inhabit the place must either be from heaven or hell. Then, I was afraid like others. Oh! your idea's not new. The dead ex-bailiff also wished to notify the Provostship, but the inhabitants of the country prevented him. The spirits do us no harm; try, then, not to do them any. It would be playing too high a game; don't do it, Mr. Bailiff, don't do it.

BAILIFF. Well! yes, I will do it, and even more. When I think that I, a man charged with represented power, that I have allowed myself to be bewitched by an enchantress who makes me an imbecile, a ridiculous creature (*answering a male demand from Gaspard*), oh, I don't know what I would like to do; there are moments when I feel tempted to go myself alone and open the chateau, so that the spirits may carry me to all the devils.

GASPARD. Come, come, Mr. Bailiff, calm yourself, Germaine puts you in that state. Come, see, are you not to marry Germaine in three days from now? Her wedding-dress is ready.

BAILIFF. No, speak no more to me of that siren (*pointing to the port*). Come, see, if she does not make me forget everything, the letting-out of servants begins at noon; I should be at the Bailiwick, at the market.

GASPARD. Well, come then (*Ritournelle—in the Orchestra*). By-the-way, what's that I hear?

BAILIFF, *who has come up stage*. Jean Grenicheux.

GASPARD. He! Go on, Mr. Bailiff, I am going to—

BAILIFF. You will follow me. A quarrel, a scandal on market-day, do you think of that?

GASPARD. 'Tis well, I follow you, but as to that rascal, I must either kill him or the devil dispose of him. Ah! I am not a Norman for nothing! Come, come, let's on.

[*They exit.*]

SCENE VI.

JEAN GRENICHEUX, *alone*.

[*He enters at back, looking all around him. Then stops in centre, and continues to look first to left and then to right. Sings at back.*]

FANTAISIE.

Go, little sailor
Where the wind wills,
Where the waves carry you, carry you;
On that boat,
Whirling for floating,
In the deep waters.

He comes down with same business. It is evident that he is singing for some one.

Between the sky and billows
Movings towards the horizon,
Your ship is your world,
Your country, your home.
Go, go, little sailor,
Steal where the wind wills,
Go, go, go little sailor, etc.

Perhaps a queen
May give you her hand;
Perhaps a whale
May eat you to-morrow.
Go, go little sailor,
Steal where the wind wills, etc.

Oh! well, it is as if I sung— I thought, however, I should see her, and I sang to make her approach as she used, but now I believe that my voice makes her run away. Why is that? I thought to retain her, I played my role so well. Ah, gracious, how rich Germaine is! And then she is the own niece of that old villain of a Father Gaspard, and all the money he puts by will go to her. But for that I would have loved Serpolette as well. Serpolette, she's a girl who has plenty of conversation. She's gay and likes to laugh, while the other with her

qui vous a de la conversation ; c'est gai, ça aime à rire, tandis que l'autre, avec ses grands airs... M'a-t-elle rembarré la première fois que j'ai osé... (*Regardant à la cantonade.*) Ah ! qu'est-ce que je vois là ?

(*Il se cache derrière la fontaine; Germaine t'averse à l'avant-scène en regardant de droite et de gauche.*)

SCÈNE VII.

GERMAINE, GRENICHEUX.

GERMAINE. Personne... Il me semblait avoir entendu de ce côté... Ah ! pourvu que je ne le rencontre pas... (*Elle va continuer son chemin, Grenicheux s'avance devant elle; Germaine en l'apercevant, jette un cri.*)

GRENICHEUX. Ah, pardon ; faites excuse, mamzelle... Paraît que je vous fais peur maintenant.

GERMAINE. Oui, je ne m'attendais pas... Je cherche mon oncle, que l'on demande à la ferme. Vous ne l'avez pas vu ?

GRENICHEUX. Non, mamzelle.

GERMAINE. Alors, permettez-moi....

GRENICHEUX. Vous v'la déjà partie ?

GERMAINE. Mais on attend mon oncle, et....

GRENICHEUX. Et c'est un bon motif pour me quitter.

GERMAINE. Vous quitter?....

GRENICHEUX. Pardine ! C'est naturel, un bailli, ça vaut mieux qu'un pauvre diable de paysan comme moi....

GERMAINE. Pourquoi me dites-vous ça ?

GRENICHEUX. C'est pas moi qui l' dis, c'est tout le monde.

GERMAINE. Tout le monde ?

GRENICHEUX. Votre mariage n'est-il pas annoncé pour dans trois jours, votre toilette de mariée n'est-elle pas toute prête ?

GERMAINE. Oui, mon mariage est annoncé et ma toilette est prête.

GRENICHEUX. Eh ben ?....

GERMAINE. Eh bien ! vous devez savoir que je n'épouserai pas le bailli.

GRENICHEUX. Mais si votre oncle Gaspard le veut.

DUO.

GERMAINE.

I

Même sans consulter mon cœur,
Et même sans vous bien connaître,
Je vous ai dit, ce fut un tort peut-être,
Je ne serai jamais qu'à mon sauveur.

Et cette parole d'honneur,
Encore aujourd'hui je la donne,
Je jure de n'être à personne,
A personne qu'à mon sauveur.

ENSEMBLE.

GRENICHEUX.

Fidèle à la foi qu'elle donne,
Sans même consulter son cœur, son cœur ;

Elle n'épousera personne,
Non, personne que son sauveur.

GERMAINE.

Cette parole je la donne
Sans même consulter mon cœur, mon cœur ;
Je jure de n'être à personne,
A personne qu'à mon sauveur.

GRENICHEUX.

A personne, mots superflus,
Voilà comme l'on me console....
Si vous m'aimiez....

GERMAINE.

Que ferais-je de plus
Que de répéter ma parole :

II

Parole imprudente, et dont ma jeunesse
Peut-être aujourd'hui pourrait s'affranchir ;
Mais quand on devrait blâmer ma promesse,
Je sais qu'à tout prix je dois la tenir.

GRENICHEUX.

A tout prix, mam'selle ; en me parlant d'même,
Vous n' me rassurez que bien faiblement ;
J'aurais attendu plus patiemment
Si vous m'aviez dit : Grenicheux, j' vous aime.

GERMAINE.

C'est me demander beaucoup trop, hélas !
Car c'est un secret que je ne sais pas.

ENSEMBLE.

GRENICHEUX.

C'est lui demander beaucoup trop, hélas !
Mais c' n'est pas d' mander ce qu' ell' ne sait pas.
Je crois qu'il sem'it dangereux
De la retenir ; car, sans doute,
L'affreux Gaspard que je redoute
Pourrait nous surprendre en ces lieux.

GERMAINE.

C'est me demander beaucoup trop, hélas !
Car c'est un secret que je ne sais pas.
Oui, je combats tant que je peux ;
Car, je le sens, j'ai tort sans doute,
Et cependant, plus je l'écoute,
Plus mon serment m'est odieux.

(*Bruit au dehors.*)

GERMAINE, descendant. Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que cela ?...

GRENICHEUX, remontant. Je ne sais pas... je ne vois qu'un groupe d'hommes et de femmes ; mais on dirait... Ah ! oui, c'est quelqu'un que l'on entoure... Ah ! le drôle de costume !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HENRI, GERTRUDE, CATHERINE,
JEANNE, MANETTE, SUZANNE, MAR-
GUERITE, HOMMES et FEMMES.

(*Tout le monde entre précédant et suivant Henri, dont le costume attire la curiosité générale.*)

HENRI, au milieu, dans le fond. Ah ! ça, mes braves gens, quand vous aurez fini de me regarder, vous ré-

grand airs! Didn't she rebuke me though the first time I dared— (*looking off at wings*). Ah! what do I see?

(*Hides behind fountain. Germaine crosses scene, looking from right to left.*)

SCENE VII.

GERMAINE, GRENICHEUX.

GERMAINE. No one. It seemed to me I heard from this direction— Ah! should I not meet him— (*She is about to proceed. Grenicheux advances. Germaine screams on seeing him.*)

GRENICHEUX. Ah! pardon me, mam'selle. It appears I frighten you now.

GERMAINE. Yes. I did not expect—I am looking for my uncle, whose presence is desired at the farm. Have you not seen him?

GRENICHEUX. No, mam'selle.

GERMAINE. Then, allow me—

GRENICHEUX. You are going already?

GERMAINE. But they are waiting for my uncle, and—

GRENICHEUX. And it's a good excuse to leave me.

GERMAINE. Leave you.

GRENICHEUX. Gracious! it's natural; a bailiff is better than a poor devil of a peasant like me.

GERMAINE. Why do you say that to me?

GRENICHEUX. It is not I who say it; it's everybody.

GERMAINE. Everybody!

GRENICHEUX. Is your marriage not announced to take place within three days' time? Is not your bridal dress ready?

GERMAINE. Yes. My marriage is announced and my dress is ready.

GRENICHEUX. Well?

GERMAINE. Well! You ought to know that I will not marry the Bailiff.

GRENICHEUX. But, if your uncle Gaspard wishes it.

DUET.

GERMAINE.

I.

But without consulting my heart
And e'en without knowing you well,
I told you, perhaps it was wrong,
I'd only be my preserver's.

And this word of honor
Again to-day I give
I swear to no one I'll belong
To none but my preserver.

TOGETHER.

GRENICHEUX.

Faithful to the faith she gave,
Without even consulting her heart,
She will marry no one,
No; none but her preserver.

GERMAINE.

This word I give to you,
Without even consulting my heart,
I swear to be no one's,
None but my preserver's.

GRENICHEUX.

To no one; useless words;
That's the way I am consoled.
If you loved me—

GERMAINE.

What more could I do
Than repeat my vow?

II.

Imprudent vow, and of which my youth
Perhaps may free itself to-day.
But when one would blame my promise,
I know that at any price I ought to keep it.

GRENICHEUX.

At any price, mam'selle, in speaking, all the same
You but feebly reassure me;
I would have waited more patiently
Had you but said, "Grenicheux, I love you."

GERMAINE.

Alas! that's asking me too much,
For that's a secret I don't know.

TOGETHER.

GRENICHEUX.

That's asking her too much, alas!
But 'tis not asking what she doesn't know.
I think it will be dangerous
To keep her here; for, doubtless,
The dreadful Gaspard, whom, I fear,
May come upon us in this spot.

GERMAINE.

That's asking me too much, alas!
For that's a secret I don't know.
Yes, I'll struggle as much as all.
For I feel I'm doubtless wrong,
And the more I list to him
The more odious seems my oath.

(*Noise outside.*)

GERMAINE. (*coming down.*) Oh! heavens! What's that?

GRENICHEUX. (*going up.*) I don't know. I only see a crowd of men and women, but one would say— ah! yes, they're grouped about somebody. Ah! what a funny costume!

SCENE VIII.

THE SAME, HENRI, GERTRUDE, CATHERINE,
JEANNE, MANETTE, SUZANNE, MARGUERITE,

MEN AND WOMEN.

(*Everybody enters preceding and following Henri, whose costume attracts general curiosity.*)

HENRI. (*Centre of stage at back.*) Well, worthy people, when you have finished looking at me, you

pondrez peut-être à mes questions. Si c'est mon costume qui vous étonne, sachez que j'arrive de l'autre monde.

Tous, *se reculant*. Un revenant !

HENRI. Mais non, le nouveau monde, l'Amérique, le Mexique, le Brésil ; j'ai passé ma vie avec les sauvages.

MANETTE. Tiens, c'est donc vrai qu'il y en a ?

HENRI, *lui caressant le menton*. Dans le nouveau monde, oui, ma charmante (*il s regardant tout-s*), mais en Normandie... (*il remonte*) Bref ! je suis capitaine au long cours, et j'attends, en rade de Honfleur, mon brick et son équipage ; or, maintenant que vous savez qui je suis, répondez, de grâce, à ce que je demande : dites-moi quelles sont ces tourelles qui s'élèvent là-bas, au-dessus de ces grands arbres ?

GERMAINE, *qui é ait remontée*. Ces tourelles, c'est le château de Corneville.

HENRI. Merci, ma belle enfant. (*Fausse sortir*.)

GERMAINE, *l'arrêtant*. Oh ! n'y allez pas, monsieur, n'y allez pas.

HENRI. Pourquoi donc ?

GERMAINE. Parce qu'il y a danger à s'approcher du château.

HENRI. Il y a danger ?...

GRENICHEUX. S'il y en a... Un château plein de revenants.

HENRI. Ah ! bah !

CATHERINE. Monsieur ne savait pas ça ?

HENRI. Non, vraiment.

GRENICHEUX. Eh ben, alors, faut vous dire que v'là plus de vingt ans que le château est fermé et que, malgré ça, il y a des nuits où l'on voit des lumières se promener devant les fenêtres.

HENRI. Ah, l'on voit des lumières se promener...

Tous, *en sourdine*. Oui.

GRENICHEUX. Et non-seulement des lumières, mais des ombres qui passent et repassent derrière les rideaux.

HENRI, *riant*. Des ombres chinoises, alors.

GERMAINE. Oh, certainement, il est permis de rire de nos frayeurs, et pourtant c'est bien la vérité. Fermé depuis le départ de ses anciens maîtres, ce château n'avait jamais effrayé personne, lorsqu'il y a deux ans à peu près — vous voyez que ce n'est pas bien vieux — juste au moment où l'on venait d'apprendre qu'un riche financier voulait en faire l'acquisition, les lumières sont apparues et les fantômes se sont montrés.

HENRI, *aux hommes, derrière*. Comment, les gas du pays voient des lumières et des ombres qui se promènent dans le château, et nul n'a le courage !... (*il apercevant le poteau*.) Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que c'est encore que ça ?

Toutes, *effrayées*. Quoi donc ?

HENRI. Ce poteau...

Toutes. Comment, c'est ça...

HENRI, *lisant l'affiche*. " Marché de Corneville. Grande louée aux servantes, cochers et domestiques." La louée aux servantes... ah ! je me rappelle... Un marché qui a lieu deux fois par an, et où les domestiques viennent avec des branches d'arbres à la main, les cochers avec leur fouet enroulé autour de leur cou, et les servantes les plus jolies et les plus coquettes avec de gros bouquets à leur côté.

Tous. C'est cela.

HENRI. Oui, oui ; c'est une vieille coutume féodale encore en usage dans beaucoup de pays. Mais pour en revenir au château... (*il se rappelle*.) Vous parlez du départ de ses anciens maîtres. Pourquoi sont-ils partis, et que sont-ils devenus ?

GERMAINE. C'est encore un autre mystère. On raconte que, sous prétexte de faire de la Normandie un état indépendant, un aventurier avait résolu de livrer Quillebœuf aux étrangers. Le vieux marquis de Corneville, qui vivait tout seul au château avec son petit-fils, — un enfant, — trompé par de faux rapports et croyant agir dans l'intérêt du pays, se rendit à Quillebœuf. Il fut poursuivi comme faisant partie du complot, mais il trouva l'occasion de s'embarquer avec son petit-fils, et depuis, jamais on n'entendit plus parler d'eux.

HENRI. Depuis vingt ans ?

GERTRUDE. Mais un sorcier du pays a prédit que le petit-fils reviendrait chasser les fantômes de son château.

CATHERINE. Oui, et que nous en serions avertis par les cloches de Corneville.

HENRI. Qu'est-ce que les cloches de Corneville ?

GERMAINE. Des cloches que beaucoup de nous n'ont jamais entendues, car elles n'ont pas sonné depuis vingt ans.

HENRI. Et elles doivent annoncer le retour du jeune marquis ?

JEANNE. C'est un sorcier qui a dit ça.

MANETTE. Même que c'est devenu la légende du pays.

HENRI. Il y a aussi une légende... Oh ! mais c'est charmant, et je veux la connaître.

SUZANNE. Qui est-ce qui la sait ?

GRENICHEUX. Germaine.

Tous, *la désignant*. Oui, Germaine ! Germaine !

GERMAINE. Moi... mais...

HENRI. Ah ! je vous en prie, mademoiselle, ne refusez pas !

GERMAINE. Soit, voici la légende :

LÉGENDE DES CLOCHES.

I.

Nous avons, hélas ! perdu d'excellents maîtres, Et les revenants qui troublent notre esprit, De nos bons seigneurs sont les nobles ancêtres, Qui, dans le château, ressuscitent la nuit. Ils voudraient revoir leurs héritiers peut-être,

will perhaps answer my questions. If my costume astonishes you, know that I come from the other world.

ALL. (*Recoiling*.) A ghost!

HENRI. No, indeed, the new world, America, Mexico, Brazil. I have passed my life among savages.

MANETTE. Gracious, is it true that they exist?

HENRI. (*Stroking his chin*.) In the new world, yes, my charmer, (*looking at them all*;) but in Normandy—(*quitting up stage*.) In short, I'm a captain on a long voyage, and I expect, in the bay of Honfleur, my brig and crew. Now that you know who I am, answer me, I beg, what I ask you; tell me, which are the turrets that rise yonder, over those great trees?

GERMAINE. *Who has gone up stage*-. Those turrets; that's the chateau of Corneville.

HENRI. Thanks, pretty child.

(*About to exit*.)

GERMAINE. *Stopping him*. Oh! don't go there, sir, don't go there!

HENRI. Why not?

GERMAINE. Because it is dangerous to go near that chateau.

HENRI. There is danger?

GRÉNICHEUX. I should think so—a chateau full of ghosts.

HENRI. Ah! Bah!

CATHERINE. Did not the gentleman know?

HENRI. No indeed.

GRÉNICHEUX. Well, then, I must tell you that it is more than twenty years since the chateau was closed up, and that, in spite of that, there are nights when one sees lights moving before the windows.

HENRI. Ah! lights are seen moving?

ALL, *in hushed tone*. Yes.

GRÉNICHEUX. And not only lights but shadows that pass and repass behind the curtains.

HENRI, *laughing*. Phantasmagoria, then.

GERMAINE. Oh, certainly; one may laugh at our alarm, but it is nevertheless quite true. Closed from the time of its former master's departure, the chateau never frightened any one up to about two years ago. You see it is not very old. Just at the time it was stated that a rich financier wished to purchase it, the lights appeared, and the phantoms showed themselves.

HENRI, *to the men behind him*. What! the lads of the country see lights and shadows promenading in the chateau, and no one has the courage. (*Perceiving the post*.) Gracious! What may that be?

ALL, *alarmed*. What?

HENRI. That post.

ALL. What, that!

HENRI, *reading the bill*. "Corneville market. Grand letting of maid-servants, coachmen and domestics." The letting of servants, oh, I remember. A market which takes place twice a year, and to which domestics come with branches of trees in their hand,

the coachmen with their whip rolled around their necks, and the prettiest and most coquettish maid-servants with great nosegays in their belts

ALL. That's it

HENRI. Yes, yes. An old feudal custom which is still respected in many countries. But to return to the chateaux (*to Germaine*). You spoke of the departure of its former masters. Why did they leave, and what has become of them?

GERMAINE. That's another mystery. It is related that, under the pretext of making Normandy an independent state, an adventurer had determined to deliver Quillebœuf up to strangers. The old Marquis of Corneville, who lived all alone in the chateau with his grandson—a child—deceived by false statements, and thinking to act in the interests of the country, repaired to Quillebœuf. He was pursued, as taking part in the conspiracy, but he found an opportunity of embarking with his grandson, and since that they have never been heard of.

HENRI. For twenty years?

GERTRUDE. But a sorcerer of the country has predicted that the grandson will return and chase the phantoms from his chateau.

CATHERINE. Yes, and that we shall be apprized of this by the Corneville chimes.

HENRI. What are the Corneville chimes?

GERMAINE. Chimes which many of us have never heard, for they have not been rung for twenty years.

HENRI. And they should announce the young Marquis's return?

JEANNE. A sorcerer said that.

MANETTE. It has even become the legend of the country.

HENRI. Is there a legend, too? Oh! that is charming. I should like to know it.

SUZANNE. Who knows it?

GRÉNICHEUX. Germaine.

ALL, *pointing her out*. Yes, Germaine! Germaine!

GERMAINE. I—but—

HENRI. I beg, mademoiselle, you will not refuse.

GERMAINE. Be it so; this is the legend.

LEGEND OF CHIMES.

Alas! we have lost excellent masters,
And the ghost that trouble our minds
Are of our good lords the noble ancestors
Who spring forth at night in the chateau.
Perchance they would like their descendants to see,
And when from exile our masters return,
By a ghost on guard at the window, they say,
At that very moment the chimes will be rung.

ALL.

At that very moment the chimes will be rung.

GERMAINE.

Ding, ding ding, ding, ding dong,
Sound, sound, sound, sound, then sound!

Et, quand de l'exil nos maîtres reviendront,
Par un revenant de garde à la fenêtre
On dit qu'à l'instant les cloches sonneront.

Tous.

On dit qu'à l'instant les cloches sonneront.

GERMAINE.

Digne, digne, digne, digne, digne don.
Sonne, sonne, sonne sonne, sonne donc!
Digne, digne, digne, digne, digne don,
Sonne, sonne donc, joyeux carillon!

(REPRISE DU REFRAIN EN CHOEUR.)

GERMAINE.

II.

Il ne sonnait pas aux jours de nos défaites;
Il ne sonnait pas dans des temps malheureux.
Mais comme il sonnait aux jours de grandes fêtes
Ou quand s'unissaient deux jeunes amoureux;

Depuis qu'il se tait, la ville est moins joyeuse,
Depuis qu'il se tait, s'éloignent les amours.
Le château nous cause une frayeur affreuse,
Et voilà pourquoi nous répétons toujours :

Tous.

Et voilà pourquoi nous répétons toujours :

GERMAINE.

Digne, digne don, etc.

HENRI, à part. Charmante voix et ravissante jeune
fille !... (*haut.*) Je ne sais comment vous remercier,
mademoiselle.

(*Ici de très grandes clameurs retentissent à
gauche.*)

GRENICHEUX, dans le fond. Ah! quelle foule du
côté du bailliage.

GERTRUDE. C'est le cortège qui se forme.

HENRI. Comment, est-ce qu'il y a marché aujourd'hui?

MANETTE. Mais oui, à midi, et nous n'avons que
le temps de nous apprêter.

JEANNE. Oui, oui, au bailliage.

Tous. Au bailliage! (*La sortie commence.*)

CATHERINE. Venez-vous, mam'zelle Germaine?...

GERMAINE. Non, il est trop tard, je retourne à la
ferme. (*Elle sort.*)

HENRI, à part. Germaine!

GRENICHEUX, à part. A la ferme... Si, pendant
que tout le monde est au bailliage, je pouvais...
Essayons encore... (*Il suit Germaine.*)

SCÈNE IX.

HENRI seul, et regardant du côté où est sortie Germaine.

Décidément, elle est ravissante... Mais ce qu'elle
vient de m'apprendre... Diable! des fantômes
qui habitent mon château, et l'un de ces fan-
tômes est de garde à l'une des fenêtres pour faire
sonner les cloches à mon arrivée. Voilà un fantôme
qui fait assez mal son service, et je me promets d'aller

le lui dire. Singulière chose que la vie. Voilà deux
fois que je reviens dans mon pays, et chaque fois
une aventure romanesque m'y attend. Obligé de me
rendre en Angleterre, il y a six semaines, je monte
dans une embarcation que conduisaient quatre de
mes matelots, et je longeais la côte normande, heu-
reux de la reconnaître encore, quand tout à coup je
vois une jeune fille tomber du haut de la falaise et
qui, bien certainement, se serait noyée si je ne
m'étais dévoué à son salut; mais je ne pouvais
m'attarder, le navire s'éloignait, les matelots qui
m'accompagnaient poussaient des cris de détresse et
je n'eus que le temps de remettre la noyée aux mains
d'un rustre, d'un pêcheur qui se trouvait là fort heu-
reusement. Ah! cette jeune fille, je ne l'ai tenue
qu'un instant entre mes bras, — je n'ai même pas
entrevu son visage, car en sortant de l'eau ses longs
cheveux la voilaient entièrement... Eh! bien, de
toutes mes aventures, c'est la seule dont le souvenir
ne m'ait pas quitté.

GRAND AIR.

J'ai fait trois fois le tour du monde
Et les dangers font mon bonheur.
J'aime le ciel, quand le ciel gronde,
La mer quand elle est en fureur.
J'ai fait trois fois le tour du monde,
Et les dangers font mon bonheur.

Dans mes voyages,
Combien d'orages,
Que de naufrages!
Mais en retour,
Au sein des fêtes,
Que de conquêtes,
Que d'amourettes
Sans amour.

Italiennes,
Circassiennes,
Algériennes,
Chaque pays
M'en devait une,
Ou blonde, ou brune,
Et de chacune
J'étais épris.
Toujours de même,
Le croyant, même,
J'ai dit: Je t'aime!
A des vertus
Dont la victoire
Faisait ma gloire.
Et ma mémoire
Ne les voit plus.
C'est qu'une belle
Me rend fidèle,
Je me rappelle
Toujours, hélas!
La bienvenue,
Cette inconnue,
Que j'ai tenue
Entre mes bras.
Ville chérie,
O ma patrie,
Fais, je t'en prie,
Parler les flots.
Et qu'on me rende

THE CHIMES OF CORNEVILLE.

Ding, ding ding, ding, ding dong,
Sound, sound then, joyous chime!

(Chorus. Repeat refrain).

GERMAINE.

II.

It did not sound in the day of defeat,
It did not sound in the hour of distress.
But how it rung out on the day of grand fetes,
Or when two young lovers were made one forever.
Since it's been silent, the town is less gay,
Since it's been silent, love has withdrawn,
The chateau causes a dreadful fear,
And that is why we continually repeat,

ALL.

And that is why we continually repeat.

GERMAINE.

Ding, ding dong, &c.

HENRI, *aside*. A charming voice and a delicious girl! (*Aloud*.) I don't know how to thank you, mademoiselle.

(Here a great outcry is heard at left)

GRENICHEUX, *at the back*. Oh! what a crowd near the Bailiwick!

GERTRUDE. The procession is forming.

HENRI. How, is there a market to-day?

GERTRUDE. Yes, indeed, at noon, and we have only time to get ready.

JEANNE. Yes, yes, to the Bailiwick!

ALL. To the Bailiwick!

(General exit begins.)

CATHERINE. Are you coming, mam'selle Germaine?

GERMAINE. No, it's too late. I shall return to the farm.

(She exits.)

HENRI, *aside*. Germaine.

GRENICHEUX, *aside*. To the farm. Yes, while every one is at the Bailiwick; I might—let's try again.

(He follows Germaine.)

SCENE IX.

HENRI (*alone, and looking in the direction Germaine has gone*.) Decidedly, she is delicious. But as to what she has just informed me! The deuce! Phantoms inhabiting my chateau, and one of these phantoms on guard at one of the windows to ring the chimes on my arrival. There's a phantom who does his duty badly, and I promise myself going to tell him so. What a singular thing life is! Twice have I returned to my country, and each time a romantic event awaits me. Obligated to repair to England, six weeks ago, I embarked in a craft manned by four of my sailors, and skirted the Norman coast, delighted to see it again, when suddenly I saw a young girl fall from the summit of a cliff. She would evidently have been drowned had I not devoted myself to saving her. But I could not delay, the vessel was moving away, the sailors who accompanied me cried out in

distress, and I only had time to place the nearly drowned girl in the hands of a rustic, a fisherman, who was fortunately near by. Ah! I only held the maiden in my arms for a moment; I did not even see her face, for when she was brought from the water, her long hair veiled her features. Ah! well, of all my adventures, that alone is the one of which the remembrance has never left me.

GRAND AIR.

I have thrice made the tour of the world,
And dangers make up my happiness.
I love the sky, when the sky mutters,
The ocean, when it's furious.
I have thrice made the tour of the world,
And dangers make up my delight.
For my journeying,
How many tempests,
How many shipwrecks!
But on returning,
In the bosom of fetes,
What conquests,
What love passages
Sans love,
Italians,
Circassians,
Algerians,
Every country
Owes me one,
Blonde or brunette,
And with each
I was smitten.
Always the same,
Believing it, even,
I said "I love you."
Certain virtues
O'er which I triumphed
Were my glory.
But my memory
Bears no trace!
Only one beauty
Makes me constant.
I remember
Always! alas!
A welcome thought.
This unknown one
Whom I held
In my arms.
Beloved city,
Oh! my country,
Make, I implore,
The waves speak out,
Restore to me
This Norman maiden
Whom I implore
Of your echoes,
To know her,
See her before me,
Re-appearing
Fair from the waves,
'T would be easy
Were it needful
To brave a thousand
Dangers again.

But while awaiting the market, which will be very useful to me, for I have an entire chateau to people with domestics, and also pending the arrival of my worthy sailors who will aid me in dislodging the phantoms, I will stroll over in the direction of the

Cette Normande
Que je demande
A tes échos.
Pour la connaître,
La voir renaitre
Et m'apparaître
Sortant des flots,
Tout m'est facile,
Fût-il utile
De braver mille
Dangers nouveaux.

Mais en attendant le marché qui va m'être très utile, car j'ai tout un château à peupler de domestiques, et aussi en attendant mes braves matelots qui m'aideront à déloger les fantômes, si j'allais flâner un peu du côté des tourelles de mon vieux manoir. (*Grand bruit à droite au fond.*) Eh ! mais qu'arrive-t-il ? (*Regardant.*) Une dispute, un bailli, des hommes qui se battent, c'est leur affaire, pensons aux miennes.

(*Il sort par la gauche.*)

Ici, sur une forte ritournelle, le bruit continue à droite, tandis qu'on voit revenir par la gauche Catherine, Gertrude, Jeanne et Mariette accompagnées de quelques curieux qui accourent au bruit ; puis, tout à coup, arrivent par la droite, Gaspard, Grenicheux, le Bailli, Germaine, Serpolette et plusieurs garçons de ferme. Gaspard tient Grenicheux au collet, le Bailli suit Germaine éplorée, Serpolette semble furieuse.)

CHŒUR.

C'est affreux !
Odieux !

Sans se cacher davantage,
La veille d'un mariage,
Seule avec un amoureux,
C'est affreux !

GASPARD, entrant avec Grenicheux.

Ah ! je t'étranglerai.

SERPOLETTE.

C'est ça, c'est ça,
Étranglez-le ce gredin-là.

GERMAINE.

De grâce, écoutez-moi !

GASPARD, lâchant Grenicheux.

Drôlesse !

Ah ! tu vas recevoir...

(*Il tend le bras pour la battre et soufflète le bailli, qui se trouve à portée de sa main.*)

LE BAILLI.

Oh ! là !

GASPARD.

Pardon !

LE BAILLI.

Que veut dire cela ?

GASPARD.

Mon soufflet s'est trompé d'adresse.

SERPOLETTE, au bailli.

C'est moi qui les ai vus, là-bas dans les guérets.
Ce monstre serrait de très près
Votre future qu'il reluque.

LE BAILLI, aux pays ns.

Qu'on s'empare de ce garçon
Et qu'on le conduise en prison.

GRENICHEUX, fais-n' voir la perruque du bailli.

Et vous, courez après votre perruque.

Tous, parlé. Oh !

LE BAILLI, idem. Ma perruque !

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ciel ! oser s'attaquer ainsi
A la perruque d'un bailli
Chercher à séduire sa femme
Et puis le décoiffer ainsi.
C'est affreux ! c'est infâme !
Courons après lui !

(*Le désordre est à son comble. Gaspard court de Grenicheux à sa nièce. — Grenicheux se sauve du côté du bailliage, Germaine du côté de la ferme, Gaspard et le bailli suivent Germaine. La foule restée en scène rit à cœur-joie. — Un rideau de matelasse baisse. On frappe les trois coups. L'orchestre continue, et quand le rideau se lève, on est sur le marché de Corneville. Au fond, un poteau avec cette inscription : SERVANTES ; un deuxième poteau à gauche sur lequel on lit : COCHERS ; un troisième à droite portant : DOMESTIQUES. A ces trois poteaux, des banderoles aux couleurs et aux armes du pays ; dans le bas, entourant ces poteaux, une barrière, fermant le marché, et qui doit s'ouvrir au milieu et des deux côtés. — Au fond, la ville. — Aux pieds des trois poteaux se trouvent trois chaises et trois tables ; sur les tables, trois pupes.)*

SCÈNE PREMIÈRE.

GRENICHEUX, arrivant tout essoufflé.

Ouf ! traqué de toutes parts, poursuivi comme un chien enragé ; si l'on me prend, le bailli me fait pendre, et si je tombe dans les mains de Gaspard, il m'étrangle comme un canard !... Fuir, quitter le pays, comment ? Où aller ?... (*Regardant autour de lui.*) Tiens, je suis sur la place du marché... le marché... Ah ! si je trouvais à m'engager...

COUPLETS.

I

Je ne sais comment faire
Pour me tirer d'affaire,
Car j'ai pour ennemis
Deux maîtres du pays.
Je le pourrais peut-être,
Mais d'un troisième maître

taverns of my old manor. (*Great noise at right at back.*) Ah! what comes here? (*looking off.*) A dispute, a bailiff, men fighting; that's their business, I must think of mine.

(*Exits at left*)

[*Here, to a strong ritournelle, the noise continues at right, while Catherine, Gertrude, Jeanne and Mariette, accompanied by some curious people who flock at the noise, enter at left; then, suddenly, enter at right Gaspard, Grenicheux, the Bailiff, Serpolette, and several farm hands. Gaspard holds Grenicheux by the collar, the Bailiff follows Germaine, who is in tears, Serpolette seems furious.*]

CHORUS.

It is frightful!
Odious!
Quite without concealment
On the eve of a marriage,
Alone with a lover,
It is frightful!

GASPARD (*entering with Grenicheux*).

Ah! I will strangle you!

SERPOLETTE.

That's right, that's right,
Strangle the rascal.

GERMAINE.

I beg you listen to me.

GASPARD (*releasing Grenicheux*).

Hussey!

Ah! you'll catch—

[*He stretches his arm to beat her, and hits the Bailiff who is within range of his hand.*]

THE BAILIFF.

Oh! ah!

GASPARD.

Excuse me.

BAILIFF.

What does that mean?

GASPARD.

My blow mistook its aim.

SERPOLETTE.

'Twas I who saw them, down there in the fields,
This monster had drawn very near
Your fiancée and was ogling her.

BAILIFF (*to the peasants*).

Seize this fellow

And throw him into prison.

GRENICHEUX (*knocking off the Bailiff's wig*). And you,
run after your wig.

ALL (*spoken*). Oh!

THE BAILIFF (*the same*). My wig!

GENERAL CHORUS.

Heavens! To thus dare attack
The wig on a bailiff's head,
Try to lead his bride astray,
And then uncoil him thus.
It is frightful! It is infamous!
Run after him!

(*The disorder is at its height. Gaspard runs from Grenicheux to his niece. Grenicheux escapes in the direction of the bailiwick. Germaine towards the farm. Gaspard and the Bailiff follow Germaine. The crowd remain, roaring with laughter. A drop-scene falls. Three blows are tapped, the orchestra continues, and when it is raised the Corneville market is discovered. At the back is a post with this inscription: "Maid-Servants;" a second post at left, on which one reads "Coachmen;" a third, at right, bearing "Domestics." Colored streamers and the arms of the country are on these posts, which are surrounded by a fence, closing the market, and opening at the middle and both sides. At the back, the city. At the foot of the three posts are three chairs and three tables, on which are desks.*)

SCENE I.

GRENICHEUX (*coming in, out of breath*). Whew!
Caught in a snare, pursued like a mad dog! If I am taken the bailiff will have me hanged, and if I fall into Gaspard's hands he will strangle me like a duck. I must fly—leave this country, but how? Where can I go? (*looking about him.*) Stay, I am on the market-place. The market! If I could succeed in getting engaged!

COUPLETS.

I.

I don't know what to do
To manage the affair,
For I have for enemies,
Two masters of the country.
I could contrive perhaps,
But of a third master
I needs must hasten
To become the coachman,
But to renounce Germaine,
Resume the chains of bondage,
Coachman! wretchedness!
It would be very trying,
But t'were better than the rope,
The rope around one's neck.

II.

At the Corneville market
One can easily find a place,
And when once is in it,
Throughout six months one's able
To mock the powers judicial,
Provided I succeed,

Il faudrait m' dépêcher
De d' venir le cocher.
Mais r' noncer à Germaine,
Me remettre à la chaîne,
Cocher ! miséricorde !
Ça m' coût' beaucoup.
Mais ça vaut mieux qu' la corde
Qu' la corde au cou !

II

Au marché d' Corneville
S'engager est facile,
Et quand on l'est un' fois
On peut pendant six mois
Se moquer d' la justice.
Pour peu que j' réussisse
J' brav'rai dès aujourd'hui
Gaspard et le bailli.
Mais pour que je les brave
Faut qu' je r'devienne esclave.
Cocher ! miséricorde !
Ça m' coût' beaucoup.
Mais ça vaut mieux qu' la corde
Qu' la corde au cou !

(Après ces couplets, on entend au dehors le bruit de plusieurs voix en colère.)

GRENICHEUX, se cachant. Hein ! qu'est-ce que c'est encore que ça?...

SCÈNE II.

GRENICHEUX, GERTRUDE, JEANNE, MANETTE,
CATHERINE, SUZANNE et MARGUERITE,
en habits de fête, mais sans les ornements
qu'elles doivent avoir au marché.

GERTRUDE, aux jeunes filles. Il va s'en passer de belles !

JEANNE. C'est révoltant !

MANETTE. Oui, révoltant ; pauvre Germaine !

GRENICHEUX, se montrant. Germaine...

TOUTES. Grenicheux !

GERTRUDE. T' oses te r'montrer, toi?...

GRENICHEUX. Ne me trahissez pas, et dites-moi ce qui se passe.

MANETTE. Des infamies. On dit que, rentré à la ferme, Gaspard était une vraie bête fauve.

JEANNE. Il voulait étrangler Germaine.

GRENICHEUX. Oh !

SUZANNE. Il a fallu se mettre à six pour le retenir.

CATHERINE. Et encore a-t-on été obligé d'enfermer Germaine dans sa chambre.

GRENICHEUX. Et le bailli ?

MANETTE. Le bailli, on l'a cherché partout, et on ne l'a retrouvé nulle part.

MARGUERITE. On pense qu'il s'est rendu à la pré-vôté.

GRENICHEUX. Eh bien ! me v'là dans de beaux draps.

LE TABELLION, au dehors. Par ici, allons, dépêchons !

CATHERINE. Le tabellion !

GERTRUDE. Et le marché que nous oublions.

GRENICHEUX, à part. Le marché, oui, je n'ai plus que ce moyen-là.

(Il sort par l'un des côtés.)

MANETTE. Vite, vite, allons prendre nos bouquets.

SCÈNE III.

LES SIX JEUNES FILLES, LE TABELLION GRIPPARDIN et FOUINARD. (Chacun porte un registre sous le bras.)

LE TABELLION, ent'a t et apercevant les jeunes fil' s. Comment, des retardataires !

JEANNE. Est-ce que le cortège se forme ?

FOUINARD. Le cortège, il est en route.

CATHERINE. Ah, mon Dieu !

MANETTE. Courons bien vite. (Elles sortent en courant.)

LE TABELLION. Une volée de tourterelles...

FOUINARD. Que ne suis-je leur tourtereau.

GRIPPARDIN. Ah, Fouinard, un homme de robe !

FOUINARD. C'est à cause de ça.

LE TABELLION. Mais ce bailli, où se cache-t-il ? Vous verrez que, comme au dernier marché, c'est sur moi que tout va retomber... Enfin, préparons-nous toujours... Les trois registres sur les trois tables.

FOUINARD, arrivant à la table de gauche, où l'a précédé Grippardin. Voilà encore que vous prenez ma place.

GRIPPARDIN. Comment, votre place ? c'est la mienne.

FOUINARD. Du tout, ma place est à gauche ; ôtez-vous de là.

GRIPPARDIN. Où prenez-vous votre gauche ?

FOUINARD, embarrassé, regardant ses deux bras. Ma gauche, ma gauche, la voilà.

GRIPPARDIN. La voilà, si vous regardez devant vous ; mais tournez-vous le dos.

FOUINARD. Comment, que je me tourne le dos ?

GRIPPARDIN. Regardez derrière vous.

FOUINARD, se retournant. Ah !

GRIPPARDIN. Eh bien ?

FOUINARD. C'est vrai, la gauche change de côté ; pardon. (Il va se mettre à la table à droite de l'acteur.)

LE TABELLION, qui avait passé la barrière et était même un peu sorti d' scène. Voilà le cortège, fermons les barrières.

GRIPPARDIN. Décidément, le bailli ne paraîtra pas.

LE TABELLION. Je prends sa place ; prenez les vôtres, messieurs.

(Ils vont se placer sur les trois chaises devant les trois po'eaux.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GRENICHEUX, SERPOLETTE, LE CORTÈGE, ensuite HENRI, ensuite LE BAILLI, GASPARD, et GERMAINE, en pêcheuse.

(Le cortège défile ainsi : un garde-champêtre, une masse de bourgeois et l'ourgeoises en costumes normands, types

I'll brave from this day forth,
 Gaspard and the Bailiff,
 But that I may defy them
 I needs must turn a slave.
 Coachman! Wretchedness!
 It would be very trying,
 But t'were better than the rope,
 The rope around one's neck.

(At the end of the couplets, several angry voices
 are heard outside)

GRÉNICHEUX (*hiding*). What's up now?

SCENE II.

GRÉNICHEUX, GERTRUDE, JEANNE, MANETTE,
 CATHERINE, SUZANNE, AND MARGUERITE,
*in festival attire, but without the ornaments
 they should wear at the market.*

GERTRUDE (*to the young girls*). There is fine things
 going on!

JEANNE. It's revolting.

MANETTE. Yes, revolting, poor Germaine!

GRÉNICHEUX (*discosin himself*). Germaine!

ALL. Grénicheux!

GERTRUDE. You dare to show yourself?

GRÉNICHEUX. Don't betray me, and tell me what
 is going on.

MANETTE. Infamous things. They say that on
 arriving at the farm Gaspard behaved like a perfect
 brute.

JEANNE. He wanted to strangle Germaine.

GRÉNICHEUX. Oh!

SUZANNE. They had all they could do to restrain
 him.

CATHERINE. And positively had to lock Germaine
 up in her room.

GRÉNICHEUX. And the bailiff?

MANETTE. The bailiff? They looked for him every
 where, but he could not be found any where.

MARGUERITE. They imagine he went to the pro-
 vost's.

GRÉNICHEUX. Well, I'm in an embarrassing situ-
 ation I must say.

THE NOTARY (*outside*). This way; come, make haste.

CATHERINE. The Notary!

GERTRUDE. We were forgetting all about the
 market.

GRÉNICHEUX (*aside*). The market; yes, that's my
 only chance.

(*He exits at one side*)

MANETTE. Come quick, quick, let's go and get our
 bouquets.

SCENE III.

THE SIX YOUNG GIRLS, THE NOTARY, GRIP-
 PARDIN, AND FOUINARD. (*Each of these carries
 a register under his arm.*)

THE NOTARY (*entering and seeing the young girls*).
 How, behind time!

JEANNE. Is the procession forming?

FOUINARD. The procession, it is moving.

CATHERINE. Oh! goodness,

MANETTE.

Let's run. [*They exeunt running.*]

THE NOTARY.

A flock of turtle doves!

FOUINARD.

If I were their mate—

GRIPPARDIN.

Ah! Fouinard, a lawyer.

FOUINARD.

That's the reason.

THE NOTARY. But where's this bailiff hiding?
 You see that, just as at the last market, everything
 devolves upon me. Well, well—let's make ready.
 The three registers on the three tables.

FOUINARD (*coming to table at left, where Grippardin has
 preceded him*). Here you're taking my place again.

GRIPPARDIN. How? Your place? It's mine.

FOUINARD. Not at all. my place is at the left. Get
 away from there.

GRIPARDIN. How do you take the left?

FOUINARD (*embarrassed, looking at his two arms*). My
 left, my left, there it is.

GRIPARDIN. There it is, if you look before you,
 but turn your back.

FOUINARD. How turn my back?

GRIPARDIN. Look behind you.

FOUINARD, (*turning around*). Ah!

GRIPARDIN. Well!

FOUINARD. That's true, the left is changed to the
 other side. Excuse me.

(*Places himself at table to the right of the actor.*)

THE NOTARY (*who had passed the railing and even gone
 a little off the stag*). There's the procession. Shut
 the railings.

GRIPPARDIN. Surely the Bailiff is not going to ap-
 pear.

THE NOTARY. I take his place—take yours, gen-
 tlemen.

(*They seat themselves on the three chairs in
 front of the posts.*)

grotesques. Une dizaine de domestiques en livrée portant tous un rumeau à la main. Une douzaine de servantes à la tête desquelles est Serpolette, toutes endimanchées. Gertrude, Jeanne, Manette et Catherine idem, toutes portant un gros bouquet au côté. Une dizaine de cochers tous en livrée et portant leur fouet en bandoulière. En tête des cochers Grenicheux, puis encore des bourgeois et bourgeoises normands; enfin le second gard-champêtre. Tous défilent le long des barrières, qui ont été fermées, et sur le chœur suivant.)

CHŒUR.

(MARCHÉ VILLAGEOISE.)

Sur le marché de Corneville
 Vous pouvez } à des prix fort doux
 Nous pouvons }
 Trouver l'agréable et l'utile.
 Donc à ce marché } rendez-vous.
 } rendons-nous.

LE TABELLION. Ouvrez !

(L'un des clerks ouvre la barrière de droite.)

LES DOMESTIQUES, descendant et se plaçant sur une ligne horizontale.

Nous sommes les domestiques
 Les meilleurs, les plus adroits
 Et les plus économiques,
 Les plus soumis à la fois.
 Ne lisant jamais les lettres,
 Nous sommes, en vérité,
 Pleins de respect pour les maîtres
 Qui font notre volonté.

LE TABELLION. Ouvrez !

(Le second clerk ouvre la barrière de gauche, et les cochers descendent comme ont fait les domestiques. Ceux-ci se rangent à droite.)

LES COCHERS, descendant.

Clic ! clac ! en voiture,
 Fouett', fouett', cochers,
 Clic ! clac ! approchez,
 Choisissez à l'aventure ;
 Voici messieurs les cochers.
 En dépit du temps qu'il fait,
 Par les chemins de traverse,
 Jamais un de nous ne verse,
 Ne verse qu'au cabaret.

LE TABELLION, ouvrant la barrière du milieu. Entrez, jeunes filles.

(Les servantes descendent au milieu, pendant que les cochers remontent, comme les domestiques ont fait.)

SERPOLETTE.

COUPLETS.

I

Vous qui voulez des servantes
 Soumises, obéissantes,
 Approchez-vous.

TOUTES.

Approchez-vous.

SERPOLETTE.

En v'là des brunes et des blondes,
 En v'là des minces et des rondes ;
 Y en a pour tous les goûts.

TOUTES.

Y'en a pour tous les goûts.

SERPOLETTE.

R'gardez par ci, r'gardez par là,
 Que dites-vous de tout cela ?
 Voyez ceci, voyez cela,
 Comment trouvez-vous cela ?

TOUTES.

R'gardez par ci, r'gardez par là, etc.

SERPOLETTE.

II

Nous sommes fraîches et roses,
 Nous savons beaucoup de choses
 Qu' nous apprenons.

TOUTES.

Qu' nous apprenons.

SERPOLETTE.

Et pour contenter notre maître,
 Nous ne demandons qu'à connaître
 Ce que nous ignorons.

TOUTES.

Ce que nous ignorons.

SERPOLETTE.

R'gardez par ci, r'gardez par là,
 Que dites-vous de tout cela ?
 Voyez ceci, voyez cela,
 Comment trouvez-vous cela ?

TOUTES.

R'gardez par ci... etc.

REPRISE DES TROIS CHŒURS.

{ Nous sommes les domestiques, etc.
 { Clic ! clac ! en voiture... etc.
 { R'gardez par ci, etc.

LE TABELLION. Bourgeois, bourgeoises, cochers, domestiques et servantes, quand s'ouvre le marché de Corneville, nous devons, en l'absence de M. le bailli, rappeler à chacun de vous que c'est en vertu de la plus vieille de nos coutumes, d'une coutume qui, depuis les premiers temps de la féodalité, a conservé force de loi—Vous entendez : force de loi—! Nous devons, dis-je, rappeler ou apprendre à ceux qui l'ignorent que toutes les personnes inscrites sur l'un de ces trois registres, soit comme cocher, domestique ou servante, appartiendront pour six mois aux personnes qui auront accepté leurs services aux prix et conditions stipulés à l'avance, sur chacun de ces registres.—Rien ne peut donc rompre ces traités librement consentis ; pas plus l'autorité des parents que les autorités des cantons.

HENRI, entrant Le marché ! diable ! je suis en retard.

LE TABELLION.—Ah ! un dernier mot : les trois registres déposés depuis un mois au bailliage resteront ouverts pendant tout le temps du marché, qui dure quatre heures ; donc les retardataires pourront s'inscrire ou se faire inscrire, jusqu'au dernier moment. Le marché est ouvert !

THE CHIMES OF CORNEVILLE.

SCENE IV.

THE SAME. GRENICHIEUX, SERPOLETTE, THE PROCESSION, finally HENRI, then THE BAILLIFF, GASPARD, and GERMAINE, in fishing costume.

The procession comes on thus : a guard-champetre, a crowd of citizens, men and women in Norman costume, grotesque types .

Ten domestics in livery, carrying a branch in the hand. Twelve servants, at the head of which is Serpolette, all in their Sunday best. Gertrude, Jeanne, Manette, and Catherine the same, all carrying a large bouquet at the side. The coachmen all in livery, and carrying their whip in a shoulder-belt. At the head of the coachmen, Grenicheux, then Normandy peasant men and women ; finally, the second guard-champetre. They file along the railings, which are closed, to the following chorus :

CHORUS.

(VILLAGE MARCH).

In Corneville market
You can at a moderate cost,
We can Find what's pleasant in the serviceable ;
To this market } do you repair,
 } let's repair.

THE NOTARY. Open !

(One of the clerks opens the railing at the right, the domestics coming down and forming in horizontal line).

We are domestics
The best, the most skillful,
Most economical, too.
We are most obedient,
We never read letters,
But are, in truth,
Full of respect for the masters
Who form our will.

THE NOTARY. Open !

(The Second Clerk opens the barrier at left, and the coachmen come down as the domestics have done. They form in line at the right).

THE COACHMEN (coming down).
Clack ! clack ! driving,
Whip, whip up, coachmen.
Clack ! clack ! approach,
Choose at random
Here are the coachmen,
Whatever the weather be
O ! the cross-roads
Not one of us returns
Until we reach the tavern.

THE NOTARY (opening the railing in the middle). Come in, young girls.

(The maid servants come down the centre while the coachmen go up as the domestics have done.)

SERPOLETTE

COUPLETS.

I.

You who wish handmaids
Submissive, obedient,
Come hit'er.

ALL.

Come hit'er.

SERPOLETTE.

Here're blondes, here brunettes,
Here slender, here rotund,
All tastes may be suited.

ALL.

All tastes may be suited.

SERPOLETTE.

Look here and look there,
What do you say to that ?
See this, see that,
How do you like it ?

ALL.

Look here and look there, etc.

SERPOLETTE.

II.

We are fresh and rosy,
We know many things
That we are taught.

ALL.

That we are taught.

SERPOLETTE.

And to content our master,
We only ask to know,
That of which we know nothing.

ALL.

That of which we know nothing.

SERPOLETTE.

Look here and look there,
And what do you think of that ?
See this, see that,
How do you like it ?

ALL.

Look here, etc.

REPRISE OF THE THREE CHORUSES.

We are domestics, etc.,
Click ! clack ! driving, etc.,
Look here, etc.

THE NOTARY. Citizens, coachmen, domestics and servants ! When Corneville market opens we ought, in the absence of the Bailiff, recall to each of you that this is in virtue of the oldest of our customs ; of a custom which, from feudal times, has preserved the power of the law—you hear?—power of the law ! We ought, I say, to recall, or inform those who are ignorant of it, that every person inscribed on one of these three registers, whether as coachman, domestic or maid-servant, belongs for six months to the persons who may have accepted their services at the price and conditions stipulated in advance on each of these registers. Nothing can break these treaties, which have been freely consented to—parental authority no more than the authority of the districts.

HENRI (entering). The market ! The devil ! I'm behindhand.

THE NOTARY. Ah ! one word more. The three registers which were placed at the bailiwick a month ago will remain open during the entire time of the market, which lasts four hours. Those who are belated can put their names down, or have them put down, up to the last moment. The market is open.

FINALE.

HENRI, s'arrêtant devant Serpolette,

Jeune fille, dis-moi ton nom.

SERPOLETTE.

Mon nom : Serpolette.

HENRI.

C'est bon.

Je te choisis.

SERPOLETTE.

Signez sans crainte.

HENRI, écrivant sur le registre.

Va donc pour Serpolette.

SERPOLETTE.

Enfin, je suis retinte.

HENRI, redescendant.

Mais un cocher m'est nécessaire.

Ah ! celui-là.

(Allant à Grenicheux.)

Ton nom ?

GRENICHEUX.

Jean Grenicheux.

SERPOLETTE, à part.

Chez le même maître tous deux, tous deux,
C'est bon, c'est bon, voilà qui fait mon affaire.

HENRI.

Va donc pour Grenicheux.

GRENICHEUX.

Merci.

(A part, en remontant.)

Maintenant, pour six mois je brave le Bailli.

(Ici, grand fort é d' rches re.)

LE TABELLION, parlé. Qu'est-ce donc ?

LE CHEUR, au fo d.

C'est Gaspard, d'humeur furibonde,
Et qui bouscule tout le monde.

(Ici toute la foule qui remontait redescend. Le reflux a pour moi l'entrée de Gaspard, arrivant comme un fou dans le plus grand désordre et la plus grande fureur.)

GASPARD.

Germaine était enfermée,
Et bien sûr de la tenir,
Ma rage s'était calmée,
Mais elle vient de s'enfuir.

(Courant de groupe en groupe.)

Est-ce ici qu'on me la cache ?
Mes ennemis sont nombreux,
Mais il faut bien qu'on le sache,
Seul je lutterai contre eux.
Car ma fureur est extrême,
Et dussé-je, voyez-vous,
Être massacré moi-même.
Je veux les massacrer tous.

(Il sort en courant, tout le monde remonte.)

HENRI.

Ah ! le vilain bonhomme.

SERPOLETTE, remonte t.

Il rage et je jubile.

GRENICHEUX, à part.

S'il m'avait aperçu, quelle pile !

(Pendant ce qui va suivre, servantes, cochers, domestiques se rangent le long de la barrière, et les acheteurs se promènent en les examinant ; à chaque instant, un bourgeois ou une bourgeoise amène un serviteur ou une servante signer sur l'un des registres. Tout cela se fait pendant ce qui suit.)

GERMAINE, qui est entrée en se fuyant à ris la sortie de son oncle et qui, sous son costume nouveau, met le bouquet au côté, comme les autres servantes, semble être du marché.

Il est parti,

Germaine, du courage.

Demain, demain, j'épousais le Bailli,
Non, cent fois non, plutôt l'esclavage,
Mais sans dévoiler mon secret
Comment, fidèle à la coutume,
Me proposer ?

HENRI, qui depuis un instant l'examine.

Le singulier costume.

GERMAINE, l'apercevant.

Le capitaine ! Ah ! s'il me reconnaît !

HENRI.

(Air des Se vantes.)

Cette fille, quelle est-elle ? (A Germaine.)
Quoi ! vous vous cachez, la belle.

GERMAINE, à part.

Que dire, hélas !

HENRI.

Ne tremblez pas.
Est-il une seule servante
Qui pour s'engager ne se vante
De ses moindres attraits ?

GERMAINE.

Ah, oui... je sais, je sais :

(Avec embarras.)

R'gardez par ci, r'gardez par là, } Bis.
Que dites-vous de tout cela ?

HENRI.

Ah ! vous êtes Germaine ?

GERMAINE.

Silence, capitaine.

HENRI.

Du pays je connais la loi.
Venez, vous n'avez plus d'autre maître que moi.

(Il l'entraîne au fond, et tous deux on les voit signer sur le registre.)

FINALE.

HENRI (*stopping before Serpolette*).
Young girl, tell me your name.

SERPOLETTE.

My name : Serpolette.

HENRI.

Very good. I select you.

SERPOLETTE.

Sign without fear.

HENRI (*writing on the register*).

Here goes for Serpolette.

SERPOLETTE.

At last I am engaged.

HENRI (*coming down again*).

But I must have a coachman. Ah! that fellow there.

(*Going to Grenicheux*.)

YOUR NAME?

GRENICHEUX.

Jean Grenicheux.

SERPOLETTE (*aside*).

Both, both with the same master.

'Tis well, 'tis well, it suits me exactly.

HENRI.

Here goes for Grenicheux.

GRENICHEUX.

Thanks.

(*Aside, going up stage*).

Now, for six months I defy the Bailiff.

(*Here great outburst in orchestra*).

THE NOTARY (*spoken*).

What's that?

THE CHORUS (*at back*).

'Tis Gaspard in a furious mood,
Hustling every one aside.

(*Here everybody who had gone up the stage comes down again. The reflux is occasioned by the entrance of Gaspard, who comes on like a madman, in the greatest disorder and rage*).

GASPARD.

Germaine was locked up,
And certain as I was she'd stay there,
My anger had calmed down,
But she's just re-aroused it.

(*Running from group to group*).

Is she being hidden from me here?
My enemies are numerous,
But one might as well know!
I'll contend alone against them,
For my fury's extreme,
And should I, understand me,
Be massacred myself,
I'd like to kill them all,

(*He exits running; all go up stage again*).

HENRI.

Ah! the ugly fellow!

SERPOLETTE (*going up stage*).

He rages and I rejoice.

GRENICHEUX (*aside*).

If he'd seen me, what a slaughter.

(*While what follows is going on, the maid-servants, coachmen, and domestics range themselves along the railings, and the buyers walk to and fro examining them; each moment, a citizen selects a servant, as the register is signed. All this is done during what follows here*).

GERMAINE (*who has glided in after her uncle's exit, and who, in her new costume with a bouquet at the belt, like the other maid-servants, seems to be of the market*).

He has gone. Courage, Germaine,
To-morrow to-morrow, I marry the Bailiff!
No, rather slavery a hundred times;
But without unveiling my secret,
Can I, faithful to this costume,
Propose myself?

HENRI (*who has been examining her for an instant*).

What an odd costume!

GERMAINE (*seeing him*).

The Captain! Ah! should he recognize me!

HENRI.

(*Air of the Maid-Servants*).

Who is this girl? (*To Germaine*)

What! You hide yourself, my pretty one?

GERMAINE (*aside*).

Alas! what shall I say.

HENRI.

Do not tremble.

Is there a single servant who,
That she may be engaged,
Boasts not of her least attractions?

GERMAINE.

Ah! yes. I know, I know.

(*With embarrassment*).

Look here and look there,
And what do you say to that? } Repeat.

HENRI

Ah! you're Germaine!

GERMAINE.

Silence, Captain

HENRI.

I know the law of the land.

Come, you have no longer any master save I.

(*He conducts her to the back and both sign the register*).

GASPARD (*returning slyly*).

No, 'tis not on the road,
That's sure, she should be sought
Doubtless in this crowd
She still is hiding.

G. SPARD, *rentrant en tapinois.*

Non, ce n'est pas sur la route,
Ben sûr, qu'il fallait la chercher.
Dans cette foule, sans doute,
Elle doit encor se cacher.

SERPOLETTE.

Ah ! qu'est-ce que j' vois ! c'est Germaine en bergère.

GASPARD.

Germaine ! ah ! je la tiens.

HENRI, *le repoussant.*

Arrière !

Germaine est ma servante.

GASPARD.

Elle est ma nièce, à moi.

LE TABELLION.

Silence, et respect à la loi.

HENRI.

La loi parle il faut se taire,
Ici le maître c'est moi.
Et malgré sa rage extrême,
Je saurai fort bien moi-même
Imposer ma loi suprême
Sans le secours d'autre loi.

(*Sur la reprise en chœur, Henri et Germaine gagnent une des barrières. Gaspard veut les suivre, les garde-champêtres s'interposent ; tabeau.*)

RIDEAU.

ACTE II.

Le théâtre représente une salle du château de Cornéville. A l'avant-scène, côté gauche du spectateur, deux grandes fenêtres cachées par des rideaux et tapissées. En face, côté droit, tout à fait à l'avant-scène, une petite porte pratiquée dans une boiserie. De chaque côté des grandes sur lesquelles sont plantées cinq ou six chandelles au tiers consumées. Au-dessus de tout cela deux grands bords donnant, celle de droite sur une galerie qui conduit au dehors, du côté de la rivière ; celle de gauche donnant sur une autre galerie qui en lui dans les autres pièces du château. Près des fenêtres et de la galerie de gauche, au fond, un guerrier bardé de fer monté sur un chariot roulant. En scène, table et sièges de l'époque ; une tapisserie représentant une chasse du temps de Henri II ferme cette décoration.

Lorsque la tapisserie s'écarte, on aperçoit une seconde salle, mais une sale envahie par la poussière et les toiles d'araignée. Dans cette salle, qui va jusqu'au fond du théâtre, de chaque côté, quatre piédestaux surmontés de guerriers bardés de fer. Le premier piédestal à gauche a perdu son guerrier ; c'est celui qui se trouve en scène dans la première salle au lever du rideau, monté sur un chariot.

SCÈNE PREMIÈRE.

CACHALOT, MATELOTS tenant des torches à la main,
HENRI GERMAINE, puis GRENICHEUX, ensuite
SERPOLETTE, ensuite LE BAILLI.

(*Au lever du rideau, la scène est vide et dans une obscurité complète ; pendant un instant une ritournelle lugubre et presque fantastique ajute à la tristesse du lieu. Mais bientôt la ritournelle s'anime, des murmures se font entendre, et enfin le théâtre s'éclaircit tout à fait à l'entrée des personnages par la galerie à droite du spectateur.*)

CHŒUR.

A la lueur de ces flambeaux
Parcourons ces demeures sombres.
Allons, mousses et matelots,
De ce château chassons les ombres
A la lueur de ces flambeaux.

HENRI, *entrant par la même galerie avec Germaine et d'autres matelots.*

Oui, c'est par là, par cette galerie,
Que, sans sorcellerie,
Nos fantômes viennent ici.

Vous le voyez, dans cette salle aussi,
Rien de changé. Ciel ! qu'avez-vous, Germaine ?

GERMAINE.

Je tremble... mais je vous suivrai.
Partout où vous irez, j'irai.

HENRI.

A mes côtés soyez certaine
Que rien n'est à craindre pour vous.
Venez, on fuira devant nous.

REPRISE.

A la lueur de ces flambeaux, etc.

(*Tous sortent par la galerie de gauche. Pendant ce qui précède les matelots ont apporté dix flambeaux, qu'ils ont déposés sur la table, de sorte que le jour continue à leur sortie.*)

GRENICHEUX, dans la coulisse. Au secours, voulez-vous me lâcher ?

LES MATELOTS. Ah ! tu marcheras.

GRENICHEUX, *poussé en scène par les matelots.* Oh !
la ! la ! la ! la !

SERPOLETTE, *en dehors.* Grâce, grâce, messieurs les matelots.

SERPOLETTE.

Ah! what do I see?
 Germaine in rustic garb!

GASPARD.

Germaine! Ah! I have her!

HENRI (*epulsin' him*).

Stand back! Germaine is my servant!

GASPARD.

She is my own niece!

NOTARY.

Silence! And respect the law!

HENRI.

The law speaks, you must be still,
 I am the master here,
 And in spite of his fierce rage
 I, myself, shall well know
 How to impose my law supreme
 Without resource to other law!

(*On the refrain by the Chorus, Henri and Germaine gain one of the railings. Gaspard tries to follow them, but the guards-hampete interpose. Tableau.*)

CURTAIN

ACT SECOND.

A hall in the chateau of Corneville. In the front of the stage at left of spectator two large windows concealed by tapestry curtains. Opposite, on the right side, at the front, a little practical door in the wainscoting. On either side are chandeliers, in which are six candles, nearly consumed. Further up, two large windows give at the right on a gallery which leads outside to the river, and at the left, on another conducting to the other parts of the chateau. Near the windows and the gallery on the left, at the back, is the figure of a warrior in iron armor, mounted on a rolling chariot. A table and chairs of the period are on the stage; there is also a piece of tapestry representing a hunt in the time of Henri II. When the tapestry is drawn aside, a second hall is seen which is covered with dust and cobwebs. In this apartment, which extends to the very back of the stage, stand four pedestals surmounted with warriors in iron uniform. The first pedestal at the left has lost its figure, which is that to be found in the first apartment, mounted on a chariot.

SCENE I.

CACHALOT, SAILORS holding torches in their hands—

HENRI, GERMAINE, then GRENICHEUX, SERPOLETTE, and, finally, the BAILIFF.

(*At the rising of the curtain the stage is empty and in complete darkness; for an instant a lugubrious and almost fantastic ritournelle adds to the sadness of the scene. But, presently, the ritournelle becomes animated, a bustle is heard on its side, and finally the theatre is illuminated on the entrance of personages by the gallery at the right of the spectator.*)

CHORUS.

By the light of these torches
 Let's inspect this sombre dwelling.
 Come, cabin-boys and sailors,
 From this chateau chase the shadows
 By the light of these torches.

HENRI (*entering by the same gallery with Germaine and other sailors.*)

Yes, 'tis this way, along this gallery
 That, without sorcery,
 Hither flit our phantoms.
 You perceive in this apartment
 Nought is changed. Heaven! what is't Germaine?

GERMAINE.

I tremble, but I'll follow you,
 Everywhere you go, I'll go too.

HENRI.

At my side you may be certain
 You can have no cause for fear.
 Come! they'll fly before us.

REFRAIN.

By the light of these torches, &c.

(*All exeunt by the gallery at the left. During the preceding passage, the sailors have placed the torches which they carried on the table, so that it is still light after their exit.*)

GRENICHEUX (*in the wing*). Help! won't you let me go?

SAILORS. Oh! You step out.

GRENICHEUX (*pushed on by the sailors*). Oh! la la! la! la!

SERPOLETTE (*outside*). Mercy, mercy, mister sailors.

SAILORS (*coming in with her*). Very sorry, pretty child, but you must go with us.

LES MATELOTS, *entrant avec elle.* Désespéré, la belle enfant, mais il faut nous suivre.

SERPOLETTE, *épouvantée.* Ah ! le château ! le château !

LE BAILLI, *en dehors.* Non, non, je ne marcherai pas.

CACHALOT, *suit d'autres marins.* Ah ! mille tonnerres, c'est ce que nous verrons.

LE BAILLI, *poussé par lui et entrant.* Au secours, à moi !

CACHALOT. Silence ! tonnerre ! et qu'on ne bouge plus ; vous, les amis, suivez-moi. Ces poltrons ne peuvent sortir et le capitaine nous attend.

(*Les marins sortent en riant.*)

SCÈNE II.

GRENICHEUX, SERPOLETTE, LE BAILLI.

TRIO.

GRENICHEUX.

Fermions les yeux !

LE BAILLI, *les yeux fermés.*

Fermions les yeux !

SERPOLETTE.

Regarder, non je n'ose.
Ici peut-on voir quelque chose
Sans voir quelque chose d'affreux.

Tous Trois.

Fermions les yeux ! fermions les yeux !

(*Tout en parlant les yeux fermés, ils se sont rapprochés, ils se touchent en même temps et jettent à la fois un grand cri.*)

Ah !

(*Tombant tous les trois à genoux.*)

GRENICHEUX.

Que vois-je ?

LE BAILLI.

En croirai-je mes yeux ?

SERPOLETTE.

Ma surprise est complète ;
L'ombre de Grenicheux !

LE BAILLI.

L'ombre de Serpolette !

GRENICHEUX.

L'ombre de monsieur le Bailli !

LE BAILLI.

Eh ! quoi ! nos trois ombres ici !

SERPOLETTE, *se relevant.*

Mais non, mais non, je ne suis pas une ombre.

LE BAILLI, *idem.*

Ni moi non plus !

GRENICHEUX, *idem.*

Ni moi non plus !

ENSEMBLE.

Calmons nos esprits éperdus...

SERPOLETTE.

COUPLETS.

I

Pristi ! sapristi ! montons-nous la tête !
Car on peut mourir d' la peur de mourir,
Et mourir de peur ce serait trop bête,
Quand on peut mourir d' bonheur et d' plaisir ;
Cent fois au pays on a pu voir comme
Je me défendais contre un séducteur. (*Bis.*)
Et quoi, j'aurais peur de l'ombre d'un homme,
Quand un homme entier ne me fait pas peur !

Tous.

Peut-elle avoir peur de l'ombre d'un homme
Quand un homme entier ne lui fait pas peur.

II

Tous les revenants, qui par les nuits sombres,
Se promèneraient dans ce noir séjour,
Ne pourraient jamais être que des ombres.
Et je me souviens que, surprise un jour,
Contre des soldats de mœurs trop galantes,
Je m' suis défendu, parole d'honneur ! (*Bis.*)
Et puis-je avoir peur d'ombres innocentes
Quand un régiment ne me fait pas peur ?

Tous.

Peut-elle avoir peur d'ombres innocentes
Quand un régiment ne lui fait pas peur ?

HENRI, *en dehors.* Sentinelles, veillez.

Tous LES TROIS, *tombant à plat ventre.* Ah ! les fantômes !

SCÈNE III.

LES MÊMES, HENRI, GERMAINE, CACHALOT, tous LES MARINS.

(*Ils reviennent par la gauche en entourant deux des leurs, couverts de poussière des pieds à la tête ; tous les autres personnages reviennent aussi en secouant la poussière qui les couvre.*)

Tous LES MATELOTS, *riant de leurs deux camarades.*
Ah ! ah ! ah ! ah !

HENRI, *aux deux marins.* Ah ! mon pauvre Rup !
ah ! mon pauvre Binther ! Courez bien vite à la rivière, vous avez grand besoin d'un bain.

L'UN DES DEUX MARINS. Et d'un bon verre de schnick.

HENRI. Prenez l'un et l'autre.

CACHALOT. Quelle poussière !

HENRI. Vous le voyez, impossible de pénétrer dans ces galeries. Il est certain que personne n'est allé plus loin que cette salle. et cette salle est la première en arrivant du côté de la rivière.

GERMAINE, *apercevant le Bailli, Grenicheux et Serpolette.* Ah, mon Dieu ! qu'est-ce que cela ?

CACHALOT. Les trois poltrons qui ne voulaient pas nous suivre.

SERPOLETTE (*in fright*). Ah! the chateau! the chateau!

THE BAILIFF (*outside*). No, no; I won't stir.

CACHALOT (*followed by other sailors*). A thousand devils! We'll see about that.

THE BAILIFF (*pushed by him and entering*). Help me!

CACHALOT. Silence! thunder! Let no one stir. You, my friends, follow me. These cowards cannot leave, and the Captain is waiting for us.

(*The sailors exeunt laughing.*)

SCENE II.

GRENICHEUX, SERPOLETTE, THE BAILIFF.

TRIO.

GRENICHEUX.

Let's shut our eyes.
THE BAILIFF (*his eyes closed*).
Let's shut our eyes,
Let's shut our eyes.

SERPOLETTE.

I dare not take a peep,
Could one see aught here,
Unless 'twere something fearful?

ALL THREE.

Let's shut our eyes! Let's shut our eyes!

(*While speaking with their eyes closed they have approached one another; they come together at the same time, and all at once utter a loud cry*)—

Ah! (*All three fall on their knees.*)

GRENICHEUX.

What do I see?

THE BAILIFF.

Can I believe my eyes?

SERPOLETTE.

My surprise is complete; the ghost of Grenicheux.

THE BAILIFF.

The shade of Serpolette!

GRENICHEUX.

Mister Bailiff's spirit!

THE BAILIFF.

What! We three ghosts here to gether?

SERPOLETTE (*rising*).

No, no, indeed; I'm not a ghost.

THE BAILIFF (*the same*).

Nor am I.

GRENICHEUX (*the same*).

Nor am I.

TOGETHER.

Calm our distracted minds!

SERPOLETTE.

COUPLETS.

I.

Pshaw! pshaw! let's regain our senses!
For one can die from the mere fear of death,
And to die of fright would be too stupid,
When with joy and pleasure one can pass away.
A hundred times the country might have seen
How I held my own 'gainst a seducer bold,

(*Repeat.*)

Think you I should fear the shadow of a man,
When an entire one could not make me quail!

ALL.

Can she fear the shadow of a man,
When an entire one does not make her quail.

II.

All the ghosts who in sombre darkness
Promenade through this black abode,
Could be no more than simple shadows.
And I remember one day taken by surprise
'Gainst a troop of too gallant soldiers;
On my word of honor I held my own!

(*Repeat.*)

And can I fear innocent shadows,
When a whole regiment does not make me quail!

ALL.

Can she fear innocent shadows,
When a whole regiment does not make her quail!

HENRI (*outside*). Sentinels, stand guard.

ALL THREE (*falling flat*). Oh! the ghosts!

SCENE III.

THE SAME. HENRI, GERMAINE, CACHALOT,
ALL THE SAILORS.

(*They enter from the left, surrounding two of the number, who are covered with dust from head to foot. All the other personages also return, shaking off the dust that covers them*)

ALL THE SAILORS (*laughing at their two comrades*).
Ha! ha! ha! ha!

HENRI (*to the two sailors*). Ah! my poor Rup!
Ah! my poor Binther! Run to the river quickly,
you stand in great need of a bath.

ONE OF THE TWO SAILORS. And a good glass of
schinck.

HENRI. Take both.

CACHALOT. What dust!

HENRI. You see, it is impossible to make one's
way into those galleries. It is certain that no one
has ever gone further than this room, and this is the
first apartment as one comes from the side of the
river.

GERMAINE (*seeing the Bailiff, Grenicheux and Serpolette*). Good heavens! What's this?

HENRI. Qu'on relève les deux hommes à coups d'étrivières !

LE BAILLI et GRENICHEUX, *se relevant*. Grâce !... Pitié !

SERPOLETTE. Ah ! Germaine !

GERMAINE. Serpolette !

LE BAILLI, GRENICHEUX. Germaine !...

HENRI. Oui, Germaine, une brave jeune fille ; elle ne nous a pas quitté.

GERMAINE. Oh ! monseigneur, je n'en suis pas plus brave pour ça, car je tremblais bien fort en entrant par cette galerie souterraine dans le château dont on nous faisait si peur.

HENRI. A ce propos, mes compliments, monsieur le bailli ; quoi, c'est ainsi qu'en mon absence vous veillez sur mon château ?

LE BAILLI. Votre château ?... Qui donc êtes-vous ?

HENRI. Henri de Corneville.

LE BAILLI. Il se pourrait !

SERPOLETTE. Le seigneur !

HENRI, *au bailli*. Comment, monsieur, il court sur ce domaine des bruits ridicules. Vous savez que de mauvais plaisants, des malfaiteurs peut-être, s'introduisent ici, et, par lâcheté, vous vous faites leur complice ?

LE BAILLI. Leur complice, moi ?

HENRI. Que faisiez-vous dans la campagne, à une lieue d'ici, quand nous vous avons arrêté ?

LE BAILLI.

COUPLETS.

I

J'avais perdu la tête et ma perruque,
Ma fiancée et toute dignité ;
Il était temps de dérober ma nuque
Aux quolibets d'une ville en gaité.

Par tout le monde apestrophé,
J'entendais dire à la foule incivile,
En me voyant ainsi coiffé, *(bis)*
C'est un mari de Corneville.

II

Je n'osais plus retourner au bailliage,
Je n'osais plus me montrer nulle part.
J'étais à bout de force et de courage
Quand vous m'avez rencontré par hasard ;
Et j'entendais tous les échos
Qui m'arrivaient de cette affreuse ville
Me poursuivant avec ces mots : *(bis)*
C'est un mari de Corneville.

HENRI, *au bailli*. Et ce scandale, qui l'avait provoqué ? Vous encore, en voulant épouser à votre âge une jeune fille. Non seulement vous ne remplissez pas vos devoirs, mais vous vous rendez la risée de vos administrés.

LE BAILLI. Monseigneur.

HENRI. Voyons, sachez-vous au moins quelque chose sur les prétendus fantômes qui habitent ce manoir ?

LE BAILLI. Si je sais... mais...

GERMAINE, *qui s'est approchée du guerrier en scène*. Ah ! monseigneur ! en voilà peut-être un de ces prétendus fantômes.

GRNICHEUX. Un fantôme.

GERMAINE. Voyez, c'est un fantôme à roulettes.

HENRI, *à lant au guerrier*. Oui, vraiment ! et très solidement attaché ; deux tiges de fer boulonnées sur le chariot et rivées à l'armure.

SERPOLETTE, *montrant les girandoles*. Et ces chandelles, voyez donc, monseigneur, il n'y a pas longtemps qu'elles ont été allumées...

HENRI. C'est vrai, mais par qui ?

GRNICHEUX, *à part*. Je le sais, moi, c'est par le diable.

HENRI. Je croyais que la galerie souterraine qui conduit ici était ignorée de tout le monde, et j'espérais, en arrivant la nuit et par la rivière, surprendre non pas des fantômes, mais des bandits ou de simples contrebandiers. Mais non !... Rien, absolument rien ! pas même une trace de leur passage. Ah ! dans la salle d'armes... voyons encore.

(Il fait mouvoir un ressort dans la boiserie, la tapisserie du fond se lève et l'on aperçoit une autre salle dans laquelle, de chaque côté, sont quatre guerriers armés de pied en cap et montés sur des piédestaux ; à la gauche, l'un des guerriers manque au fond, deux guerriers semblables gardent une porte conduisant à d'autres galeries.)

GRNICHEUX. Ah ! des fantômes !

CHANT.

HENRI.

Non, vous le voyez, mes aïeux
Étaient restés de garde à cette place,
Et les bandits dont nous cherchons la trace
N'ont pas osé s'approcher d'eux.

COUPLETS.

HENRI.

I

Sous des armures à leur taille
Que tous ces preux géants portaient,
Aux croisades ils combattaient,
Plus grands encor dans la bataille.
Et le glaive du Sarrasin,
Qui, de leur cœur, suivait la trace,
Même au défaut de leur cuirasse *(bis)*
Se brisait contre un cœur d'airain.

CHŒUR.

C'est la salle de { mes ancêtres,
ses ancêtres,

THE CHIMES OF CORNEVILLE.

CACHALOT. Those are the three cowards who refused to follow us.

HENRI. Let those two men be flogged.

THE BAILIFF AND GREINICHEUX (*rising*). Pardon! pity!

SERPOLETTE. Ah! Germaine.

GERMAINE. Serpolette.

THE BAILIFF, GREINICHEUX. Germaine!

HENRI. Yes, Germaine, a brave young girl who has not left us.

GERMAINE. Oh! my lord, I am no braver for all that, for I trembled violently when I entered that subterranean gallery in the chateau of which we have been made so afraid!

HENRI. In this connection, Mister Bailiff, allow me to tender my compliments. So it is thus you watch over my chateau during my absence.

THE BAILIFF. Your chateau? Who are you, then?

HENRI. Henri de Corneville!

THE BAILIFF. Is it possible?

SERPOLETTE. His lordship!

HENRI (*to the Bailiff*). How comes it, sir, that these ridiculous reports are circulated concerning this domain? You know that jesters, malefactors, perhaps, have introduced themselves into this palace, and through cowardice, you make yourself their accomplice?

THE BAILIFF. I their accomplice!

HENRI. What were you doing in the country, a league from here, when we arrested you?

THE BAILIFF.

COUPLETS.

I.

I had lost my head and my wig,
My fiancée, and all dignity,
The time had come to unbare my neck
To the girls of a frolicsome town.
By every one apostrophized,
I heard the uncivil crowd cry out
At seeing me with such a coiffure,
It's a husband from Corneville!

II.

I dared not return to the bailiwick,
I dare not show my sheepish face,
My strength and courage were at an end
When you came on me by chance.
And I heard every echo
Which came to me from this frightful town
Pursue me with these words,
It's a husband from Corneville!

HENRI (*to the Bailiff*). And who provoked this scandal? You—yourself—in wishing, at your age, to marry a young girl. You not only do not fill your duties, but you render yourself the laughing-stock of those to whom you should administer.

THE BAILIFF. My lord.

HENRI. Look you, do you know anything about the pretended phantoms who inhabit this manor-house?

THE BAILIFF. If I knew—but—

GERMAINE (*who has approached the mailed warrior*). Ah! my lord! perhaps this is one of the pretended phantoms.

GREINICHEUX. A phantom!

GERMAINE. See, it's a phantom on rollers.

HENRI (*going to the warrior*). Yes, indeed! and very firmly attached; two iron shanks fastened to the chariot and rivetted in the armor.

SERPOLETTE (*pointing to the chandeliers*). And see these candles, my lord, it's not long since they were lighted.

HENRI. That's true, but by whom?

GREINICHEUX (*aside*). I know; it's by the devil.

HENRI. I thought that the subterranean gallery which leads here was unknown by everyone, and I hoped, by arriving at night and by the river, to surprise, not phantoms, but robbers or simple smugglers. But no! nothing; absolutely nothing! Not even a trace of their passage. Ah! in the armory there—let's look again!

(*He touches a spring in the wainscoting, the tapestry at the back raises up, and another apartment is disclosed in which on either side are four warriors, armed cap-a-pie, and mounted on pedestals. At the left, one of the warriors is musing; two like warriors seem to mount guard over a door leading to other galleries.*)

GREINICHEUX. Ah! phantoms, phantoms!

SONG.

HENRI.

No, you perceive that my ancestors
Have remained this place to guard,
And the bandits whose trace we've sought,
Have not dared to come near them.

COUPLETS.

HENRI.

I.

Under the armor from top to toe,
Worn by all these doughty giants,
They combatted in the crusades,
Still larger growing on field of battle.
And the sword of the Saracen,
Which sought to penetrate their heart,
Even on the armor's weaker side,
Broke against a heart of bronze.

(Repeat.)

CHORUS.

'Tis the hall of { my ancestors,
 } his ancestors.
Standing on their dusty plinth,

Debout sur leur socle poudreux.
 Reconnaissons nos } anciens maîtres.
 Reconnaissez vos }
 Tous ces guerriers sont } mes aïeux,
 } ses aïeux.

HENRI.

II

Il n'est plus de combats sublimes ;
 Aujourd'hui, la mort c'est l'éclair,
 Et le plomb qui siffle dans l'air,
 Au hasard frappe ses victimes.
 Mais au temps de ces fiers soldats,
 Leurs troupes étaient accolées,
 Et corps à corps dans les mêlées (*bis*)
 Ils mouraient, mais ne tombaient pas.

REPRISE.

C'est la salle de } mes ancêtres
 } ses ancêtres, etc.

HENRI. Mais il est visible que nos fantômes n'ont pas habité cette salle ; cest ici qu'ils viennent, ici et pas ailleurs, et comme je veux les y surprendre. (*Appelant Cachalot.*)

CACHALOT. Capitaine.

HENRI. Dix hommes pour nettoyer cette salle.

GERMAINE. Mais on nous aura vu traverser la rivière.

HENRI. J'espère que non : la nuit était profonde, et nos embarcations longeaient les récifs qui masquent l'entrée du souterrain. Or, des fantômes bien élevés, de bonne compagnie, n'arrivent jamais nulle part avant minuit, et comme il est à peine dix heures, nous pouvons encore espérer la visite des nôtres.

GRENICHEUX, à part. Espérer !... ils ne viendront que trop tôt nous tordre le cou.

CACHALOT. Voilà les dix hommes, capitaine.

HENRI. Bien (*aux hommes*), débarrassez-moi cette salle de toute cette poussière, et continuez la besogne tout le long de la galerie qui, de ce côté, vous ramènera au souterrain ; il ne faut pas revenir par ici.

(*Les dix hommes entrent au fond, Henri fait rejouer le ressort, qui referme la tapisserie.*)

LE BAILLI. C'est un mystère inouï, car enfin, j'ai beau chercher parmi les plus mal famés du pays, je ne vois personne...

GERMAINE, *avi-ant la petite porte de droite*. Ah ! monseigneur, une clef à cette porte.

HENRI. Une clef... Oui, par Dieu ! mais il n'y a là qu'une toute petite pièce... n'importe, voyons... (*Il prend un flambeau, tourne la clef et ouvre la porte. Tout le monde s'en approche.*) Personne ; mais cette chambre n'a pas cessé non plus d'être habitée. Voyez, les esprits en ont eu soin. Oh ! restez, restez, un coup d'œil seulement. (*Il entre.*)

SERPOLETTE. C'est drôle, tout ça.

GRENICHEUX. Drôle, si l'on peut dire...

LE BAILLI. Il est certain que tout le pays s'alarmait à tort ; mais quels peuvent être les auteurs de cette mystification ?

SERPOLETTE. Si c'était le grand Nicolas, ou plutôt si c'était...

GRENICHEUX, *qui vient de s'approcher pour regarder la porte de droite, se sauvant*. Ah ! les fantômes !

SERPOLETTE et LE BAILLI, *idem*. Les fantômes !

HENRI, *enveloppé d'un grand drap*. Je savais bien que je ferais peur à quelque imbécile.

GERMAINE, *qui s'était reculée*. Comment, c'est vous, monseigneur ?

HENRI. Oui, et voilà mes trouvaillles ; ce drap et ce portefeuille.

Tous. Un portefeuille !

HENRI. Le drap s'explique de lui-même. C'est le costume obligé des fantômes, mais il ne nous apprend rien. Voyons si le portefeuille nous en dira davantage. (*Ouvrant le portefeuille.*) Des parchemins, des titres de noblesse. (*En ouvrant un.*) Gaston-Frédéric, comte de Lucenay. Ces titres ne m'appartiennent pas.

LE BAILLI. Pardon, monseigneur, mais ils peuvent appartenir à l'un des visiteurs inconnus de ce château.

HENRI. Vous avez raison. Placez-vous à cette table, monsieur le bailli, et examinez ces paperasses. Toi, Cachalot, place des hommes en vue de la rivière, et qu'ils nous signalent toute les barques qui se promèneront sur la Rille. Regarde aussi si du côté de la rivière, ces lumières ne sont pas aperçues.

CACHALOT. Oui, capitaine.

HENRI. Eh bien, monsieur le bailli ?

LE BAILLI. Ce sont, en effet, les titres de noblesse de Gaston-Frédéric, comte de Lucenay, né en Aquitaine, en 1636, et de sa femme Elisabeth, marquise de Clève, née à La Haye en 1647, vieilles familles française et hollandaise dont l'origine...

HENRI. Peu nous importe le reste. Est-ce tout ce que renferme le portefeuille ?

LE BAILLI. Non, voilà encore un titre ; c'est un acte de naissance, celui de Clémence-Lucienne, vicomtesse de Lucenay, née à Bourges en 1677.

SERPOLETTE, à part. Tiens, l'année de ma naissance.

HENRI. Et c'est tout ?

LE BAILLI. Encore un papier... une lettre...

HENRI. Ah ! cela vaut mieux.

LE BAILLI, lisant. A Jean Gaspard, fermier à Corneville.

HENRI, GERMAINE, SERPOLETTE, GRENICHEUX. Gaspard !

Recognize our } ancient masters,
 Recognize your }
 All these warriors are } my ancestors,
 } his ancestors.

HENRI.

II

Sublime combats all are o'er,
 To-day death lies in lightning,
 And the shot, whistling in air,
 Strikes by chance its victims
 But in the times of these proud soldiers,
 Their troops grappled close together,
 And body to body in their strife, (Repeat.)
 They died, but did not fall.

Refrain.

'Tis the hall of } my ancestors,
 } his ancestors, etc.

HENRI. But it is plain that our phantoms have not inhabited that apartment; 'tis here they came, here and nowhere else, and how I should like to surprise them here!

(Calling Cachalot.)

CACHALOT. Captain.

HENRI. Ten men to clean this room.

GERMAINE. But they may have seen us cross the river.

HENRI. I hope not. The night is dark and our vessels skirted the reefs that mark the subterranean entrance. Now, well brought-up phantoms, those who are good company, never arrive anywhere before midnight, and as it is scarcely ten o'clock, we may still hope for a visit from our's.

GRENICHEUX (aside). Hope! They will come to wiring our necks only too soon!

CACHALOT. Here are the ten men, Captain.

HENRI. Very well. (To the men.) Brush away the dust from this room for me, and carry on the sweeping all through the gallery which, from this side, will bring you to the subterranean passage. You need not return this way.

(The ten men enter at the back. Henri again touches the spring which draws down the tapestry again.)

THE BAILIFF. It's an unheard of mystery, for at last I sought in vain among the most notorious characters of the country. I saw no one—

GERMAINE (inspecting the little door at the right). Ah! my lord, there's a key in that door.

HENRI. A key. Yes, by heaven! But only a very little bit of it remains. No matter; let's see. (Takes a torch, turns the key, and opens the door. Every one draws near.) No one; but this room has not ceased to be occupied either. See, what care the spirits have taken. Oh! stay, stay, only a peep. (He enters)

SERPOLETTE. It's funny, all that.

GRENICHEUX. Funny, if one can call it so—

THE BAILIFF. It's certain that all the country were alarmed over nothing. But who can be the authors of this mystification?

SERPOLETTE. Perhaps the great Nicolas, or rather the—

GRENICHEUX (who has just gone up to look at the door at right, running). Ah! the phantoms!

SERPOLETTE and the BAILIFF (the same). The phantoms!

HENRI (enveloped in a large cloth.) I knew perfectly well that I should frighten some imbeciles.

GERMAINE (who has recited). How? Is it you, my lord?

HENRI. Yes, and here are my discoveries, this cloth and a portfolio.

ALL. A portfolio!

HENRI. The cloth explains itself. It's the conventional costume of phantoms, but it tells us nothing. Let's see if the portfolio will be more instructive. (Opening the portfolio.) Parchments, titles of nobility. (Opening one of them.) Gaston, Frederick, Count de Luceny. These titles do not belong to me.

THE BAILIFF. Pardon me my lord, but they may belong to one of the unknown visitors to this chateau.

HENRI. You are right. Place yourself at the table, Mr. Bailiff, and examine these old documents. You, Cachalot, station some men in view of the river, and let them inform us of all the vessels moving on the Rille. See, also, if these lights are perceived from the river side.

CACHALOT. Yes, captain.

HENRI. Well, Mr. Bailiff?

THE BAILIFF. They are, indeed, titles of the nobility of Gaston, Frederick, Count de Luceny, born in Egintaine in 1636, and of his wife's, Elizabeth, Marchioness de Cleve, born at La Hague in 1647, old French and Dutch families, whose origin—

HENRI. The rest matters little to us. Is that all the portfolio contains?

THE BAILIFF. No, here's another deed; it's a certificate of birth; that of Clemence Lucienne, Viscountess de Luceny, born at Bourges in 1677.

SERPOLETTE (aside). I declare, the year of my birth.

HENRI. And that's all?

THE BAILIFF. Still another paper—a letter.

HENRI. Ah! that's better.

THE BAILIFF (reading). To Jean Gaspard, farmer at Corneville.

HENRI, GERMAINE, SERPOLETTE, GRENICHEUX. Gaspard!

GERMAINE. C'est mon oncle.

HENRI. Je n'ai fait que l'entrevoir, mais j'aurais été surpris que son nom ne fût pas mêlé à nos affaires. Lisez, monsieur le bailli.

LE BAILLI. Elle est datée du 16 mai 1667.

SERPOLETTE, à part. 16 mai, ah! mon Dieu!

LE BAILLI, lisant. Mon cher Gaspard : J'ai pu gagner la frontière. Grâce à toi, me voilà sauvé. N'oublie jamais qu'en te confiant ma fille j'ai laissé entre tes mains tout ce qui m'attache encore à la vie. Cache-la bien, cache aussi la fortune dont je t'ai fait dépositaire. Tu sais que nos ennemis sont puissants et que le nom que porte ma fille l'expose aux plus grands dangers. Pour qu'ils ne puissent remonter à son origine, fais-la élever sous un nom villageois, comme une enfant trouvée et recueillie par toi.

SERPOLETTE, à part. Ciel!

LE BAILLI, continuant. Ciel!... non... Enfin, tu as été le sauveur du père. Sauve la fille, et si je revois un jour mon pays, je paierai au centuple ce que tu auras fait pour elle et pour moi.

COMTE DE LUCENAY.

SERPOLETTE, avec élan. Mais cette enfant, la fille du comte, c'est moi.

PETIT MORCEAU.

Tous.

Que dit-elle!

SERPOLETTE.

C'est moi,

Ces papiers en font foi,

Datés du seize mai — le dix-huit on me trouve.

Ah! je ne sais ce que j'éprouve.

(Elle tombe dans les bras des matlots qui l'entourent.
Germaine court à elle.)

HENRI.

Elle s'évanouit, je crois.

Ah! l'aventure est surprenante.

Quoi, Serpolette, ma servante,
Est vicomtesse et marquise à la fois.

SERPOLETTE, se redressant, lousculant tout le monde et ne faisant plus qu'arpenter le théâtre.

Vicomtesse et marquise,
Ah! pour moi quelle surprise.
Tout ce que j'avais perdu
Pourra donc m'être rendu.

Vicomtesse et marquise,
Jamais, dans sa convoitise,
Serpolette ne pensa
Être si noble que ça.

Vicomtesse et marquise,
Voilà qui me divinise.
N'est-ce pas que je parais
Plus belle que je n'étais?

Vicomtesse et marquise,
Vite que l'on me courtise,

Pour tous les nobles appas
Qu'on ne me connaissait pas.

Vicomtesse et marquise,
Que nul ne me contredise,
Que chacun, suivant ma loi,
N'obéisse plus qu'à moi.

Vicomtesse et marquise,
La noblesse immortalise
Et toujours elle nous fait,
Pour paraître ce qu'on est,
Oublier ce qu'on était.

HENRI. Tout beau! tout beau! ma chère enfant, calmons-nous. Nous allons commencer par remettre ce portefeuille et ce drap à leur place; si la nuit ne ramène aucun changement, demain nous essaierons d'éclaircir tous ces mystères.

SERPOLETTE. Mais c'est éclairci, il n'y a pas de mystère.

HENRI. Vous oubliez le fermier Gaspard, qui seul peut certifier...

SERPOLETTE. Oh! mais le père Gaspard...

HENRI, impérativement. Ah! maintenant, silence!
(Il rentre dans la pièce à droite.)

SERPOLETTE. Silence, mais certainement non qu'il ne peut pas y avoir de doute, puisque je suis le seul enfant trouvé dans le pays, et trouvé par le père Gaspard en l'année de ma naissance; voyons, monsieur le bailli, c'est-y des preuves, ça?

LE BAILLI. Ce sont des probabilités, mais patience, patience.

HENRI, revenant. Voilà tout remis à sa place. Impossible de s'apercevoir...

CACHALOT, qui vient de rentrer. Capitaine, tous les factionnaires sont placés; et, du côté de la rivière, on ne peut voir les lumières qui sont ici.

HENRI. Je le pensais, mais je voulais en être sûr. Et l'on n'aperçoit aucune barque sur la Rille?

CACHALOT. Aucune barque, mon capitaine.

HENRI. N'importe, que tout le monde se retire dans la galerie, et, à moins d'alerte, que chacun se repose comme il pourra.

GRÉNICHEUX, à part. Dans le souterrain!

LE BAILLI. Et moi, monseigneur?

HENRI. Vous aussi, monsieur le bailli. Vous restez mon hôte jusqu'à demain. Germaine et Serpolette seules resteront ici.

SERPOLETTE, avec dédain. Serpolette! moi...

GRÉNICHEUX, avec résolution. Dans le souterrain, jamais! De grâce, monseigneur, ordonnez qu'on me reconduise au pays; ici, je mourrais de frayeur.

HENRI. Quel est cet imbécile?

GRÉNICHEUX. Oui, monseigneur... c'est bête, je le sais... mais...

HENRI. Silence! (Aux matelots.) Mes braves, si ce poltron parle encore de quitter le château, vous le jetez par une fenêtre, pour qu'il soit plus vite dehors.

GERMAINE. It's my uncle.

HENRI. I only caught a glimpse of him, but I should have been surprised had his name not been mixed up in our affairs. Read, Mr. Bailiff.

THE BAILIFF. It's dated the 16th of May, 1667.

SERPOLETTE (*a ide*). The 16th of May. Oh! heaven!

THE BAILIFF (*reading*). My dear Gaspard, I was able to gain the frontier. Thanks to you, I am saved. Never forget that in confiding my daughter to you I have left in your hands all that still attaches me to life. Conceal her well, and hide also the fortune which I have deposited with you; you know that our enemies are powerful, and that the name my daughter bears exposes her to the greatest dangers. In order that they may not be able to trace her origin, bring her up under a rustic name, as though she were a child whom you had found and taken in.

SERPOLETTE (*aside*). Heaven!

THE BAILIFF. Heaven. No. Finally, you have been her father's preserver. Save the daughter, too, and if I ever see my country again I will pay you a hundred fold for what you have done for her and for me.

COUNT DE LUCFNAY.

SERPOLETTE (*impetuously*). But this child, the Count's daughter, 'tis I!

LITTLE MORCEAU.

All.

What says she?

SERPOLETTE.

'Tis I!

These papers guarantee it,

Dated May 16th—on the 18th they found me.

Ah! my sensations are o'erpowering.

(*She falls into the arms of the sailors, who surround her. Germaine runs to her.*)

HENRI

I think she's swooned away,

Ah! this episode's surprising.

What, Serpolette, my maid,

Is both marchionness and viscountess.

SERPOLETTE (*springing up, hustling every one aside, and pacing up and down the stage*).

Viscountess and marchionness,

Ah! what a surprise for me.

All that I had lost

May then be given back.

Viscountess and marchionness,

Never in her eagerness,

Did Serpolette imagine

She'd as noble be as that.

Viscountess and marchionness,

It renders me quite divine.

Is it not true that I appear

More beautiful than I was?

Viscountess and marchionness,

Let one quick pay compliments

For all the noble charms
Never seen in me before.

Viscountess and marchionness,
Let no one contradict me.
Let each one, following my will,
Obey none else but me.

Viscountess and marchionness,
Nobility immortalizes
And always causes us
In appearing what we are,
To forget what we have been.

HENRI. Gently! gently! let's be calm, dear child. We will begin by putting this portfolio and cloth back in their place; if the night brings no change, to-morrow we will seek to illuminate all these mysteries.

SERPOLETTE. But it's all plain. There is no mystery about it.

HENRI. You forget Father Gaspard, who alone can testify.

SERPOLETTE. Oh! but Father Gaspard—

HENRI (*imperatively*). Ah! now, silence!

(*He re-enters apartment at night*).

SERPOLETTE. Silence; but certainly there can be no doubt about it, since I am the only child found in the country, and found by Father Gaspard in the year of my birth. Look you, Mr. Bailiff, these are proofs, are they not?

THE BAILIFF. They are probabilities, but patience, patience.

HENRI (*returning*). Everything is put back in its place. Impossible to perceive it.

CACHALOT (*who has just entered*). Captain, all the sentinels are in position, and the lights here cannot be seen from the river side.

HENRI. I thought so, but I wished to be certain of it. And not a single vessel can be seen on the Rille?

CACHALOT. Not one, Captain.

HENRI. No matter; let every one retire in the gallery, and, unless there is an alarm, repose as best they can.

GRENICHEUX (*aside*). In the subterranean passage!

THE BAILIFF. And I, my lord?

HENRI. You, too, Mr. Bailiff; you will be my guest until to-morrow. Germaine and Serpolette will remain here.

SERPOLETTE (*d'sdainfully*). I?

GRENICHEUX (*resolute'y*). In the subterranean passage? Never! I implore you, my lord, to have me conducted back to the country. I should die of fright here.

HENRI. What's that, imbecile?

GRENICHEUX. Yes, my lord, it's foolish I know—but—

HENRI. Silence! (*To soldiers*). My hearties, if that poltroon speaks of leaving the chateau again, throw him out of a window, so that he can leave more quickly.

GRENICHEUX. Ah ! je m'évanouille ! (*Il tombe sur Cachalot.*)

CACHALOT, le rejettant à d'aut es. Cric !

Tous. Crac !

GRENICHEUX. Oh ! la la !

HENRI. En route ! (*On enlève Grenicheux.*)

Le bailli sort. Ceci a été dit pendant la sortie générale. Cachalot, resté le dernier, laisse passer le bailli et se retire en fermant les portes.)

SCÈNE IV.

HENRI, SERPOLETTE, GERMAINE.

SERPOLETTE, à part. Le père Gaspard... Ah ! il faudra bien qu'il avoue...

HENRI, redescendant. Moi, mes belles, je fais de cette salle mon quartier-général, et puisque le hasard vous donne une chambre, c'est là (*il désigne la petite porte de droite*) que vous allez vous retirer ; mais n'oubliez pas que nous pouvons être surpris et qu'il faut être debout à mon premier signal.

GERMAINE, se dirigeant vers la chambre indiquée. Il suffit, monsieur.

HENRI. Non, Germaine, ne vous éloignez pas encore, j'ai à vous parler. Ecoutez-moi, Serpolette, vous allez attendre là Germaine, mais... je vous défends, vous m'entendez, je vous défends de toucher à rien et surtout au portefeuille.

SERPOLETTE, avec effroi. Vous voulez que j'attende là toute seule.

HENRI. Comment, vous avez peur de rester dans une chambre qui renferme vos papiers de famille ?

SERPOLETTE, à part. Tiens, au fait, si je pouvais trouver d'autres preuves. (*Haut.*) Mais vous restez là, au moins ?

HENRI. Je vous le jure.

SERPOLETTE. Alors, je n'ai pas peur ; c'est égal, ne me laissez pas seule trop longtemps. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

HENRI, GERMAINE.

HENRI. Approchez, Germaine.

GERMAINE. Je suis à vos ordres, monseigneur.

HENRI. Je n'ai pas d'ordres à vous donner, Germaine, c'est une explication que je vous demande.

GERMAINE. Une explication ?

HENRI. Vous êtes la nièce de l'un de nos plus riches fermiers ; vous étiez ce matin la fiancée d'un homme puissant, trop vieux, trop laid pour vous plaire, oh ! j'en conviens. Mais pour déterminer une jeune fille à l'acte audacieux que vous avez accompli, ne vous a-t-il pas fallu de plus graves motifs ?

GERMAINE. Oui, monseigneur, j'avais fait un serment.

HENRI. Un serment ?

GERMAINE. Mon Dieu, l'histoire d'une pauvre fille comme moi ne peut guère vous intéresser...

HENRI. Mais au contraire, et je vous prie de me la faire connaître.

GERMAINE. Eh bien ! j'avais deux ans à la mort de ma mère, et n'ayant plus d'autre parent que mon oncle, je fus mise en pension par lui, et je n'en suis sortie que pour vivre ici à peu près comme je vivais là-bas, presque toujours seule. Au milieu de cet isolement, j'avais remarqué un pauvre garçon encore plus malheureux que moi ; d'abord, il m'intéressa à cause de sa jeunesse et de sa pauvreté ; je cherchais toutes les occasions, tous les moyens d'adoucir son sort, lorsqu'un jour mon oncle m'envoya chez un tabellion à Courseulles ; en longeant la falaise à la marée montante, le pied me glissa, et, d'une assez grande hauteur, je fus précipitée dans la mer, où j'allais périr ; mais un homme s'était précipité après moi, et quand je rouvris les yeux, c'était lui, ce pauvre garçon si triste et si malheureux, qui m'avait sauvée et qui veillait sur moi.

HENRI. C'était lui qui vous avait sauvée ?

GERMAINE. Oui, monseigneur.

HENRI. Il vous l'a dit.

GERMAINE. Sans doute.

HENRI. Le nom de ce héros ?

GERMAINE. Jean Grenicheux.

HENRI. Quoi ! mon cocher ! Ce poltron qui, tout à l'heure, tremblait de se trouver ici ?

GERMAINE. J'avoue que sa frayeur m'a bien étonnée.

HENRI. De grâce... répétez encore... c'était en allant à Courseulles ?

GERMAINE. Oui, il y a six semaines.

HENRI. Six semaines ?

GERMAINE. J'avais en face de moi les rochers du Calvados, et du haut de la falaise je suivais des yeux une petite barque qui longeait la côte. C'est en me penchant pour mieux voir cette barque que le pied me glissa.

HENRI, à part.

DUO.

C'est elle ! et son destin la guide
Près de celui qui la cherchait.

GERMAINE.

Alors mon sauveur, moins timide,
Osa m'avouer qu'il m'aimait. (*Bis*)

HENRI, à part.

Ah ! le bandit... tant d'impudence...
Mais puis-je la désabuser ?

GERMAINE.

Et ce fut par reconnaissance
Que je promis de l'épouser, de l'épouser.

GRENIICH: UX. Ah! I swoon! (*Falls on Cachalot*!).

CACHALOT (*throwing him on 'he o' hers*). Crick!

ALL. Crack!

GRENIICH: UX. Oh! dear! dear!

HENRI. Off with you. (*They bear Grenicheux away*),

(*The Bailiff exits. This has occurred during the general exit. Cachalot, remaining the last, all was the Bailiff to pass, and then retires, closing the doors.*)

SCENE IV.

HENRI, SERPOLETTE, GERMAINE.

SERPOLETTE (*as'de*). Father Gaspard. Ah! he must acknowledge it.

HENRI (*coming down*). As for me, my dears, I make this room my headquarters, and since chance has given you a room, it's there (*designates little door at right*) where you may retire; but do not forget that we may be surprised, and that you must be on your feet at my first signal.

GERMAINE (*going towards the room indicated*). That suffices, my lord.

HENRI. No, Germaine, don't leave yet; I have something to say to you. Listen to me, Serpolette, you will await Germaine there; but, I forbid you, you hear me, I forbid you to touch anything, and above all, the portfolio.

SERPOLETTE (*with alarm*). You wish me to remain there all alone.

HENRI. How, are you afraid to remain in a room which contains your family documents?

SERPOLETTE (*a ide*). Stop; indeed, perhaps, I might find other proofs (*aloud*). But you will remain here, at least?

HENRI. I assure you.

SERPOLETTE. Then, I'm not afraid; all the same, don't leave me alone too long. (*She exits*).

SCENE V.

HENRI, GERMAINE.

HENRI. Approach, Germaine.

GERMAINE. I am at your orders, my lord.

HENRI. I have no orders to give you, Germaine; it's an explanation I ask of you.

GERMAINE. An explanation?

HENRI. You are the niece of one of our wealthiest farmers; this morning you were the fiancée of a man of power, too old, too ugly to suit you, oh! I agree to that. But to determine a young girl to do the audacious act you have accomplished, must there not have been some serious reasons?

GERMAINE. Yes, my lord, I had made a vow.

HENRI. A vow?

GERMAINE. Gracious, the story of a poor girl like me can have but slight interest for you.

HENRI. But, on the contrary, I beg you to make it known to me.

GERMAINE. Well, then, I was two years old when my mother died, and, having no relative but my uncle, I was put to school by him, and only left to live here about as I lived there, almost always alone. In the midst of this isolation, I remarked a poor fellow still more unhappy than myself; at first, he interested me because of his youth and poverty. I sought every opportunity and means of softening his lot. One day my uncle sent me to a notary's, at Courseulles; while passing along the cliff as the tide was rising, my foot slipped, and I was precipitated from a considerable height into the sea, where I should have perished had not a man jumped in after me, and, when I opened my eyes again, 'twas he, that sad and unhappy fellow, who, having saved me, was watching over me.

HENRI. 'Twas he who saved you?

GERMAINE. Yes my lord.

HENRI. He told you so?

GERMAINE. Surely.

HENRI. The name of this hero?

GERMAINE. Jean Grenicheux.

HENRI. What! my coachman! the coward who has just been trembling at finding himself here?

GERMAINE. I acknowledge that his alarm very much astonished me.

HENRI. I beg—repeat it—it was while going to Courseulles?

GERMAINE. Yes, six weeks ago.

HENRI. Six weeks?

GERMAINE. Opposite me were the Calvados rocks, and from the summit of the cliff I followed with my eyes a little vessel moving along the coast. It was while leaning forward the better to see this bark that my foot slipped.

HENRI (*aside*).

DUET.

'Tis she! her destiny leads her
Near him whom she would find.

GERMAINE.

Then my preserver, grown less timid,
Dared confess that he loved me.

HENRI (*aside*).

Ah! the ruffian! what imprudence;
But can I undeceive her?

GERMAINE.

And it was through gratitude
I promised to marry him, to marry him.

(Repeat.)

LES CLOCHES DE CORNEVILLE.

ENSEMBLE.

HENRI.

Il faut être reconnaissante,
Croyez que je comprends cela.
L'aventure fut effrayante.
Votre bonheur peut-être est là.

GERMAINE.

L'aventure fut effrayante,
Certes, je pouvais mourir là,
Mais d'être trop reconnaissante
Vraiment, je me repens déjà.

GERMAINE.

Que n'ai-je, hélas ! à sa demande,
Fait une réponse normande.

HENRI.

Normande, qu'est-ce que cela ?
Parlez, qu'entendez-vous par là ?

GERMAINE.

COUPLETS.

I.

Quand on lui propose une affaire,
Prudemment le Normand répond
Sans dire oui, sans dire non.
Vous savez la phrase ordinaire :
Allez, marchez ! pour tout c'est bon.
Ça n' dit pas oui, ça n' dit pas non,
On prétend qu'une fille même
Ici, quand un jeune garçon
Lui dit : Voulez-vous que j' vous aime ?
N' répond pas oui, mais n' dit pas non.
C'est la coutume en Normandie,
Et dès l'école, assure-t-on,
Avec prudence on s'étudie
A ne dire ni oui ni non. (Bis.)

II.

A Grenicheux, fine Normande,
J'aurais dû parler de façon
A ne dire ni oui ni non.
Maintenant ma frayeur est grande ;
Devant monsieur le tabellion,
Dirai-je oui ? dirai-je non ?
Si je dois le prendre pour maître,
Au moment de porter son nom,
Ma bouché dira oui, peut être,
Mais tout bas mon cœur dira non.
Que de femmes, en Normandie,
On accusa de trahison,
Qui, sans la moindre perfidie,
Ont dit oui, n'osant dire non. (Bis.)

HENRI, à part.

Elle est charmante, et quand j'y pense,
Rien ne saurait plus m'irriter,
Puisque sur sa reconnaissance
Moi seul ai le droit de compter.

(REPRISE DE L'ENSEMBLE.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CACHALOT, puis SERPOLETTE.

CACHALOT. Pardon, capitaine, mais...

HENRI. Qu'y a-t-il ?

CACHALOT. La sentinelle vient de signaler une
barque qui se dirige vers le château.

HENRI. Ah ! nos fantômes, sans doute. (A Cachalot.) Tout le monde ici, et que les sentinelles redoublent de vigilance. Toi, sois informé de tout ce qui se passera, et à chaque instant, viens m'en instruire.

CACHALOT. Oui, capitaine. (Il sort.)

HENRI. Ah ! Serpolette. (Allant ouvrir la petite porte.) Venez, venez vite.

SERPOLETTE, le flambeau à la main. Me voilà, monseigneur.

HENRI. Vous n'avez rien dérangé ?

SERPOLETTE. Et rien découvert.

HENRI. Patience, voilà nos fantômes.

SERPOLETTE, effrayée. Des fantômes, où ça ?

GERMAINE. Ils arrivent.

SERPOLETTE. Ils arrivent ?... Mais j'en ai peur, moi.

HENRI. Une vicomtesse, une marquise avoir peur.

SERPOLETTE. C'est vrai, vertuchoux ! Où sont-ils, ces soi-disant fantômes, ces prétendus revenants qui...

CACHALOT, au dehors. Par ici.

SERPOLETTE, courant se cacher. Oh ! la la !

HENRI. Eh bien mais, qu'est-ce donc ? Comment, ce sont mes hommes qui t'effrayent ?

SERPOLETTE. M'effrayer, des hommes !... jamais !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MATELOTS et MOUSSES, LE BAILLI,
GRENICHEUX, ensuite CACHALOT.

HENRI. Arrivez, mes braves, on nous annonce l'ennemi.

GRENICHEUX, défaillant. Ah ! c'est mon dernier jour !

LE BAILLI. Est-il possible, monseigneur ? Et c'est une barque qui l'amène ?

HENRI. Oui, monsieur le bailli, ces fantômes effrayants qui épouvantaient vos administrés et vous-même, arrivaient ici tranquillement par la rivière, et le comble du merveilleux, c'est que l'autorité ne s'en doutait pas.

GRENICHEUX, je'ant un cri. Oh ! la la !

Tous. Quoi donc ?

GRENICHEUX. Les... les... rideaux... qui ruent...

SERPOLETTE. Mais les rideaux, c'est moi qui les ai touchés.

HENRI, à part. Ah ! ce gremlin-là que j'oubliais. Ma foi, l'occasion est trop bonne. (S'adressant à ses hommes.) Mes braves, des bandits vont s'introduire ici, et pour savoir ce qu'ils y viennent faire, nous devons leur laisser le champ libre ; mais il faut qu'un de vous garde cette salle et me serve de sentinelle avancée.

TOGETHER. HENRI.

You must be grateful,
Know that I understand that
The adventure was frightful,
Perhaps your happiness lies there.

GERMAINE.

The adventure was frightful,
True. I might have perished.
But, to be too grateful,
Faith I repent already.

GERMAINE.

Alas! why to his proposals
Did I not give a Norman answer?

HENRI.

Norman, what is that?
Speak, what do you understand by that?

GERMAINE.

COUPLETS.

I.

When anything's proposed to him
Prudently the Norman answers,
Sans saying yes, sans saying no.
You know the customary phrase:
Go, get along, it stands for all,
It don't say yes, it don't say no.
They pretend even when a girl
Is asked by a young fellow here,
"Do you wish that I should love you?"
She don't say yes, she don't say no.
It is a Normandy usage,
And at the school, be assured,
Great pains is taken in the study
Of not saying yes, not saying no.

(Repeat).

II.

To Grenicheux, although Norman,
I should have spoken in the style
Of neither saying no nor yes.
Now, my alarm is great;
Before the solemn Notary
Shall I say yes? Shall I say no?
If I ought take him for master
At the moment of wearing his name,
Perhaps my mouth would say yes,
But my heart would whisper no.
How many women in Normandy
Are of treason accused,
Who, without the slightest perfidy,
Have said yes, not daring to say no.

(Repeat).

HENRI (aside).

She is charming, and when I think of it,
Nothing more can disturb me,
Since on her gratitude.
I alone have the right to count.

(Repris: of the ensemble).

SCENE VI.

THE SAME. CACHALOT, THEN SERPOLETTE.

CACHALOT. Excuse me, Captain, but—

HENRI. What's the matter?

CACHALOT. The sentinel has just signalled a vessel,
whose course is directed towards the chateau.

HENRI. Ah! doubtless our phantoms (*to Cachalot*).
Every one come here, and let the sentinels redouble
their vigilance. Inform yourself of what is going on,
and come and report to me each moment.

CACHALOT. Yes, Captain.

(Exits).

HENRI. Ah! Serpolette (*opening the little door*).
Come, come quick

SERPOLETTE (*torch in hand*). Here I am, my lord.

HENRI. You have disturbed nothing?

SERPOLETTE. And discovered nothing.

HENRI. Patience. Our phantoms are coming.

SERPOLETTE (*a'armed*). Phantoms, where?

GERMAINE. They are arriving.

SERPOLETTE. They're arriving? But I'm afraid.

HENRI. A viscountess, a marchioness be afraid.

SERPOLETTE. 'Tis true, confound it! Where are
they, these so-called phantoms, these pretended
ghosts, who—

CACHALOT (*outside*). This way.

SERPOLETTE (*running to h'de*). Oh! dear! dear!

HENRI. Well, what's the matter? How, do my
men alarm you?

SERPOLETTE. Men frighten me! Never!

SCENE VII.

THE SAME. SAILORS AND CABIN BOYS. THE
BAILIFF, GRENICHEUX, FINALLY CACHALOT.

HENRI. Come along, my worthies, the enemy is
announced.

GRENICHEUX (*sinking down*). Ah! it's my last day
on earth!

THE BAILIFF. Is it possible, my lord, and is it a
bark that brings them?

HENRI. Yes, Mr. Bailiff, the frightful phantoms
who struck consternation to your people and your-
self, come here quietly by the river, and the climax
of marvels is that the authorities do not doubt it.

GRENICHEUX (*crying out*). Oh! dear! dear!

ALL. What's the matter?

GRENICHEUX. The—the—curtains—are stirring—

SERPOLETTE. But it was I who touched the cur-
tains.

HENRI (*aside*). Ah! I was forgetting that knave.
Faith, the occasion is too good a one. (*Addressing
himself to the men*). My worthies, robbers are about
to introduce themselves here and in order to ascer-
tain what they come for, we will leave the field clear
to them, but one of you must guard this room, and
serve as an advance sentinel.

Tous les marins. Moi, capitaine.

HENRI. Non, mes amis, non ; votre courage à tous peut m'être nécessaire. Il ne s'agit ici que d'observer l'ennemi en cachette, et l'homme que j'ai choisi pour ce poste d'honneur ? (*montant Grenicheux*). le voilà !

GRENICHEUX. Moi !

Tous. Lui ! (*On rit.*)

HENRI. Nous allons le placer dans cette armure.

GRENICHEUX. Moi, jamais !

HENRI. Jamais, dis-tu ?

GRENICHEUX. Jamais, au grand jamais !

HENRI. Que l'on me hisse ce gaillard là sur le chariot, et, de force ou de bonne volonté, qu'on l'enferme dans l'armure.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE CHŒUR.

Gloire au valeureux
Grenicheux.
Il faut, heureux
De l'aventure,
Dans cette armure
Le loger,
Pour ne plus songer
Au danger.

LE BAILLI, GERMAINE, SERPOLETTE.

Ah ! le malheureux
Grenicheux.
Pour lui, peureux,
Quelle aventure.
Dans cette armure
Le loger,
Pour nous préserver
Du danger !

HENRI, *parlé*. Si tu bouges, tu es mort !

GRENICHEUX.

O ciel ! malheureux
Grenicheux.
Ah ! c'est affreux !
Quelle aventure,
Dans cette armure
Me loger,
Sans envisager
Mon danger !

(*Pendant ce temps, le guerrier sur le chariot a été roulé au milieu du théâtre. D-s malleo's sont montés sur le traineau, d'autres se sont emparés de Grenicheux, qu'ils ont passé à leurs camarades; on l'a enfermé et bouclé dans l'armure.*)

CACHALOT, *reentrant*. (*Parlé sur la musique.*) Un homme entre dans le souterrain.

HENRI. Prenez ces flambeaux et suivez-moi.

(*Scène générale par la salle des ancêtres, dont Henri a fait mouvoir les tapisseries. On voit même ouvrir la porte tout au fond; tout cela dans une nuit complète.*)

GRENICHEUX, *seul dans l'armure*. (*Nuit.*) Oh ! bien sûr que je ne bougerai pas, que je ne dirai rien... Parler, j'en aurais pas la force, et bouger, je ne le pourrais seulement pas... (*Ici une lueur éclaire la galerie de droite.*) Ah ! mon Dieu, une lumière... les voilà... Pour avoir moins peur... fermons les yeux.

SCÈNE VIII.

GRENICHEUX, GASPARD.

(*Gaspard, une lanterne sourde à la main et tenant trois grands sacs sur son bras gauche, avance en hésitant et en regardant autour de lui.* (*D.mi-jour*))

GASPARD. C'est drôle, plus j'avance et plus un sentiment de crainte... Voyons, Gaspard, c'est pas des fantômes que t'as peur, n'est-ce pas ? Les fantômes, c'est toi, tu le sais bien, et t'as pas peur de toi.

GRENICHEUX, *à part*. Si j'osais regarder...

GASPARD. Tu croyais avoir remarqué, mais non ; d'ailleurs, c'est impossible, qui donc oserait pénétrer...

GRENICHEUX, *à part*. Tant pis, je me risque. (*Ici Gaspard se heurte contre un faux euil et recule en jetant un cri.*)

GRENICHEUX. Oh ! la la la la !

GASPARD. Hein ! quoi ! qui est là ?... là... là... (*Dirigeant la lanterne sur le fauteuil.*) Qui... qui êtes-vous?... Une chaise... tonnerre ! Qu'est-ce que j'ai donc aujourd'hui ? Est-ce que je deviens aussi bête que tous les nigands de ce pays. Eh ! morbleu ! quand tous les marquis de Corneville sortiraient de l'enfer !... (*Allant déposer ses sacs sur la table.*) Non, non, ils y sont, qu'ils y restent.

GRENICHEUX, *à part*. Qu'est-ce... qu'est-ce qui s'est passé ?

GASPARD. C'est le bailli avec ses idées de ce matin.

GRENICHEUX, *à part*. J'ai cru m'évanouir.

GASPARD, *se dirigeant vers la gauche et tournant le dos à l'armure*. Le bailli, qu'est-ce qu'il va faire maintenant que Germaine ne m'appartient plus.

GRENICHEUX, *à part, le regardant*. Oh ! c'est pas un fantôme, c'est un bandit. Ne bougeons pas.

GASPARD, *allant aux girandoes, dont il allume successivement toutes les chandelles*. Oh ! cette Germaine, où est-elle allée avec ce soi-disant capitaine ? J'ai suivi leur barque tant que j'ai pu la suivre. Oh ! il faudra que cet homme me la rende... Une coutume, qui dit... allons donc ! Et la loi... je plaiderai.

GRENICHEUX, *à part*. Tiens, il allume des chandelles.

GASPARD. C'est que ce bailli-là ne serait pas aussi commode que l'autre ; l'ancien bailli, mon ami Fabrice, avec de l'argent, j'en faisais tout ce que je voulais ; mais celui-là, sans Germaine dont il s'est affolé...

ALL THE SAILORS. I, Captain.

HENRI. No, my friends, no, your united courage may be necessary to me. It is only a question here of observing the enemy from a hiding place, and the man I have selected for that post of honor (*pointing to Grenicheux*) is here!

GRENICHEUX. I

ALL. He! (*laughter*).

HENRI. We will put him in this armor.

GRENICHEUX. I, never!

HENRI. Did you say never?

GRENICHEUX. Never, never at all!

HENRI. Will you just hoist this fellow on the chariot, and whether with his will or by force, place him in the armor.

MORCEAU.

THE CHORUS.

Glory to the valiant
Grenicheux,
We must rejoice
O'er the adventure,
In this armor
Place him,
To dream no more
Of danger!

THE BAILIFF, GERMAINE, SERPOLETTE.

Ah! the unhappy
Grenicheux.
For him, trembling,
What an adventure.
In this armor
Place him,
To preserve us
From danger!

HENRI (*spoke*). If you move, you're dead!

GRENICHEUX.

Oh, heavens! unhappy
Grenicheux.
Ah! 'tis frightful!
What an adventure,
In this armor
Place me,
Without considering
My danger.

(*During this time, the warrior, on the chariot, has been rolled to the centre of the stage. Some of the sailors are mounted on the truck, others have seized hold of Grenicheux, when they have passed up to their companions; he has been enclosed and buckled in the armor.*)

CACHALOT (*re-entering, spoken during the music*). A man enters the subterraneous passage.

HENRI. Take these torches and follow me.

(*General exit by the ancestors' hall, the tapestries having been pulled aside by Henri. The door at the extreme back is seen to be opened. All is dark.*)

GRENICHEUX (*a'one in the armor—darkness*). Oh! it's quite sure I shan't stir nor speak. I have not the strength to speak, and I could not move for— (*Here a light illum'nates the gallery at night.*) Ah! heavens! they're here. In order to be less afraid I'll close my eyes.

SCENE VIII.

GRENICHEUX, GASPARD.

(*G. spard, with a dark lantern in his hand, and holding three large sacks over his left arm, comes forward, hesitating, and looking about him. Half light.*)

GASPARD. It's odd, the further I advance the more a feeling of fear—look you, Gaspard, it isn't the phantoms you fear, is it? You know the phantoms are you yourself, and you're not afraid of yourself—

GRENICHEUX (*aside*). If I dared to look—

GASPARD. You think you've been remarked, but no; besides, it's impossible; who would dare to penetrate—

GRENICHEUX. So much the worse, I'll risk it.

(*Here Gaspard knocks against a fauteuil and recoils with a cry.*)

GRENICHEUX. Oh! dear! dear!

GASPARD. Hey! what! what's that? Dear! dear! (*throwing the lantern's rays on a fauteuil*). Who—who are you? A chair—thunder! What's the matter with me to-day? Am I becoming as idiotic as all the simpletons of this country. Eh! the deuce? When all the marquises of Corneville left the infernal regions! (*Going to the table to place the sacks there*). No, no; they're there, let them remain.

GRENICHEUX (*aside*). What's—what's going on?

GASPARD. It's the Bailiff, with his ideas of this morning.

GRENICHEUX (*aside*). I thought I was going to faint.

GASPARD (*going towards left, and turning the arms of the armor*). What will the Bailiff do, now that Germaine doesn't belong to me?

GRENICHEUX (*aside, looking at him*). Oh! it's not a phantom, it's a robber. I mustn't stir.

GASPARD (*going to the chandeliers, the candles of which he lights in succession*). Oh! where has that Germaine gone with that so-called Captain? I followed their vessel as long as I could. Oh! that man must give her back to me. A custom, that says—Nonsense! And the law—I will make an argument.

GRENICHEUX (*aside*). So he's lighting the candles.

GASPARD. It's evident that this bailiff won't be as accommodating as the other; I did all I desired with the old bailiff, my friend Fabrice, with money; but this one, without Germaine, whom he dotes on—

GRENICHEUX. Pourquoi donc allume-t-il tant de chandelles que ça ?

GASPARD. J'ai eu tort de ne pas retourner au bailliage, mais je n'ai pas eu le courage de me remonter dans le pays. *(Revenant en scè e.)* J'ai attendu la nuit à me promener dans le bois.

GRENICHEUX, à part. J'peux pas voir sa figure.

GASPARD. Et puis, j' me suis endormi. Un sommeil de plomb... et pourtant j'ai rêvé... est-ce drôle, ce rêve que j'ai fait... quand je dis drôle... le comte de Lucenay venait me redemander sa fille.

GRENICHEUX, sans voir sa figure. C'est étonnant, on dirait...

GASPARD. C'est ce portefeuille que j'ai eu la curiosité de revoir...

GRENICHEUX. C'est que c'est sa tournure.

GASPARD. Il y a longtemps que j'aurais dû le brûler, ce portefeuille, car il est certain que le navire qui portait le comte a péri corps et biens, et ce n'est pas après dix-sept ans qu'il reviendra de l'autre monde... *(En terminant il s'est tourné à droite.)*

GRENICHEUX. Oh ! c'est lui.

GASPARD, entrant à sa gauche dans la petite chambre. Après tout, il ne me gêne pas, ce portefeuille et ce n'est pas ici qu'on viendra le chercher. *(Il entre dans la petite pièce à droite.)*

GRENICHEUX, seul un moment. Gaspard, ce vieux scélérat de Gaspard, s'il m'aperçoit, s'il me reconnaît, ficelé comme je suis, sans pouvoir me défendre, je suis un homme mort. Ah ! le revoilà...

GASPARD, portant sous son bras le drap que l'on a déjà vu. Je n'ai à craindre que le bailli, si, comme il m'en a menacé, il faisait ouvrir le château. Et encore, on l'ouvrirait, le château, qu'on ne l'ouvrirait toujours que du côté de la place. *(Il s'enveloppe dans le drap.)*

GRENICHEUX. Ah ! le fantôme, c'est lui.

GASPARD, allant ouvrir la tapisserie qui masque la fenêtre, et ges iculant avec le drap. Et par la grande porte, j' les déferais bien d'entrer. D'ailleurs, est ce que je n'ai pas tout prévu, tout calculé ; on démolirait le château, qu'à moins de le démolir pierre à pierre, je déferais bien... *(Prenant machinalement la poignée du chariot et se mettant à promener Grenicheux devant les fenêtres.)* Certainement, il aurait mieux valu ne pas inventer ces fantômes.

GRENICHEUX. Oh ! la la, la la !

GASPARD. Mais on allait vendre le château... et c'eût été bien pis, un autre maître...

GRENICHEUX, à part. Il va me flanquer par terre.

GASPARD. Non, non, j'ai bien fait ; tant que je n'aurai à craindre que la prévôté, et tant qu'elle n'aura pas mon secret, je puis dormir tranquille. *(Quitant le chariot qu'il a promené tout ce temps.)* Par ainsi, plus de crainte ; oublions cette maudite journée, mon rêve, le bailli, Germaine, la prévôté, et soyons

tout au bonheur. *(Il jette le drap qu'il l'enve'oppait et reprend sa lan'erne sourde sur la table.—Montrant la boiserie à droite.)*

DUO.

C'est là, c'est là qu'est la richesse,

La seule idole de mon cœur.

C'est là, c'est là qu'est ma maîtresse,

Là que se trouve le vrai bonheur.

(Pendant c'tte p'ras, il a pris dans sa poche une clef avec laquelle il fait tourner un ressort dans la boiserie, qu'il s'ouvre et laisse voir, à droite, une profonde armoire dans laquelle sont rangés de gros sacs serrés les uns cont e les autres.)

GRENICHEUX, à part.

Ah ! qu'est-c' que j' vois ?

GASPARD.

Destin prospère,

Voilà le bonheur sur la terre.

(Aux sacs.)

Je vais encor grossir vos rangs.

(Prenant un sac vide dans l'armoire et montrant les pelés qu'il a placés sur la table.)

Avec les p' tits j'en fais des grands.

GRENICHEUX.

V' là donc l' magot de c' gueux d' Gaspard.

Si j'en pouvais avoir ma part.

(Pendant ces de'ux vers, Gaspard s'est placé à la table ; il éventre les sacs qu'il a apportés, et la table se couvre d'or. Grenicheux, placé derrière lui, le domine de la hauteur du chariot.)

(Remuant l'or.)

COUPLETS.

I.

GASPARD.

Là-dedans, que de beaux habits,
De bons repas, de bons amis,
Richesse, esprit et cœtera,
On a de tout quand on a d' ça.

GASPARD, GRENICHEUX.

On a de tout quand on a d' ça.
Rien à personne
Ne donnera
L' bonheur que donne
Ce son là.

II.

Et des femm's, il faudrait voir ça !
Je pourrais être un vrai pacha,
J'aurais cell-ci j'aurais cell-là,
Rien qu'en lui répétant cela :

GASPARD, GRENICHEUX.

Rien qu'en lui répétant cela :

ENSEMBLE.

GASPARD et GRENICHEUX.

Rien à personne
Ne donnera
L' bonheur que donne
Ce son-là.

GRENICHEUX. Why does he light so many candles?

GASPARD. I was wrong to return to the bailiwick, but I lacked the courage to show myself in the country again. (*Returning*). I awaited the night, walking through the woods.

GRENICHEUX (*aside*). I cannot see his face.

GASPARD. And then I went to sleep. A leaden slumber, and yet I dreamed. The dream was a funny one—when I say funny—the Count de Lucenay came to ask his daughter back.

GRENICHEUX (*without seeing the face*). It's astonishing, one would say—

GASPARD. It is the portfolio I am curious to see again.

GRENICHEUX. It's his figure.

GASPARD. I should have burned it long ago, for it is certain that the ship on which the Count was a passenger must have gone down, and it is not likely that, after seventeen years, he will return from the other world. (*In concluding, he turns to right*).

GRENICHEUX. Oh! it is he!

GASPARD (*entering the little room at left*). After all, the portfolio doesn't trouble me, and one won't come here to seek it. (*Enters little room at right*).

GRENICHEUX (*alone for a moment*). Gaspard, that old rascal of a Gaspard! If he saw me, if he recognized me, bound in as I am, without the power of defending myself, I'm a dead man. Ah! here he is again!

GASPARD (*carrying beneath his arm the cloth already seen*). I have only to fear the bailiff, should he, as he threatened, cause the chateau to be opened. And still, if one should open the chateau, it would only be from the side of the grounds.

(*He envelops himself in the cloth*).

GRENICHEUX. Ah! he is the phantom!

GASPARD (*pushing aside the tapestry from the window, and gesticulating with the cloth*). And I defy them to enter by the great door. Besides, have I not foreseen and calculated everything; they may demolish the chateau, unless they should demolish it stone by stone, and I would defy them. (*Taking the handle of the chariot mechanically, and pulling Grenicheux up and down before the windows*). Certainly, it would have been better not to have gotten up these phantoms.

GRENICHEUX. Oh! dear, dear dear!

GASPARD. But they were going to sell the chateau, and that would have been much worse, another master—

GRENICHEUX (*aside*). He's going to upset me.

GASPARD. No, no, I've done well; while I have only the Provost to fear, and, while my secret is unknown to him, I may sleep in peace. (*Letting go the chariot, which he has pulled about all this time*). Thus, no more fears; let me forget this accursed day, my dream, the Bailiff, Germaine, the provost, and be

happy. (*Drops the cloth which has enveloped him, and takes up his dark lantern from the table. Opening the wainscoting at right*).

DUET.

'Tis there, 'tis there lies wealth
The only idol of my heart,
'Tis there, 'tis there, 'tis my mistress,
There that I find true joy.

(*During this phrase he has taken from his pocket a key, with which he turns a spring in the wainscoting, which opens and discloses, at right, a deep closet, in which are heavy sacks pressed against each other*.)

GRENICHEUX (*aside*).

Ah! what do I see?

GASPARD.

Propitious fate!
This is happiness on earth,

Your ranks I further will increase.

[*To the sacks.*]

(*Taking an empty sack in the closet and showing the little one, which he has placed on the table*).

With the little I compose the great.

GRENICHEUX.

Here then is the grasping Gaspard's hoard,
If I could but have my share.

(*During these two verses Gaspard has placed himself at the table; he empties the sacks he has brought, and the table is covered with gold. Grenicheux, placed behind him, overlooks him from the elevation of the chariot*).

(*Stirring the gold*).

COUPLETS.

I.

GASPARD.

In all this, what handsome clothes,
Good repairs and faithful friends,
Riches, wit, et cetera,
One has all when one has that.

GASPARD, GRENICHEUX.

One has all when one has that,
Nothing to one
Is able to give
The joy imparted
By this glad sound.

II.

As to women, one must see that I
I could be a real Pasha,
I could have this one or that one
Simply by repeating this o'er to her.

GASPARD, GRENICHEUX.

Simply by repeating this o'er to her.

TOGETHER (*Gaspard and Grenicheux*).

Nothing to one
Is able to give
The joy imparted
By this glad sound.

Ici, un grand son de cloche interrompt le refrain commencé. Gaspard s'arrête éponivanlé et écoute. A'ors se fait entendre le carillon des cloches de Corneville; il accompagne l'air de la Légende chantée au premier acte par Germaine, et qui c'ite fois est accompagnée des cloches; mais à ce double accompagnement de l'air de la Légende et des c'oches qui frappent en mesure un chœur fantastique se fait entendre derrière la tapisserie.

CHŒUR.

Debout, debout, nobles ancêtres,
Un traître pénètre en ces lieux,
Et nous devons punir les traîtres,
C'est le devoir des anciens preux.

Voilà ce qui doit se passer pendant ce temps: Au premier son de cloche, Gaspard s'est arrêté, il est resté un moment immobile, puis, en entend nt le carillon, il s'est mis à trembler de tous ses membres; puis peu à peu, il a relevé la tête, et c'est alors qu'il aperçoit la figure de Grenicheux qui, épouvanlé lui-même, se démène dans son armure. A sa vue, Gaspard se précipite sur son or, qu'il semble défendre contre Grenicheux. — Tout ce'a s'est fait pendant le chœur chanté derrière la tapisserie, qui se lève à la fin du chœur, et a'ors le plus étrange des tableaux se trouve groupé derrière: tous les personnages de l'acte, recouverts d'armures et de manteaux blancs, sont échelonnés les uns sur les autres.)

GASPARD.

Oh! c'est l'enfer!

CHŒUR.

Oni, c'est l'enfer,
C'est le tartare
Où l'avare (bis)
Est au pouvoir de Lucifer.
Oni, c'est l'enfer,
Le tartare,
Nous te punirons,
Te larderons,
Te rôtirons,
Nous te larderons,
Te rôtirons,
Te mangerons.
Nous te punirons } (Bis.)
Nou te larderons }
C'est l'enfer
C'est le tartare
Où l'avare
Où l'avare
E-t au pouvoir de Lucifer.
Oui c'est l'enfer
De Lucifer.

GERMAINE, se jetant aux genoux d'Henri, resté seul à l'avant scène.

Ah! pitié pitié, monseigneur,
Grâce pour lui, je vous en prie.

HENRI.

Je n'ai pitié que de votre frayeur.
(A lant à ses hommes.)
Assez de cette comédie.
Je fais grâce.

GASPARD, parlé. en entendant les cloches. Mais c'est pour le mariage de Germaine et du bailli.

(Chantant.)

Digne, digne, digne, digne, digne, don, etc.

(Il s'avance vers Germaine, qui le conduit près de la chaise de droite, où il tombe assis.)

CHŒUR FINAL.

(Avec accompagnement des cloches.)

Digne, digne, digne, digne, digne don,
Sonne, sonne, sonne, sonne, sonne dono!
Digne, digne, digne, digne, digne don,
Sonne, sonné donc, joyeux carillon!
Le malheureux, quel étrange délire!
Qui pouvait croire à ce transport subit!
Les revenants, dont lui seul semblait rire,
Ont-ils sitôt pu troubler son esprit.
Digne, digne, etc.

RIDEAU.

Le théâtre, dans toute sa grandeur, représente un parc avec statues et bosquets. Ce décor, le plus brillant et le plus gai possible.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE, **MANETTE**, **GERTRUDE**, **CATHERINE**, **HOMMES** et **FEMMES**, endimanchés, ensuite **GASPARD**.

Au lever du rideau, tout le monde est en danse, on saute en riant, et ce tub eau, très animé, doit se continuer quelques instans. Pu's on voit paraître Gaspard à l'avant-scène. Il regarde un instant et d'un air fin les danseurs, puis il se détermine à traverser les groupes. A'ors, à mesure qu'on l'aperçoit les danses s'arrêtent, et bientôt tout le monde n'est plus occupé que de Gaspard, qui d'abord ne semble voir personne.

MANETTE. Gaspard!**Tous**. Le fou!**JEANNE**. Oh! n'ayons pas peur, il n'est pas méchant.**SUZANNE**. C'est vrai, il chante toujours.**GASPARD**.

RÉCITATIF.

Enfin nous voilà transportés
Aux temps heureux de la légende.
Vous tous, écoutez, écoutez,
C'est la vieille chanson normande.

CHANSON.

I

Nous étions bien cinq cents gueux,
Tous les cinq cents d'une bande,
Et je voyais chacun d'eux,
Qu'à ma guise je commande,
Obéissant à ma voix
Comme au roi de tous les rois.
Tourne loure la lon déridéra lon lon la.

(Here a loud sound of a clock interrupts the refrain begun. Gaspard stops, frightened, and listens. Then the chimes of the Corneville bells are heard; they accompany the air of the Legend sung by Germaine in the first act, and which is thus interwoven with the chimes. This Legend is interrupted by a fantastic chorus behind the tapestry.)

CHORUS.

Arise, arise, noble ancestors,
A traitor dares invade this place,
And traitors should be punished,
'Tis the task of the courageous.

(The following transpires during this passage; at the first sound of the clock, Gaspard steps short, he remains motionless, for a moment; then, on hearing the chimes, he begins to tramble in every limb; then, gradually he lifts up his head, and perceives Grenicheux, who, frightened himself, is struggling in his armor. At sight of him, Gaspard precipitates himself on his gold, which he seems to defend against Grenicheux. All this is done during the chorus sung behind the tapestry, which lifts up at the end of the chorus and discloses the strangest tableau; all the personages, covered with armor or white cloths; are grouped one above the other.)

GASPARD.

Oh, 'tis hell itself!

CHORUS.

Yes, it is hell,
'Tis the Tartarus
Where the miser

(Repeat.)

Is in Lucifer's power.
Yes, it is hell,
Tartarus.
We'll punish you,
Lard you,
Roast you,
We will lard you,
Roast you,
Eat you.
We will punish you, } Repeat.
We will roast you. }
It is hell,
It is Tartarus,
Where the miser,
Where the miser,
Is in Lucifer's power.
Yes, 'tis the hell
Of Lucifer.

GERMAINE (throwing herself on her knees before Henri, who stands alone down the stage).

Ah! pity, pity, my lord,
Have mercy on him! I implore you,

HENRI. I have only pity for your fright. (Going to his men).

Enough of this comedy,
I accord clemency.

GASPARD (s. oken, hearing the chimes). But 'tis for the marriage of Germaine and the Bailiff. (Singing).

Ding, ding, ding, ding, ding, dong, etc.

(Advances to Germaine, who conducts him to a chair at right, where he falls, seized.)

FINAL CHORUS.

(With accompaniment of chimes).

Ding, ding, ding, ding, ding, dong,
Sound, sound, sound, sound, sound, then!
Ding, ding, ding, ding, dong.
Sound, sound, then, joyous chime!
Unhappy one, what strange delirium!
Who would believe in this sudden change?
Can the ghosts at whom he mocked,
So soon have shaken his mind?
Ding, ding, etc.

[CURTAIN.

ACT THIRD.

(The stage, to its full extent, represents a park, with statues and shrubbery. This scene is as gay and brilliant as possible).

SCENE I.

JEANNE, MANETTE, GERTRUDE, CATHERINE, men and women in their best attire, finally. GASPARD.

(At the rising of the curtain every one is dancing. They jump about laughing, and this animated picture should continue for several moments. Then Gaspard appears in front scene. He regards the dancers for an instant with a searching look, and then determines to cross the groups. As he begins to be perceived the dancers pause, and soon every one is motionless, save Gaspard, who at first seems to see no one).

MANETTE. Gaspard!

ALL. The madman!

JEANNE. Oh! don't be afraid. He's not dangerous.

SUZANNE. That's true; he is always singing,

GASPARD.

RECITATIVE.

Finally, we are transported
To the happy days of the legend.
Listen, listen all,
'Tis the old Norman song.

SONG.

I.

We were full five hundred rogues,
All the five hundred of a band,
And I saw each one of them,
Whom, to my liking, I did command,
Obedient to my voice,
Like a king of all the kings.
Too-roo-ler-ray—ha-too-roo-ler-ray.

II

On sait qu' les soldats du roi
Ont des casques et des toques,
Uniforme, palefroi,
Quand nous n'avons que des loques.
Mais dans les combats, nu-pieds,
Nous triomphons sans souliers.
Toures loure la lon déridéra lon lon la.

III

Et les belles d'alentour,
Qui se connaissent en hommes,
Nous préfèrent chaque jour
Aux plus riches gentilshommes.
Chacune a pour amoureux
Deux ou trois des cinq cents gueux.
Toures loure la lon déridéra lon lon la.

(*Sûit après la chanson, dont le refrain est chanté par tout le monde, on entend à l'orchestre l'air d-s Cloches.*)

GERTRUDE. Est-ce drôle, tout de même !

MARGUERITE. Quoi donc ?

GERTRUDE. Une folie comme celle-là.

JEANNE. Moi, ce qui m'étonne, c'est qu'on le laisse aller et venir comme ça. Il a beau ne pas être méchant, un fou, ça fait peur.

MANETTE. C'est autrefois, quand il avait sa raison, qu'il faisait peur à tout le monde, et à lui tout seul encore... Qui est-ce qui aurait pu se douter de ça ?

JEANNE. Que d'événements depuis un mois !

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE BAILLI.

LE BAILLI, qui vient d'entrer. Ah ! oui, que d'événements !

TOUS. Ah ! monsieur le bailli !

SUZANNE. Monsieur le bailli de retour...

GERTRUDE. Nous apportez-vous des nouvelles !

MANETTE. Vous arrivez du grand conseil ?

JEANNE. Sait-on quelque chose ?

GERTRUDE. Qu'est devenu Grenicheux !

CATHERINE. Serpolette a-t-elle hérité !

LE BAILLI. Ah ! que de questions ! Eh bien, oui, Serpolette a hérité, non-seulement de tous les titres, mais de tout l'or trouvé au château.

TOUS. Ah !

JEANNE. De tout l'or !

LE BAILLI. Le diable s'en est mêlé. Je devais apporter au Conseil le registre de 1677, le seul qui pouvait mentionner le jour et la manière dont Serpolette avait été trouvée par Gaspard. De plus, on espérait que le registre nous apprendrait quelque chose de son père, le comte de Lucenay. Mais, à la date du 16 mai, une feuille manque au registre.

TOUS. Tiens !...

MARGUERITE. Comment donc que ça s'est fait ?

LE BAILLI. L'ancien bailli n'est plus là pour le dire.

MANETTE. Alors comment que Serpolette a hérité ?

LE BAILLI. La lettre et les titres trouvés dans le portefeuille ont fait foi ; et, comme Serpolette est la seule orpheline du pays dont les parents sont inconnus, et qu'il a été prouvé que c'est bien le 16 mai que Gaspard l'a recueillie à sa ferme, naturellement...

GERTRUDE. Et Grenicheux ?

LE BAILLI. Oh ! Grenicheux, c'est bien plus drôle. Vous savez qu'à la suite de ses terreurs, dans la première nuit passée au château, il avait pris la fuite, et que, malgré les ordres de monseigneur, jamais on ne l'avait retrouvé nulle part.

TOUS. Eh bien ?

LE BAILLI. Eh bien ! il ne devait pas être caché bien loin, car depuis que Serpolette est riche, il ne la quitte plus, et savez-vous ce qu'elle en a fait !

TOUTES LES FEMMES. Son amoureux ?

LE BAILLI. Son domestique !

TOUS. Domestique !

LE BAILLI. Elle dit son factotum, son intendant, mais elle le traite comme un nègre, et il obéit comme un valet.

TOUS, riant. Ah ! ah ! ah ! ah !

LE BAILLI. Au surplus, vous allez les voir.

TOUS. Serpolette ?

JEANNE. Grenicheux ?

CATHERINE. Ils viennent ici ?

LE BAILLI. Grenicheux ne le voulait pas ; il se souvenait de sa veillée dans l'armure ; mais Serpolette, qui tient à palper son héritage, lui a dit : je veux, et d'un moment à l'autre... (*Bruit au dehors.*)

LE BAILLI. Qu'est-ce donc !

UN PAYSAN, au fond. Ah ! saprédienne ! le superbe carrosse.

MANETTE. Mais oui, tenez, il s'arrête à la grille.

JEANNE. Une grande dame en descend.

LE BAILLI. Mais c'est elle, c'est Serpolette !

TOUS. Serpolette !

PETIT MORCEAU AVEC COUPLET.

CHŒUR.

R' gardez donc quel équipage,
Que de beaux atours que de falbalas !
D'puis qu'elle a changé d' plumage,
En fait-ell' des embarras !

SCÈNE III.

LES MÊMES, GRENICHEUX en factotum galonné, ensuite SERPOLETTE en toilette tapageuse : diamants, panaches, etc.

GRENICHEUX, noblement.

Oui, c'est bien moi précédant son altesse
La vicomtesse de Lucenay.

LE CHŒUR.

Quoi ! de retour ! (*bis*).

II.

'Tis known the soldiers of the king
Wear helmets or bonnets,
Are uniformed, a palfrey have,
While we were but our rags.
But, barefooted in the fight,
We triumphed without shoes.
Too-roo-ler-ray—ha too-roo-ler-ray.

III.

And the beauties round about,
Who knew something of men,
Preferred us poor fellows any day,
To the richest gentlemen.
Each one for a lover had
Two or three of the five hundred rogues.
Too-roo-ler-ray—ha too-roo-ler-ray.

(Immediately at the close of this song, the refrain of which is repeated by every one, the air of the chimes is heard in the orchestra).

GERTRUDE. Isn't it odd, though?

MARGUERITE. What?

GERTRUDE. Such a madness.

JEANNE. But what surprises me is that he should be allowed to come and go like that. It's all very well about not being dangerous, but a madman frightens one.

MANETTE. It was when he had his reason that he frightened everybody, and himself moreover. Who would have imagined such a thing would come to pass?

JEANNE. What occurrences in a month's time!

SCENE II.

THE SAME. THE BAILIFF.

THE BAILIFF (who has just entered). Ah! yes, what occurrences!

ALL. Ah! Mr. Bailiff.

SUZANNE. Mr. Bailiff back again.

GERTRUDE. Do you bring news?

MANETTE. You come from the grand council?

JEANNE. Is anything known?

GERTRUDE. What has become of Grenicheux?

CATHERINE. Has Serpolette inherited?

THE BAILIFF. Ah! What a mass of questions! Well, yes, Serpolette has inherited not only all the titles but all the gold found at the chateau.

ALL. Ah!

JEANNE. All the gold?

THE BAILIFF. The devil was in it all. I had to carry to the council the register of 1677, the only one that could mention the day and the manner Serpolette was found by Gaspard. Besides, it was hoped that the register would tell us something further of her father, the Count de Lucenay. But at the date of the 16th of May, a leaf was missing from the register.

ALL. You don't say!

MARGUERITE. How did that happen?

THE BAILIFF. The old Bailiff is no longer here to tell us.

MANETTE. Then how could Serpolette have inherited?

THE BAILIFF. The letter and the deeds found in the portfolio were a guarantee; and as Serpolette was the only orphan in the country whose parents are unknown, and it was proven that it was indeed the 16th of May that Gaspard took her to his farm, naturally—

GERTRUDE. And Grenicheux.

THE BAILIFF. Oh! Grenicheux, it's much more droll. You know that at the end of the terrors of the first night passed at the chateau, and, despite the orders of my lord, no one was able to discover his whereabouts.

ALL. Well?

THE BAILIFF. Well! He cannot be concealed far away, for since Serpolette has become rich, he never leaves her, and do you know what she has done with him?

ALL THE WOMEN. Her lover?

THE BAILIFF. Her servant.

ALL. Servant!

THE BAILIFF. She calls him her factotum, her steward; but she treats him like a negro, and he obeys like a valet.

ALL (laughing). Ha! ha! ha! ha!

THE BAILIFF. Moreover, you're about to see them.

ALL. Serpolette?

JEANNE. Grenicheux?

CATHERINE. Are they coming here?

THE BAILIFF. Grenicheux did not wish to; he remembered his watch in the armor, but Serpolette, who longs to pocket her inheritance, said to him, "I wish it," and every moment— (Noise out side).

THE BAILIFF. What's that?

A PEASANT (at back). Oh! cricky! What a handsome carriage!

MANETTE. Yes, indeed; and see, it stops at the gate.

JEANNE. A grand lady gets out.

THE BAILIFF. It is she, it's Serpolette!

ALL. Serpolette!

LITTLE MORCEAU, WITH COUPLET.

CHORUS.

See, then, what an equipage:
What handsome dress, what furbelows!
Now that she's changed her plumage,
Will she put on airs!

SERPOLETTE, *entrant, avec de grands airs.*

Bonjour, bonjour,
Petit's gens d' Corneville.

LE CHEUR.

Petit's gens !...

SERPOLETTE.

Vicomtesse et marquise,
Regardez comm' je suis mise.
(Montrant ses bijoux.)

Comme ça r' luit !
(Montrant la queue de sa robe.)
Comme ça m' suit !
Voyez quelle richesse,
Admirez ma noblesse,
R'gardez par ci, r'gardez par là.
Jadis, quand je dis-ais ça,
R'gardez par ei, r'gardez par là,
Ce qu'on voyait valait-il ça ?

GRENICHEUX.

Et moi et moi, voyez quelle élégance !

SERPOLETTE.

Silence, palsembleu ! silence !
Monsieur mon factotum, écoutez bien ceci,
Et vous tous, écoutez, écoutez aussi.

CHANSON.

Oui c'est moi, c'est Serpolette,
En magnifique toilette,
Mais je m' souviens avant tout
Qu' jadis à mon arrivée,
Quand dans les champs j' fus trouvée,
J' n'avais pas d' costum' du tout.
Aujourd'hui, noble et rentière,
Et sans en être plus fière, *(bis)*
Me v'là d' suite, en arrivant,
Serpolett', Serpolett' comm' devant.

CHEUR.

La v'là d' suite, en arrivant,
Serpolette, Serpolette comm' devant.

SERPOLETTE.

D'puis un mois qu' j'en suis sortie,
Je r'grettais ma Normandie.
Je crois qu'aux plus beaux palais
J' préférerais un' chaumière
Auprès de mon premier père,
Le vieux champ de serpolets.
Malgré mon costum' superbe,
Prête à me rouler sur l'herbe, *(bis)*
Je suis, vous l' verrez souvent,
Serpolette, Serpolette comme devant.

CHEUR.

Elle est, nous l' verrons souvent,
Serpolett', Serpolett' comm' devant.

GERTRUDE. A la bonne heure, nous te retrouvons.

GRENICHEUX. Oui, villageois, malgré la haute...

SERPOLETTE, *impérieusement.* Taisez-vous ! *(Aux commères.)* Ah ça ! que se passe-t-il donc ici, tout le monde a l'air en fête ?

MANETTE. J'crois bien ! c'est notre seigneur, le marquis, qui a fait remettre à neuf son château, qui a fait défricher et replanter son parc, qu'il a rempli de kiosques et de statues.

GERTRUDE. Et qui donne une fête à ses vassaux.

SERPOLETTE. Ah ! c'est moi qui vous en donnerai des fêtes dans mon château, quand j'en aurai un.

GRENICHEUX. Oui, certainement, quand nous aurons un château.

SERPOLETTE. Hein ? quand nous aurons...

GRENICHEUX. Je dis nous, parce que...

SERPOLETTE. Silence ! *(Aux commères.)* Et Germaine, est-elle toujours servante ?

JEANNE. Oh ! Germaine, s'il fallait en croire les mauvaises langues, ce serait le contraire de servante qu'elle serait au château.

SERPOLETTE, *bas.* Maîtresse du marquis ?

GRENICHEUX. Ce serait possible ! Comment ! Germaine ?

SERPOLETTE. Ah ! vertuchoux ! monsieur mon factotum, de quoi vous mêlez-vous ?

GRENICHEUX, *humblement.* Madame la vicomtesse...

SERPOLETTE. Allez, allez voir là-bas si j'y suis.

GRENICHEUX, *s'en allant.* Ah ! mais elle m'ennuie. Ça ne peut pas m'aller, ces manières-là ! *(Sur le point de sortir.)* Ça ne peut pas m'aller ! *(Il sort.)*

LE BAILLI, *aux commères.* C'est mal de tenir des propos sur Germaine ; c'est une honnête fille !

SERPOLETTE. Vous êtes toujours amoureux, monsieur le bailli ?

LE BAILLI. Non, ma mie. Grâce au ciel, M. le marquis m'a rendu à la raison. Mais ça ne m'empêche pas de rendre justice à Germaine et si monseigneur a des bontés pour elle, c'est qu'il a reconnu qu'elle avait...

SERPOLETTE. Oui, oui, je me doute de ce qu'il a reconnu qu'elle avait. *(Ici l'on voit reparaître Gaspard, mais à droite, et, comme la première fois, il semble écouter.)* Et le père Gaspard est-il toujours fou ?

MANNETTE. Oh ! toujours.

Tous. Toujours.

SERPOLETTE. Vous savez qu'on l'avait fait venir au Conseil ?

LE BAILLI. Oui, pour dire ce qu'il savait sur votre famille.

SERPOLETTE. Ah ! bien oui, il n'a parlé que des cloches de Corneville ; il a tellement étourdi le tribunal avec ses cloches, qu'on l'a fait repartir tout de suite.

GASPARD, *traversant.*

Eh ! lon lon la landérette !

Eh ! lon lon la landérira !

Tous. Lui !...

SCENE III.

THE SAME. GRENICHEUX in gold-laced costume of a factotum, finally SERPOLETTE in a loud toilet e, diamonds, feathers, etc.

GRENICHEUX (*loftily*).

Yes, it is I who precede her highness
The Viscountess de Lucenay!

THE CHORUS.

What a return!

(Repeat.)

SERPOLETTE (*entering with grand airs*).

Good day, good day,
Small folks of Corneville.

CHORUS.

Small folks!

SERPOLETTE.

Viscountess and marchioness,
See how I'm gotten up.

(*Showing her jewels*).

How they sparkle!

(*Showing the trail of her dress*.)

How it becomes me!
See what richness,
Admire my nobility,
Look here, look there.
Formerly, when I said that,
Look here, look there,
Was what one saw worth this?

GRENICHEUX.

And I, and I, see what elegance!

SERPOLETTE.

Silence, deuce take it! silence!
Mr. Factotum, listen to me well;
And all you, you listen, too.

SONG.

Yes, 'tis I; 'tis Serpolette,
In a magnificent toilette,
But, above all I remember
That on my arrival long ago,
When in the fields I was discovered,
I had nothing on at all.
To-day, noble, with an income,
And no prouder of it all.

Here I am on my arrival,
Serpolette, Serpolette, as before.

CHORUS.

Here she is, on her arrival,
Serpolette, Serpolette, as before.

SERPOLETTE.

Throughout the month I've been gone,
I've regretted my Normandy.
I think, to the finest palace halls,
I would prefer a little hut,
Close to my first father,
The old field of thyme,

Despite this brilliant costume
I'd roll on the grass.

I am, as you'll often see,
Serpolette, Serpolette, as before.

(Repeat.)

CHORUS.

She is, as we'll often see,
Serpolette, Serpolette, as before.

GERTRUDE. 'Tis well, we have you again.

GRENICHEUX. Yes, villagers, despite the high—
SERPOLETTE (*imperiously*). Shut up! (*To the gossips*). What's going on, I say? Every one seems to have a holiday air.

MANETTE. Yes, indeed. Our lord, the marquis, who has renovated his chateau, has cleared and replanted the park, filling it with pavilions and statues.

GERTRUDE. And is giving a fête to his vassals.

SERPOLETTE. Ah! I'll give you fêtes in my chateau when I have one.

GRENICHEUX. Yes, certainly, when we have a chateau.

SERPOLETTE. Hey! when we have one?

GRENICHEUX. I say we, because—

SERPOLETTE. Silence! (*to the gossips*). And is Germaine still a servant?

JEANNE. Oh! Germaine; if one may believe evil tongues, it is quite the contrary of a servant she is at the chateau.

SERPOLETTE (*low*). The marquis' mistress?

GRENICHEUX. Can that be possible? How! Germaine?

SERPOLETTE. Ah! confound it! Mr. my Factotum, what are you meddling with?

GRENICHEUX (*meekly*). Madame Viscountess—

SERPOLETTE. Go, go down there, and see if I'm awaited.

GRENICHEUX (*going*). Ah! how she bores me! Those manners won't suit me! (*on the point of leaving*.) They won't suit me. (*Exits.*)

THE BAILIFF (*to gossips*). It's wrong to make remarks about Germaine. She's a virtuous girl.

SERPOLETTE. You're still in love, Mr. Bailiff?

BAILIFF. No, my honey! Thank heaven, the marquis has brought me to my senses. But that does not prevent me from doing Germaine justice, and if the marquis shows her any favors, it is because he recognizes that she had—

SERPOLETTE. Yes, yes; I suspect what he recognized she had. (*Here Gaspard reappears, but at right; and, as before, he seems to listen*.) And is Father Gaspard still mad?

MANETTE. Oh! still.

ALL. Still!

SERPOLETTE. You know that they made him come to the council?

THE BAILIFF. Yes, to say what he knew concerning your family.

SERPOLETTE. Attendez, j' vas lui parler... (*L'arrê- tant.*) Bonjour, père Gaspard.

GASPARD, *la regardant.* Hein?

SERPOLETTE. Me reconnaissez-vous?

GASPARD. Ah! oui, oui, Serpolette.

SERPOLETTE. Non... la vicomtesse de Lucenay.

GASPARD. Lucenay... Ah! oui, Lucenay, un comte... oui, oui, oui, oui...

SERPOLETTE. Eh bien! sa fille Lucienne... vous savez, la petite Lucienne?

GASPARD. La fille du comte, oui...

SERPOLETTE. C'est moi.

GASPARD. Non.

SERPOLETTE. Hein!

GASPARD. Toi, Serpolette.

SERPOLETTE. Oui, c'est-à-dire non... c'est-à-dire oui... mais vous savez...

GASPARD. Lucienne! oh! oh! Lucienne... je me souviens, une belle enfant... une jolie petite fille...

SERPOLETTE. C'est moi.

GASPARD, *sortant en riant.*

Eh! lon lon la landérette!

Eh! lon lon la landérette!

TOUS. Ah!

CATHERINE. Tu l'é laisses partir?

SERPOLETTE. Pardine! q'est-ce que vous voulez que j'en tire? Il est fou à lier!...

GERTRUDE. Ah! rev'là les ménétriers.

TOUTES. Les ménétriers! à la danse!

SERPOLETTE. La danse! (*Retroussant sa robe.*) Ça me va!...

LE BAILLI. Comment, madame la vicomtesse!

SERPOLETTE. La vicomtesse, vous allez voir comme elle se trémousse, la vicomtesse. Monsieur le bailli, je vous invite.

LE BAILLI. Moi!

SERPOLETTE. Oui, oui, c'est nous que nous conduirons la ronde, et c'est moi que je la chante.

Tous. Vivat!

SERPOLETTE.

RONDE.

I

La pomme est un fruit plein de sève
Et qui toujours doit nous tenter,
Car on nous dit qu' notre mère Ève
Fut la première à le goûter;
Que pour mordre au fruit défendu,
C'est dans un' pomme qu'elle a mordu. (*Bis.*)

Est-c' dans un' pomme, dans un' pomme?

Depuis le premier homme,
Tout le monde en convient,
Et c'est d' là que l' cidre nous vient.

REFRAIN.

Viv' le cidr' de Normandie!
Rien ne fait sauter comm' ça!
Et cette tisane-là
Guérit toute maladie.

REPRISE ENSEMBLE.

Viv' le cidr' de Normandie!
Rien ne fait sauter comm' ça! etc.

SERPOLETTE...

II

Des pommes j' connais les prouesses.
On dit, je n' sais dans quel pays,
Que de leurs charmes trois déesses
Ont fait jug' le berger Pâris.
On ne dit pas certainement
Que Pâris était un Normand, (*bis*)

Mais sans un' pomme, sans un' pomme,
Jamais c' pauvre jeune homme
Tout à fait inconnu
N'aurait vu rien de ce qu'il a vu.

REPRISE EN DANSANT.

Viv' le cidr' de Normandie, etc.

SERPOLETTE.

III

C'est dans l' pays d'ousque nous sommes
Que, monté sur un tabouret,
Le beau Nicolas j'tait des pommes
Dans le tablier de Babet.
A chaqu' pomm' Babet se haussait,
Ça faisait craquer son corset. (*Bis*)

Et l' beau jeune homme, l' beau jeune homme
En lançant chaque pomme,
Disait: C'est merveilleux,
Je n'en jett' qu'une et j'en vois deux.

REPRISE EN DANSANT.

Viv' le cidr' de Normandie, etc.

(*Chaque fois qu'on a dansé, Serpolette et le Bailli s'en sont donné à cœur-joie, l'une en retro-ssant ses falbalas qui la gênent, le bailli en rajoutant sa perruque qui, les trois quarts du temps, lui cache la figure. Au dernier refrain, au moment où tous deux se laissent à terre tout à fait, Henri de Corneville entre et se trouve au milieu d'eux, qu'il surprend les jambes en l'air.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI. Bravo! à merveille!

SERPOLETTE, *se rafistolant.* Oh! saperlotte! le marquis!

LE BAILLI, *même jeu.* Monseigneur!... Nous étions en train de causer là, entre nous...

HENRI. Eh bien! eh bien! Est-ce que je suis un trouble fête? (*Regardant Serpolette.*) Eh! mais, je ne me trompe pas... c'est...

SERPOLETTE. Mademoiselle la vicomtesse de Lucenay.

HENRI. C'est juste. Et vous revenez à Corneville?

SERPOLETTE. Oui, monseigneur. J'avais d'abord voulu me rapprocher de la cour; on me conseillait d'acheter-z-un palais-t-à Versailles.

HENRI. Un palais!

SERPOLETTE. Mes moyens me le permettent.

SERPOLETTE. Ah! he only spoke of the Corneville chimes. He so deafened the tribunal with his chimes that they sent him away directly.

GASPARD (*crossing stage*).
Eh! tra la la lalay!
Eh! tra la la lalay!

ALL. He.

SERPOLETTE. Stop. I'm going to speak to him (*stopping him*). Good day, Father Gaspard.

GASPARD (*looking at her*). Hey!

SERPOLETTE. Do you recognize me?

GASPARD. Oh! yes, yes. Serpolette.

SERPOLETTE. No—the Vicountess de Lucenay.

GASPARD. Lucenay. Ah! yes. Lucenay, a count? Yes, yes; yes, yes.

SERPOLETTE. Well, his daughter, Lucienne—you know little Lucienne.

GASPARD. The Count's daughter, yes.

SERPOLETTE. 'Tis I.

GASPARD. No.

SERPOLETTE. Hey?

GASPARD. You, Serpolette.

SERPOLETTE. Yes, that is to say no; that is to say yes; but you know—

GASPARD. Lucienne! oh! oh! Lucienne. I remember, a pretty child, a pretty little girl.

SERPOLETTE. It's I.

GASPARD (*exclaiming laughing*).

Eh! tra la la lalay!
Eh! tra la la lalay!

ALL. Ah!

CATHERINE. You let him go?

SERPOLETTE. Gracious! What do you suppose I can get out of him? He's as mad as possible.

GERTRUDE. Ah! the fiddlers are coming back.

ALL. The fiddlers! On with the dance!

SERPOLETTE. The dance! (*turning up her dress*). That suits me!

THE BAILIFF. How, madame viscountess!

SERPOLETTE. The viscountess—you'll see how the viscountess skips about. Mr. Bailiff, I invite you.

BAILIFF. I?

SERPOLETTE. Yes, yes; we'll lead the measure, and I'll sing it.

ALL. Viva.

SERPOLETTE.

RONDE.

I.

The apple's a fruit full of vigor,
And will tempt us forever and aye.
For we're told that our mother Eve
Was the first to taste it,
And that in biting the forbidden fruit
'Twas the apple she bit.

'Twas in an apple, in an apple,
Since the first man,
All the world agrees to that,
And 'tis from that the cider comes.

(Repeat.)

REFRAIN.

Vive the cider of Normandy!
Nothing makes one half so gay!
And this sparkling drink
All ills will cure.

(Reprise together).

Vive the cider of Normandy!
Nothing makes one half so gay, etc.

SERPOLETTE.

II.

I know the achievements of apples,
'Tis said, in what country I know not,
That three goddesses' charms
Were judged by the shepherd Paris.
It is not positively stated
That Paris was a Norman.

(Repeat.)

But 'twas an apple, sans an apple
Never would that poor young man,
Whom no one knew,
Have seen anything he did see.

(Reprise while dancing).

Vive the cider of Normandy, etc.

SERPOLETTE.

'Twas in the country where we are,
That, perched upon a stool,
Handsome Nicolas apples tossed
Into Babet's apron,
At each apple Babet on tip-toe stood,
Which made her corset burst.

(Repeat.)

And the handsome fellow,
As he threw each apple,
Said: "'Tis passing strange,
I only threw one, and I see two."

(Reprise while dancing).

Vive the cider of Normandy, etc.

(Each time they have danced, she tucking up the furbelows which are in his way, and he, retreating his wig, which, three-quarters of the time, hides his face. At the last refrain, and at the moment when both are unrestrained, Henri de Corneville enters and finds himself in the midst of them, surprising them with their legs in air)

SCENE IV.

THE SAME. HENRI.

HENRI. Bravo! Perfect!

SERP LETTE (*arranging herself*). Oh! gracious! the marquis!

THE BAILIFF (*same business*). My lord! We were conversing there between ourselves.

HENRI. Well! well! am I a kill-joy (*looking at Serpolette*)? Oh! but I am not mistaken—it is—

SERPOLETTE. Mademoiselle Viscountess de Lucenay.

HENRI. Exactly so. And you return to Corneville?

SERPOLETTE. Yes, my lord. I at first wished to go near court. I was advised to buy a palace at Versailles.

HENRI. A palace!

HENRI. Sans doute.

SERPOLETTE. Et puis, j'étais entourée de grands seigneurs qui m'en suppliaient.

HENRI. Des grands seigneurs...

SERPOLETTE. Oh ! vous ne vous figurez pas ça ! des ducs, des marquis, des barons ; ils étaient tous à mes pieds...

HENRI. Déjà !

SERPOLETTE. Une si grande noblesse !

HENRI, à part. Et une si grosse fortune !...

SERPOLETTE. Mais je ne sais pas, moi ; tant plus ils me trouvaient noble, tant plus je me trouvais gauche ; tant plus qu'ils vantaient mon esprit, tant plus je me trouvais bête. Ma foi, je me suis dit que si j'avais un château à m'acheter, valait mieux l'acheter en Normandie, et me r'voilà. Voulez-vous t'y m' vendre le vôtre ?

HENRI. Mon château ? Non, mon enfant, non. Mais vous m'y faites penser, monsieur le bailli, faites-moi le plaisir de servir de cicérone à ces braves gens, et faites-leur visiter des caves au donjon. Après la visite du château, les cloches de Corneville donneront le signal du bal et des plaisirs.

SERPOLETTE. Ah ! mais, j'en suis, moi, de la visite. Ça me rappellera cette affreuse nuit qui fut mon plus beau jour, le jour de ma noblesse et la nuit de ma venette. Ah ! monsieur le marquis, quelle venette !

HENRI. Oui, oui, je me souviens. Allons, monsieur le bailli, offrez votre bras à la vicomtesse.

LE BAILLI. Mademoiselle...

SERPOLETTE, noblement. Monsieur le bailli...

LE BAILLI, à la foule. Suivez-nous, vous autres. (Sortie.)

REPRISE.

Viv' le cidr' de Normandie, etc.

SCÈNE V.

HENRI seul, puis GRENICHEUX.

HENRI. Pauvre Serpolette ! qui diable eût pu se douter... Oh ! ce n'est pas elle que j'aurais voulu retrouver, c'est ce misérable qui s'est enfui, et dont l'odieux mensonge me désespère ; penser que ce matin encore Germaine me parlait de la promesse qu'elle a faite à ce nigaud, à ce poltron !... (Allant vers le bosquet.) Et comment la dé tromper ? lui dire la vérité, cela est impossible.

GRENICHEUX, entrant par le fond. Oui, Serpolette, j'en ai assez ; il faut que je retrouve Germaine.

HENRI, qui vient de s'asseoir dans le bosquet. M'imposer à sa reconnaissance ? D'ailleurs, quelle preuve lui donner ?

GRENICHEUX, descendant. Quand Germaine me verra sous ce costume...

HENRI, l'apercevant. Quelqu'un !

GRENICHEUX. Oh ! le marquis !

HENRI. Est-il possible !

GRENICHEUX, saluant. Monsieur le marquis...

HENRI. Ah ! te voilà... mais cette livrée...

GRENICHEUX. Pardon, monseigneur, ce n'est pas une livrée ; je fais partie, en qualité de factotum, de la noble maison de la vicomtesse de Lucenay.

HENRI. En vérité ! Eh bien, mais, et les six mois que vous deviez passer à mon service, à moi ?

GRENICHEUX. Il est vrai... C'est la noble vicomtesse qui...

HENRI. Laissons cela. J'ai à vous parler de choses plus graves.

GRENICHEUX. A moi, monseigneur ?

HENRI. Comment, j'ai eu le malheur de vous traiter de poltron, de lâche, d'imbécile, et l'on m'apprend que vous êtes un héros !

GRENICHEUX. Un héros !... un héros !

HENRI. Qu'au péril de votre vie vous vous précipitez du haut des falaises pour sauver les jeunes filles qui se noient.

GRENICHEUX. Ah ! c'est Germaine qui vous a dit...

HENRI. C'est mademoiselle Germaine qui m'a raconté ce haut fait, qu'elle ne connaît que par le récit que vous en avez fait, car elle était évanouie, dit-elle.

GRENICHEUX. Oui, monseigneur.

HENRI. Mais elle assure que les dangers que vous avez courus sont effrayants.

GRENICHEUX. C'est vrai, monseigneur ; moi-même je n'y pense pas sans frémir.

HENRI. Eh bien, mais je ne serais pas fâché de frémir un peu aussi, moi. Racontez-moi donc cette périlleuse aventure.

GRENICHEUX. Volontiers, monseigneur. J'étais à pêcher au pied de la falaise, dans un petit endroit que je connaissais, et...

RONDEAU.

Je regardais en l'air,
Un' jeunesse' dégringole,
Et vite, au fond d' la mer,
J' fais la mêm' cabriole.
Nous barbotions tous deux,
Tout à coup, par les ch' veux,
J' la saisis quand elle passe.
Voyez mon embarras :
Je nageais d' un seul bras,
Quand Germaine m'enlace.
Plus je fais le plongeon,
Plus elle se cramponne,
Et moi dans son jupon, dans son jupon,
Voilà que j' m'enjuponne.
De rocher en rocher,
Sans vouloir la lâcher,
Je suis le flot qui me soulève,
Quand fort heureusement,
Mais très brutalement,
Le flot nous jette sur la grève.
Alors, quoiqu' éreinté,
Vite (bis) j' la délace,
Et vous auriez été
Bien heureux à ma place.
Son sein se soulevait,
Que dire davantage ?
Bref, Germaine devait } Bis.
La vie à mon courage. }

SERPOLETTE. My means would permit it.

HENRI. Undoubtedly.

SERPOLETTE. And there I was surrounded by great lords who begged me to do so.

HENRI. Great lords!

SERPOLETTE. Oh! you can't conceive it! Dukes, marquises, barons; they were all at my feet.

HENRI. Already?

SERPOLETTE. So great a title!

HENRI (*aside*). And so large a fortune!

SERPOLETTE. But I don't know; the more noble they thought me, the more awkward I thought myself; the more they praised my wit, the more stupid I felt I was. Faith, I said to myself that if I had to buy a chateau, it was better to buy it in Normandy, and so here I am. Will you sell me yours?

HENRI. My chateau? No, my child, no. But you remind me. Mr. Bailiff, do me the pleasure to serve as cicerone to these worthy people, and take them to visit the vaults of the dungeon. After the visit to the chateau, the Corneville chimes will give the signal of the ball and the amusements.

SERPOLETTE. Ah! I want to make one of the visiting party. It will recall to me that frightful night which proved my brightest day—the day of my nobility and the night of my fright. Ah! Marquis, what a fright!

HENRI. Yes, yes, I remember. Come, Mr. Bailiff, offer your arm to the viscountess.

THE BAILIFF. Mademoiselle.

SERPOLETTE (*nobly*). Mr. Bailiff.

THE BAILIFF (*to the crowd*). Follow us, all of you. (*Exit.*)

REPRISE.

Vive the cider of Normandy, etc.

SCENE V.

HENRI *alone*, then GRENICHEUX.

HENRI. Poor Serpolette! What devil would have imagined it! Oh, it's not she whom I would find; it's that wretch who ran away, and whose odious falsehood overwhelms me. To think that Germaine spoke to me again this morning of the promise she made that simpleton, that poltroon. (*Going towards the grove.*) And how to undeceive her? To tell her the truth is impossible.

GRENICHEUX (*entering at back*). Yes, Serpolette, I've had enough. I must go back to Germaine.

HENRI (*who has seated himself in the shrubbery*). Impose myself on her gratitude? Besides what proof can I give her?

GRENICHEUX (*coming down*). When Germaine sees me in this costume—

HENRI (*seeing him*). Some one there!

GRENICHEUX. Oh! the Marquis!

HENRI. Is it possible!

GRENICHEUX (*bowing to him*). Monsieur Marquis.

HENRI. Ah! there you are—but this livery—

GRENICHEUX. Pardon me, sir, it is not a livery. I form a part, in the capacity of factotum, to the noble house of the Viscountess de Lucenay.

HENRI. Indeed! Well! How about the six months you were bound to pass in my service?

GRENICHEUX. It is true. It was the noble Viscountess who—

HENRI. Let that go. I have more serious matters to speak to you of.

GRENICHEUX. To me, my lord!

HENRI. How! I had the misfortune to treat you as a paltroon, a coward, an imbecile, and I am informed that you are a hero.

GRENICHEUX. A hero! A hero!

HENRI. That at the risk of your life you precipitate yourself from the summit of cliffs to save drowning young girls.

GRENICHEUX. Ah! Germaine has told you about it.

HENRI. 'Twas Mademoiselle Germaine who related to me that eminent fact, which she only knew by the recital which you gave, for she had fainted, she says.

GRENICHEUX. Yes, my lord.

HENRI. But she assures me that the dangers you ran were frightful.

GRENICHEUX. It is true, my lord; I cannot think of them myself without shuddering.

HENRI. Well, I should not be sorry to shudder a little myself. Relate this perilous adventure to me.

GRENICHEUX. Willingly, my lord; I was fishing at the foot of a cliff, in a little spot I knew, and—

RONDO.

I looked in the air
A young girl was falling,
And quick, in the depths of the sea,
I cut the same caper.
We both paddled along,
Suddenly, by the hair
I seized her in passing,
See my embarrassment;
I swam with only one arm,
When Germaine clung round me.
The more I plunged out
The more she fastened to me,
And I in her skirts, in her skirts.
Thus I skirted onward
From rock to rock
Without wishing to leave her,
I'm sustained on a wave,
When fortunately
But very brutally
It flung us on the sand.
Then, though knocked breathless,
Quick (*repeat*) I unloosened her clasp.
And you would have been
Very happy in my place.
Her bosom heaved,
What more is there to say?

HENRI, à part. Ah ! c'est trop de patience ! (lui sautant à la gorge). Scélérat...

GRENICHEUX. Hein ? quoi, monseigneur...

HENRI. C'est à moi, à moi que tu oses te dire le sauveur de Germaine !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GERMAINE, ensuite GASPARD.

GERMAINE, qui vient d'entrer au fond, se tenant à l'écart. Mon nom !

GRENICHEUX. Grâce ! vous m'étranglez !...

HENRI. Je te ferai pendre. Mais auparavant tu confesseras ton odieux mensonge.

GRENICHEUX. Mon men... quoi ?... mais...

HENRI. Et d'abord, regarde-moi bien. Tu ne m'as donc pas regardé le jour où j'ai mis Germaine entre tes mains ?

GERMAINE, à part. Que dit-il ?

GRENICHEUX. Vous ! L'officier de marine qui a sauvé Germaine, c'était vous.

GERMAINE. Lui ! (Elle tombe sur un banc dans un bosquet de gauche au fond.)

HENRI. En conviens-tu ?

GRENICHEUX, à genoux. Oui, oui, je vous reconnais... Grâce !

GASPARD, entrant par les bosquets à droite. Hein ! quoi donc ?

HENRI. Misérable gremlin ! Ecoute ; tu vas aller trouver Germaine et la désabuser ; tu lui raconteras l'histoire de la falaise telle qu'elle s'est passée ; mais retiens bien ceci : je te défends sur ta vie, tu m'entends, sur ta vie, de prononcer mon nom. Je ne veux pas qu'elle sache qui l'a sauvée, je veux seulement qu'elle sache que ce n'est pas toi. Allons, va, obéis.

GERMAINE, qui est descendue, tombant à genoux. C'est inutile, monseigneur.

HENRI. Germaine !

GASPARD. Elle ! (il disparaît).

GRENICHEUX, se sauvant. Sauve qui peut !

HENRI, relevant Germaine. De grâce !

DUO.

GERMAINE.

Ah ! monseigneur, à peine je respire,
Ma place est bien à vos genoux.
Je vous la dois, et ma vie est à vous.
C'est tout ce que je puis vous dire.

HENRI.

En bien ! puisqu'un serment vous lie,
Ah ! que ce soit donc pour la vie.
Qu'à jamais nous soyons unis.

GERMAINE.

Une servante... Ah ! monsieur le marquis !

HENRI.

ROMANCE.

I.

Une servante, que m'importe !
Depuis vingt ans qu'un navire me porte,
J'ai vécu de plus d'un métier,
Moi, citoyen du monde entier.
J'ai promené ma vie errante
De mer en mer, de pays en pays,
Et je ne suis pas plus marquis } Bis.
Que vous n'êtes servante.

II.

Sur cette côte fortunée,
Deux fois les flôts, deux fois la destinée,
En me ramenant n'ont-ils pas
Jeté Germaine entre mes bras.
Qu'elle soit donc obéissante,
Que par l'hymen nous soyons réunis,
Voilà tout ce que le marquis } Bis.
Commande à sa servante.

GERMAINE.

Si je n'étais qu'une servante
Soumise, obéissante,
A vos ordres je céderais,
Je vous dirais :
Mon amour, voilà ma noblesse ;
Mais de Gaspard je suis la nièce,
Et vous épouser, non, jamais ! (Bis.)

HENRI.

Jamais ? jamais ?

ENSEMBLE.

GERMAINE.

Si je n'étais qu'une servante
Soumise, obéissante,
A vos ordres je céderais,
Je vous dirais :
Mon amour, voilà ma noblesse,
Mais de Gaspard je suis la nièce,
Et vous épouser, non, jamais ! (Bis.)

HENRI.

Oh ! si vous êtes ma servante
Soumise, obéissante,
Cédez, cédez à mes souhaits.
Je le savais,
De Gaspard vous êtes la nièce,
Mais je vous aime, et ma tendresse
Pour vous ne finira jamais ! (Bis.)

GASPARD, se montrant au fond. Allons !... (On entend des clameurs et de grands rires à la cantonnade.)

GERMAINE. Ah ! mon Dieu ! l'on revient.

GASPARD, rentrant dans son bosquet. Tonnerre ! impossible ! (Le bruit redouble.)

HENRI. Mais que se passe-t-il donc ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SERPOLETTE, GRENICHEUX, toutes les jeunes filles et tous les visiteurs, ensuite LE BAILLI.

GRENICHEUX entre, tenu par quatre hommes et se débattant. Non, non, je ne resterai pas.

In brief, Germaine owed
Her life to my courage. (Repeat).

HENRI (aside). Ah! it's too much for patience!
(Seizing him by the throat.) Scoundrel!

GERMAINE. Hey! What, my lord?

HENRI. Is it too me, to me, you dare declare your-
self Germaine's preserver!

SCENE VI.

THE SAME, GERMAIN, then GASPARD.

GERMAINE (who has just entered at 'ack, keeping aside).
My name!

GRIGNICHEUX. Mercy! you strangle me!

HENRI. I'll have you hanged. But before that
you will confess your odious falsehood.

GRIGNICHEUX. My false—what? but—

HENRI. But first, look at me well? You did not
look at me then on the day I placed Germaine in
your hands?

GERMAINE (aside). What says he?

GRIGNICHEUX. You? The naval officer who saved
Germaine was you?

GERMAINE. He! (She falls on the bench, in a cump
of shrubbery at the left, back.)

HENRI. Do you confess it?

GRIGNICHEUX (on his knees). Yes, yes, I recognize
you. Mercy!

GASPARD (entering by the shrubbery at right). Hey!
What's this?

HENRI. Miserable scoundrel! Listen; you will
go and seek Germaine and undeceive her; you will
relate to her the story of the cliff as it occurred, but,
mark this, I forbid you, on your life, you hear me,
to mention my name. I do not wish that she should
know I saved her; I simply desire that she should
know it is not you. Go, obey me.

GERMAINE (who has come down, falling on her knees).
There is no need, my lord.

HENRI. Germaine.

GASPARD. She! (He disappears).

GRIGNICHEUX (wringing off). Let each shift for him-
self!

HENRI (raising Germaine). I beg of you.

DUET.

GERMAINE.

Ah! my lord, scarce I breathe,
My place is indeed at your knees.
I owe you my life, it is yours,
It is all I can say to you.

HENRI.

Well! Since an oath binds you,
Ah! let it be then for life,
We'll be united forever.

GERMAINE.

A servant—ah! noble marquis!

HENRI.

ROMANOE.

I.

A servant, what matter to me?
For the twenty years, a vessel has borne me
I've lived on more than one trade,
I, citizen of the entire world,
Have passed in my wandering life
From sea to sea, from land to land,
And I'm no more a marquis
Than you are a servant. (Repeat.)

II.

On this lucky shore
Twice the waves, twice destiny,
Have in bringing me back again
Cast Germaine in my arms.
Let her then obedient be,
By hymen then let's be united,
That is all that the marquis
Orders of the servant. (Repeat.)

GERMAINE.

If I were but a servant,
Submissive and obedient
To your orders, I would yield,
I would say to you:
My love, 'tis my nobility,
But I am the niece of Gaspard
And never can I wed you. (Repeat.)

HENRI.

Never? Never?

TOGETHER.

GERMAINE.

If I were but a servant,
Submissive and obedient
To your orders, I would yield,
I would say to you:
My love, 'tis my nobility
But I am the niece of Gaspard
And never can I wed you! (Repeat.)

HENRI.

Oh! if you are my servant,
Submissive and obedient,
Yield, yield, to my desire.
I well know
That you are the niece of Gaspard,
But I love you, and my affection
For you will never end!

(Repeat.)

GASPARD (appearing at back). Come!
(A clamor and loud laughter behind the scenes.)

GERMAINE. Gracious! they're returning.

GASPARD (retiring into his bushes). Thunder! Im-
possible!

(The noise redoubles.)

HENRI. What's going on?

SERPOLETTE. Tenez-le bien, ou plutôt non, c'est inutile. (*Saisissant Grenicheux à deux mains par son collet.*) Lâchez-le, et viens ici, toi. M'obéiras-tu?

GRENICHEUX. Non.

SERPOLETTE. Tu refuses de m'obéir?

GRENICHEUX. Eh bien ! oui, je refuse.

SERPOLETTE, le soufflant. V'li ! v'lan !

GRENICHEUX. Oh !

TOUS, riant. Ah ! ah ! ah ! ah !

HENRI. Bravo !

SERPOLETTE. Monseigneur !... (*voyant Grenicheux se sauver.*) Rattrapez-le !... (*On ramène Grenicheux.*)

HENRI. Mais qu'est-ce donc ?

SERPOLETTE. C'est mon factoton qui dit que vous voulez le faire pendre.

HENRI. Moi !

SERPOLETTE. Et qui veut partir malgré ma volonté.

HENRI. Qu'il se rassure. S'il est pendu, ce qui ne peut guère manquer de lui arriver, ce ne sera pas par mon ordre.

LE BAILLI. Monseigneur, la visite est terminée.

SERPOLETTE. Ah ! il est superbe, le château ; il est comme moi, tout à fait changé ; nous ne nous reconnaissons ni l'un ni l'autre. (*On rit.*)

SERPOLETTE. Tiens ! mademoiselle Germaine !

GERMAINE. Je ne savais pas que vous étiez ici, et je suis heureuse....

GASPARD, quittant son bosquet en fredonnant.

Nous étions bien cinq cents gueux,
Tous les cinq cents d'une bande...

TOUS. Encore lui !

GRENICHEUX, s'éloignant. Le fou !

(*Tout cela a été dit pendant le chant de Gaspard, qui ne s'in'rompt que lorsqu'il se trouve face à face avec le Bailli.*)

GASPARD, au Bailli. Ah ! c'est toi, Fabrice !

TOUS. Fabrice !

GASPARD. Eh bien ! mon vieux, refuseras-tu toujours de me rendre ce fameux feuillet ?

LE BAILLI, au Marquis. Ah ! Fabrice, l'ancien Bailli.

GASPARD. Tu sais bien qu'avec toi je ne lésine pas. D'ailleurs, tu dois savoir que les preuves de la naissance de Germaine te compromettraient autant que moi...

GERMAINE. De Germaine !..

TOUS, très bas. De Germaine !..

GASPARD. Je prouverai que tu savais que je n'ai jamais eu ni frère ni sœur.

GERMAINE. Que dit-il ?

GASPARD. Ah ! gros malin, tu crois que je n'ai pas deviné. Tiens, v'là ce que tu t'es dit : Le comte est proscrit, il a confié sa fille et sa fortune à Gaspard, qui, en élevant Germaine comme sa nièce, gardera la fortune si le comte ne reparait pas.

HENRI. Grand Dieu !

GERMAINE. Se peut-il ?

SERPOLETTE. Qu'est-ce qu'il dit ?

GASPARD. Alors, pour me faire peur, dans l'espoir de partager avec moi, tu as écrit toute la vérité sur le registre du bailliage ; ça fait que si, en cas de malheur, je voulais tout garder à moi seul, tu n'aurais qu'à ouvrir le registre pour prouver que Germaine est la fille du comte de Lucenay.

GERMAINE. Moi !

HENRI. Ciel !

SERPOLETTE. Germaine !... y s'trompe... il veut dire...

HENRI. Silence !

GASPARD. Mais, à bon chat bon rat. Une fois, deux fois, trois fois... veux-tu me rendre le feuillet du registre qui dit ça ?

LE BAILLI regarde Henri, qui fait un signe négatif.
Non !

GASPARD. Non ! Eh bien, ça m'est égal, car ce feuillet, je l'ai arraché, le voilà. (*Il montre le feuillet. Henri, le Bailli, Germaine et Serpolette veulent s'en emparer en s'écriant : "Ah ! ce feuillet !" Gaspard cache le feuillet, et jouant la terreur.*) Que voulez-vous ? qu'êtes-vous ? Ah ! c'est Fabrice qui vous envoie !... (*Trouvant sous sa main Grenicheux et le saisissant à la gorge.*) Ah ! brigand, tu veux me dévaliser !...

GRENICHEUX. Oh, la la ! au secours ! (*Il s'échappe et disparaît en courant.*)

HENRI. Gaspard, c'est moi, le petit-fils de ton ancien maître.

SERPOLETTE. Il se trompe. (*A Gaspard.*) Pas Germaine, Serpolette, fille du comte, Serpolette.

GASPARD. Serpolette, oui...

SERPOLETTE. Ah !

GASPARD. Serpolette, une propre à rien.

SERPOLETTE. Hein ?...

GASPARD. Que j'ai trouvée un soir dans un champ de serpolets ; c'est même ce qui fait que j'ai conservé le feuillet du registre, parce que ce même feuillet prouve aussi que Serpolette est née de père et de mère inconnus.

SERPOLETTE. Père et mère inconnus ! Vous voyez bien que cet homme est fou !

GASPARD. Non, je ne suis pas fou !... ou plutôt, je l'ai été ; mais je ne le suis plus ! Dans le premier moment, quand les cloches m'ont surpris dans le château... j'ai cru que ma pauvre caboche... Oh ! mais ça n'a pas duré. Et quand j'ai su que vous étiez de retour j'ai cru revoir mon vieux maître, votre grand-père, qui, en me quittant, m'avait laissé ses pleins pouvoirs. J'étais un honnête homme, alors. Oh ! il le savait bien, lui, le grand-père, et, pendant dix ans, je n'ai entassé tout cet or que pour vous le rendre ; mais le temps marchait, vous ne reveniez pas, l'or s'amoncelait, si bien qu'un jour j'ai eu le vertige... et j'ai osé me dire : Mais cet or-là... il est à moi, puisqu'il n'est plus à personne, et voilà dix ans que je n'ai pas d'autre amour, d'autre maître, d'autre Dieu ! Ah ! voilà dix ans, dix ans que je suis fou !

SCENE VII.

THE SAME, SERPOLETTE, GRENICHEUX, ALL THE YOUNG GIRLS AND VISITORS, finally the BAILIFF.

GRENICHEUX (*entering, held by four men, and struggling*). No, no, I won't stay!

SERPOLETTE. Hold him well, or rather no, it's no use. (*Seizing Grenicheux by the collar with both hands.*) Stop that and come here, you? Will you obey me?

GRENICHEUX. No.

SERPOLETTE. You refuse to obey me?

GRENICHEUX. Well, yes, I refuse.

SERPOLETTE (*cuffing him*). Take that.

GRENICHEUX. Oh!

ALL (*laughing*). Ha! ha! ha! ha!

HENRI. Bravo!

SERPOLETTE. My lord. (*Seeing Grenicheux running away*.) Catch him again. (*They bring Grenicheux back.*)

HENRI. But what's it all about?

SERPOLETTE. My factotum says you wish to have him hanged.

HENRI. I!

SERPOLETTE. And he wishes to go against my will.

HENRI. Let him reassure himself. If he is hanged, as can scarcely fail to happen, it will not be by my orders.

THE BAILIFF. The visit is over, my lord.

SERPOLETTE. Oh! the chateau is superb; like me, it's entirely changed. We didn't recognize each other. (*Laughter.*)

SERPOLETTE. I declare, mademoiselle Germaine!

GERMAINE. I did not know you were here, and I am happy—

GASPARD (*leaving the bushes and humming*)—

We were full five hundred rogues.
All the five hundred of a band.

ALL. He again!

GRENICHEUX (*going away*). The madman!

(*All this has been said during Gaspard's song; he doesn't stop till he finds himself face to face with the bailiff.*)

GASPARD (*to the bailiff*). Ah! it's you, Fabrice!

ALL. Fabrice!

GASPARD. Well, old fellow, do you still refuse to give me that famous leaf?

THE BAILIFF (*to the Marquis*). Ah! Fabrice, the old bailiff.

GASPARD. You well know that I'm by no means higgardly with you. Besides you ought to know that the proofs of Germaine's birth compromise you as well as myself.

GERMAINE. Of Germaine!

ALL (*very low*). Of Germaine!

GASPARD. I will prove that you knew that I never had either a brother or sister.

GERMAINE. What says he?

GASPARD. Ah! great rogue, you think I've not read your thoughts. See, this is what you said; the Count is proscribed, he has confided his daughter and her fortune to Gaspard who, in bringing Germaine up as his niece, will keep the fortune if the Count does not reappear.

HENRI. Great heaven!

GERMAINE. Can it be?

SERPOLETTE. What does he say?

GASPARD. So, to frighten me, in the hope of sharing with you, you have written the whole truth on the bailiwick register; thus it happens, in case of accident, I would keep everything for myself alone, you have only to open the register to prove that Germaine is the daughter of the Count de Lucenay.

GERMAINE. I!

HENRI. Heaven!

SERPOLETTE. Germaine—he's mistaken there—he means—

HENRI. Silence!

GASPARD. But, a good rat for a good cat. Once, twice, thrice, will you give me the leaf of the register that says that?

THE BAILIFF (*looking at Henri, who makes a negative signal*). No!

GASPARD. No! Well, it's all the same to me; for I've torn this leaf out. Here it is. (*Shows the leaf—Henri, the Bailiff, Germaine and Serpolette, try to seize it, exclaiming, "Ah! the leaf!" Gaspard hides the leaf, pretending to be frightened.*) What do you wish? Who are you? Ah! Fabrice has sent you. (*Finding Grenicheux under his hand and seizing him by the throat.*) Ah! robber! you would plunder me!

GRENICHEUX. Oh! dear! dear! help! (*He escapes and disappears, running.*)

HENRI. Gaspard, it is I, the grandson of your old master.

SERPOLETTE. He is mistaken (*to Gaspard*). Not Germaine, Serpolette, daughter of the Count, Serpolette.

GASPARD. Serpolette, yes.

SERPOLETTE. Ah!

GASPARD. Serpolette, nobody's child.

SERPOLETTE. Hey?

GASPARD. When I found one night in a field of thyme. That is why I preserved the leaf of the register, for the same leaf proves also that Serpolette was born of an unknown father and mother.

SERPOLETTE. Father and mother unknown! You can plainly see that the man is mad!

GASPARD. No, I'm not mad, or rather I have been, but am no longer. At the first moment, when the chimes surprised me in the chateau, I thought that my poor noddle—but that did not last. And when I learned that you had come back, I thought to again

HENRI. Gaspard !

GASPARD. Oh ! je puis tout avouer aujourd'hui, puisqu'en vous rendant votre fortune je vous donne le bonheur ! Oui, le bonheur ; car ce papier prouve que Germaine est digne de vous. Prenez-le, monseigneur, prenez-le... et pardonnez-moi tous les deux. *(Il tombe à genoux.)*

FINAL.

HENRI.

Pour ce trésor que tu nous abandonnes
Te pardonner !... je donnerais cent fois
La fortune que tu me dois
Pour le trésor que tu me donnes.

SERPOLETTE.

Je n' suis plus vicomtesse, ni marquis, ni baronne,
Et j' n'appartiens plus à personne.

LE BAILLI.

A personne qu'aux serpolets.

GERMAINE.

Reste avec moi, ne me quitte jamais.

SERPOLETTE.

Comm' servante ?

GERMAINE.

Comme amie.

GRENICHEUX, à part.

Tiens, si j'étais d' la compagnie !...
(On entend les cloches.)

Tous.

Ah ! les cloches !

GASPARD.

Oh ! sans frayeur
Je les entends avec bonheur.

HENRI.

A ce fantastique domaine,
Hélas ! depuis longtemps déjà,
Manquait une châtelaine,
La châtelaine, la voilà.

Tous.

Vive la châtelaine !
Et vive monseigneur !

GRENICHEUX, à Serpolette.

Tu n'as plus rien, mais t'es gentille,
Je t'offre ma main et mon cœur.

SERPOLETTE.

Merci, j'aime mieux rester fille.

AIR DES CLOCHES

GERMAINE, aux vassaux.

Si je suis vraiment dame et châtelaine,
Il faut oublier vos anciennes terreurs,
Car dès aujourd'hui l'heureuse Germaine
Du nouveau château va faire les honneurs.

(Au Public.)

Ecoutez bien tous, le carillon sonne,
C'est au vieux château qu'on veut me ramener,
Et pour mon bonheur, quand il carillonne,
Ne l'empêchez pas de carillonner *(bis.)*

Tous.

Digue, digue, digue, digue, digue, don, etc.

FIN.

see my old master, your grandfather, who, in quitting me, had left me his full power. I was an honest man, then. Oh! he knew it well, did the grandfather, and for ten years, I only amassed gold that it might be given to you; but time rolled on, you did not return, the gold accumulated—so much so that one day I had a vertigo, and dared to say to myself, "But this gold belongs to me, since it is no longer any one's," and for ten years I had no other love, no other master, no other god! Ah! for those ten years I was mad!

HENRI. Gaspard!

GASPARD. Oh! I can confess everything to-day for in restoring your fortune, I give you happiness! Yes, happiness, for this paper proves that Germaine is worthy of you. Take it, my lord, take it, and both forgive me. (*Falls on his knees.*)

FINAL.

HENRI.

For the treasure you now abandon
Pardon you! I would give one hundred times
The fortune that you owe me,
For the treasure you give me.

SERPOLETTE.

I am no longer viscountess, marchioness or baroness,
And to no one I belong.

THE BAILIFF.

To no one but the thyme.

GERMAINE.

Remain with me, never leave me.

SERPOLETTE.

As a servant?

GERMAINE.

As a friend.

GRENICHEUX (*aside*).

Gracious, if I were of the company!

(*The chimes are heard.*)

ALL.

Ah! the chimes!

GASPARD.

Oh! without fear,
With joy I listen.

HENRI.

This fantastic estate,
Alas! for a long time
Has lacked a lady,
And there the lady is.

ALL.

Vive the lady!
And vive our lord!

GRENICHEUX (*to Se pole te.*)

You have nothing now, but you are nice,
I offer you my hand and heart.

SERPOLETTE.

Thanks, I prefer to remain a maid.

AIR OF THE CHIMES.

GERMAINE (*to the Vassals.*)

If I am really lady and mistress,
Your old terror you must forget,
For from to-day the happy Germaine,
Will do the honors of the new chateau.

(*To the audience.*)

All listen well, the chimes resound,
'Tis to the old chateau I'm to be led,
And to make me happy, when they chime,
Chime you in, I beg, with them.

(*Repeat.*)

ALL.

Ding, ding, ding, ding, ding, etc.

THE END.

“WEBER”

Date Due

<p>PHILADELPHIA CENTENNIAL EXHIBITION</p>				<p>NEW YORK,</p>
<p>PHILADELPHIA CENTENNIAL EXHIBITION AWARD</p>				<p>OF THE EXHIBITION HAS THE LARGEST WHILE THE CONTEST SOON WEBER HAS DISTANCED EVERY OTHER <i>maker par excellence</i> OF THE THE AMERICAN CENTENNIAL LIST AND MUSICIAN, BY THE</p>
<p>“SYMPATHETIC POWER, PIANOS A PLIANT TO ITS RE-</p>				<p>WITH THE GREATEST SOFT, and UPRIGHT THEIR CONSTRUCTION, ANSWERS PROMPTLY WORKMANSHIP.”</p>
<p>WHILE DURATION OF HIGHEST <i>power</i></p>				<p>BEST VOLUME, PURITY, AND ALONE ARE ACCREDITED THE</p>

SYMPATHETIC, PURE AND HIGH TONE WITH GREATEST POWER.

It is the sympathetic and rich quality of tone which has made the Weber piano the favorite of every singer as well as the public. It is these special qualities which, combined with purity and greatest power in a voice, make the greatest singer, and which in an instrument make it the *conqueror*. Purity, power, and duration are but cold exponents of mechanical excellence. Add to these, qualities as the judges say are contained in the Weber, sympathy and richness of tone, and you breathe into it warmth and life, and you have the ne plus ultra of a piano.

This, Weber has done at the Centennial, and when the judges commend his instruments also for their solidity of construction, and excellence of workmanship, they tell the public that the

WEBER PIANO is the Best in the World.

WAREHOUSES.

NEW YORK: FIFTH AVENUE, cor. 16th STREET.